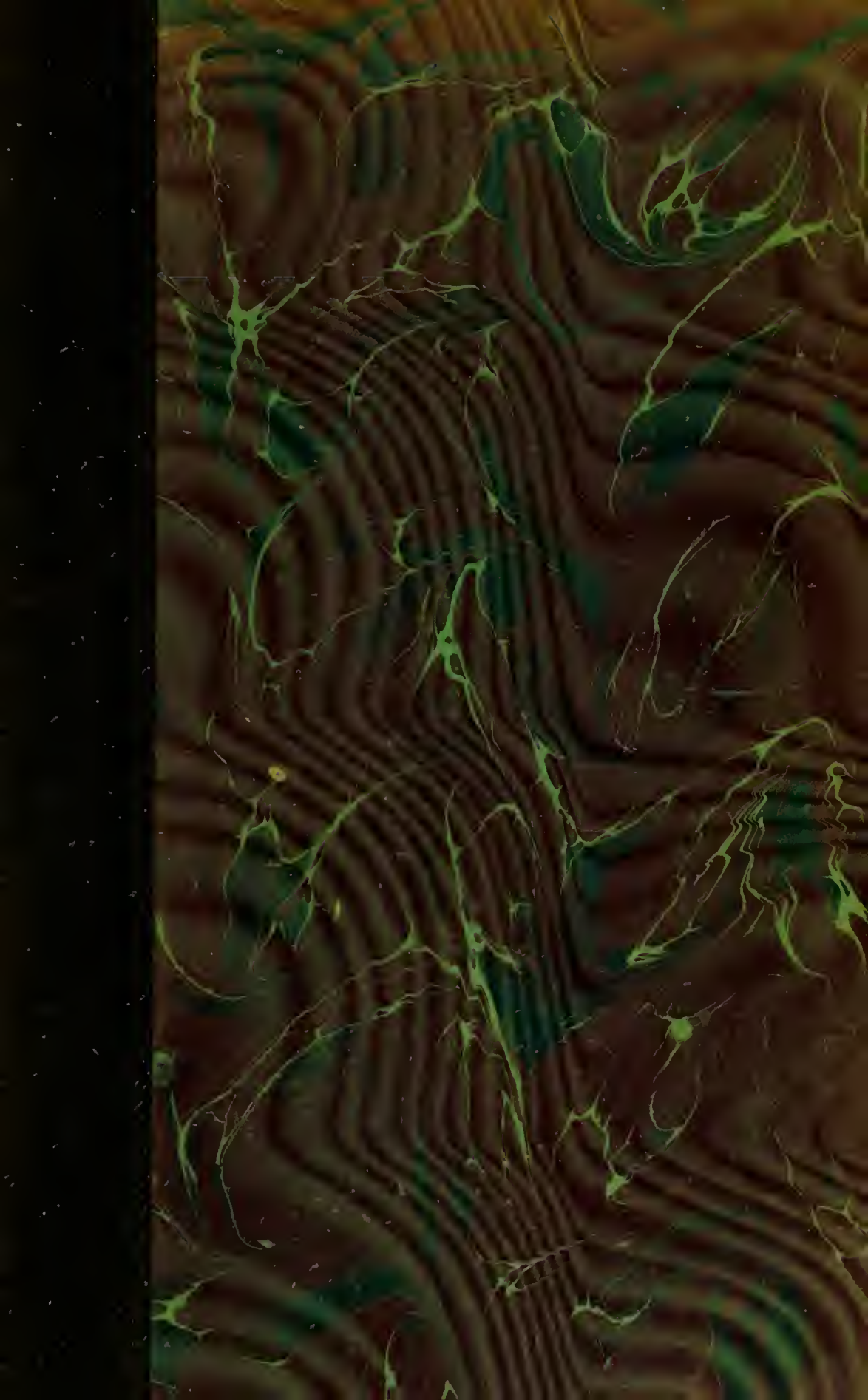

32586/B

# OBSERVATIONS

## SUR LA FIÈVRE JAUNE,

ET SUR

## LES MALADIES DES TROPIQUES.

Deux exemplaires ont été déposés à la *Bibliothèque Impériale*. Les contrefacteurs et les débitans de contrefaçons seront poursuivis conformément à la loi sur les propriétés littéraires.

# OBSERVATIONS

# SUR LA FIÈVRE JAUNE,

ET SUR

## LES MALADIES DES TROPIQUES,

FAITES, dans un Voyage aux Antilles, à l'intérieur de l'Amérique Méridionale, au Pérou, etc.; d'après la Topographie Médicale et l'élévation de ces Contrées au-dessus de la Mer, lesquelles présentent trois températures, froide, moyenne et chaude, remarquables par leur influence sur l'électricité et les météores, sur les règnes végétal et animal, sur les contagions, les maladies, la constitution et la couleur de l'homme;

PRÉCÉDÉES

D'UN RAPPORT A L'INSTITUT, CLASSE DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES;

PAR J. B. LEBLOND, Médecin Naturaliste, Correspondant de l'Académie des Sciences, du Jardin des Plantes, de la Société Royale de Médecine, etc.; Correspondant de l'Institut, et Membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS père, Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 22.

AN XIII—1805.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# INSTITUT NATIONAL.

## CLASSE DES SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

*Paris, 19 Messidor an XIII.*

Le Secrétaire perpétuel pour les Sciences naturelles, certifie que ce qui suit est extrait du procès-verbal de la séance du 19 Messidor an XIII.

*Rapport relatif aux maladies des Antilles et du Continent Américain méridional.*

DANS un avant-propos très-court, M. *Leblond* expose les occasions multipliées qu'il a eues depuis 1767 jusqu'en l'an X (1802), par conséquent pendant trente-cinq ans, d'observer et de reconnoître les maladies qui ont régné et qui règnent communément dans les différens pays qu'il a parcourus, à quinze degrés de latitude nord et quinze degrés de latitude sud de la ligne équinoxiale, depuis le trente-cinquième jusqu'au soixante-troisième degrés de longitude, ouest du méridien de Paris. Il indique ensuite la distribution des observations qu'il a faites, et par conséquent le plan de son ouvrage, qu'il divise en quatre chapitres.

Dans le premier, il trace la topographie médicale de la partie de l'Amérique méridionale, comprise entre les latitudes de quinze degrés nord et sud de l'équateur.

Dans le second, il fait le tableau des constitutions des hommes de toutes les couleurs et de tous les climats qui habitent ou fréquentent ces contrées, ainsi que des maladies dont ils sont susceptibles.

Le troisième est consacré à la description, à la définition de la fièvre jaune, à son traitement curatif, et aux moyens qui peuvent en préserver.

Dans le quatrième, que l'on peut regarder comme le rassemblement des pièces justificatives de la doctrine qu'il a établie dans les trois premiers, il donne la topographie médicale des Antilles où il a fait séjour, et la description des maladies qu il y a suivies et traitées : ce tableau est terminé par la topographie de l'île de Cayenne et de la Guiane françoise, où il a demeuré dix-huit ans.

Dans le compte, que vous nous avez chargé de vous rendre, nous allons parcourir rapidement ces quatre chapitres, dont les détails ne sont que des faits, et des faits dont l'auteur a été témoin. Comme leur nombre est immense, nous nous bornerons aux principaux, dont la corrélation conduira sûrement au but que M. *Leblond* s'est proposé : la connoissance des maladies de ces climats, le caractère univoque de la fièvre jaune, et ses causes principales.

Pour lier davantage les observations qu'il a faites dans les différens lieux, montrer les rapports qu'elles ont entr'elles, et même avec celles qu'offrent différentes contrées de notre Continent, dont la température a une analogie plus ou moins prononcée avec celle de l'Amérique méridionale, quoique dans des parallèles très-différens par leur éloignement de l'équateur, le baromètre et le thermomètre à la main, et instruit en même temps par les

sensations qu'il éprouvoit, et par les productions des terreins, montagnes ou vallées, il a partagé les hauteurs des Cordilières, qui occupent le tiers environ de ce pays, en trois régions. Cette division n'est point imaginaire, elle est tracée par la Nature elle-même. En effet, la masse énorme de ces montagnes, qui surpassent en hauteur les plus élevées de l'ancien Continent, est coupée par une infinité de torrens en vallées plus ou moins profondes, qui les divisent en plusieurs branches : elle est séparée en trois étages, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Le premier, qui constitue la région froide, commence à deux mille quatre cents ou deux mille huit cents mètres perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, et s'élève jusqu'aux montagnes de neige où finit toute végétation ; elle est séparée de la région inférieure par des montagnes ou rochers à nu, coupés verticalement, et ne permettant ordinairement qu'une communication très-difficile avec la région inférieure, par de longs circuits à travers quelques gorges ou fentes de rochers, où se forment des brouillards humides. La grêle et la foudre y causent souvent de grands désastres. L'électricité y est très-forte.

La température moyenne est au plus de huit à dix degrés ; les nuits y sont généralement froides.

La région intermédiaire, qui est la tempérée, commence à quatre ou six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et comprend par conséquent dix-huit cents à deux mille mètres d'élévation ; elle offre des vallées plus ou moins spacieuses entre les flancs des Cordilières ; elle est séparée de la troisième région ou région chaude, par des montagnes et des rochers semblables à ceux qui la séparent de la région froide.

La température moyenne est de dix à quinze et même vingt degrés pendant le jour, et de cinq à huit pendant la nuit. Les progressions en plus et en moins dépendent, non seulement du plus ou moins d'éloignement de l'une ou de l'autre des deux autres régions, mais encore de la situation, de la profondeur des gorges, des vallées. La grêle y est très-rare, et l'électricité foible.

La région chaude commence aux côtes maritimes, où la chaleur du jour s'élève de vingt à trente degrés et plus, et celle de la nuit, de seize à dix-huit. Cette région est très-limitée du côté de l'ouest; mais du côté de l'est, elle s'étend à plusieurs centaines de myriamètres. Les localités, les qualités du sol, font varier la température, qui est excessive en certains endroits et modérée en d'autres. On n'y voit ni grêle, ni rosées blanches, ni aucun effet électrique, même avec les meilleurs appareils.

Il résulte de ces observations topographiques et météorologiques que, sous la zone torride, on éprouve, comme par-tout ailleurs, toutes les températures possibles, depuis le terme de la congélation jusqu'à trente degrés au-dessus et même plus, au thermomètre de *Réaumur*.

De cette première donnée le physicien doit conclure que les êtres organisés, qui vivent sous ces différentes températures, doivent être assujétis à leurs influences, et c'est ce que M. *Leblond* prouve d'une manière indubitable dans trois sections, où il dépeint les influences des trois régions sur les végétaux, sur les animaux terrestres ou aquatiques, enfin sur les hommes qui y habitent.

La description que l'on a donnée des productions de la Nature sur le sommet des Alpes, des Pyrénées, n'est qu'une foible image de l'état de celles que l'on rencontre

dans la région froide des Cordilières ; cependant elle prouve que le plus, dans cette région, n'est qu'un effet de la loi constante de la Nature. Nous négligerons ces détails d'histoire naturelle pour nous arrêter à ce qui concerne les hommes.

Cette région froide, favorable à l'espèce blanche, sortie des zones tempérées, est très-contraire aux enfans de l'Afrique et des autres climats chauds; le nègre qui y est transporté, s'affoiblit promptement ; sa santé, brillante avant, disparoît; la couleur même de sa peau change, elle perd son noir d'ébène, elle devient obscurément bronzée, et son épiderme tombe en écailles.

Les indigènes de ces contrées près de la neige, sont petits, basannés, ont les bords des paupières rouges, et semblent se rapprocher des Lapons ; mais ces mêmes êtres, civilisés par les Espagnols, se rapprochent d'autant plus de notre constitution, tant intérieure qu'extérieure, par la blancheur qu'acquiert leur peau et le développement de leurs organes, que leur race est plus éloignée de l'état sauvage; changement que nous voyons dans nos climats sur les noirs que nous y amenons.

Ce climat toujours froid est, comme tous ceux des tropiques, sujet aux alternatives de pluie et de beau temps, et conséquemment à celles de l'humidité et de la sécheresse, et aux maladies qui en dépendent, à celles que produit la suppression de la transpiration. L'air vif et froid qu'on y respire imprime souvent à ces maladies le caractère inflammatoire, caractère propre à tous les lieux élevés et froids, toutes choses égales d'ailleurs. Il est bien rare que ces maladies prennent un caractère putride : cette dégénérescence appartient spécialement à la région chaude,

et à la portion de la région tempérée qui l'avoisine ; dans celle-ci les maladies sont mixtes, comme l'est la température. Ces qualités moyennes s'y observent également chez les animaux, et dans les produits de la végétation, qui y jouissent abondamment de tous les traits et de toutes les qualités attachés à leur nature.

Dans la région chaude, les plantes et les animaux y sont à la vérité plus variés, plus forts, plus robustes : ceux qui y sont naturels se reproduisent facilement, mais ceux qui y sont transportés de la région froide ou des zones tempérées y perdent, pour la plupart, la faculté de se reproduire, malgré l'aspect brillant qu'ils y contractent. Un des effets les plus évidens de la grande chaleur est d'exciter une tendance prompte à la corruption dans les corps organiques, dès qu'ils sont privés de la vie : elle l'excite également, quoique moins promptement, dès qu'elle affecte des corps déjà en proie à d'autres maladies, qui dès-lors deviennent plus meurtrières. L'auteur parcourt ici les causes qui sont de nature à faire naître ces maladies, et à augmenter la tendance que la chaleur a à exciter la corruption, la diathèse putride. Il désigne les lieux qui y sont exposés, et ceux qui en sont exempts ; les derniers, sont les pays sablonneux, et naturellement découverts ou défrichés depuis long-temps, ou couverts de leurs anciennes forêts, où il n'y a point d'eaux stagnantes, point de marais. Il cite pour exemple entr'autres, les savannes, ou prairies naturelles de la Guiane française, les déserts arides du Pérou, les Antilles autrefois, et une grande partie de la Guiane espagnole, quoiqu'il règne, dans les contrées sablonneuses, des chaleurs qui s'élèvent au-delà de trente degrés. Mais il est de principe que la cha-

leur, quelle que soit son intensité, n'est nuisible à la santé des hommes que lorsqu'elle est réunie à l'humidité, aux émanations des corps fermentescibles, aux piqûres, aux morsures des insectes et animaux venimeux, qui sont en grande abondance dans la région chaude marécageuse.

Les contrées de cette région les plus insalubres, et par conséquent les plus exposées aux fièvres bilieuses, putrides, et par suite à la fièvre jaune, sont celles qui sont marécageuses, où le cours des rivières est encombré, où les pluies n'ont point ou peu d'écoulemens, où le reflux des marées laisse une grande étendue de vase que dessèche la chaleur du soleil. Toutes ces contrées sont généralement infestées d'une multitude d'insectes, macks, maringouins, moustiques, brulots, etc.

Ce sont celles où l'on a fait récemment les défrichemens d'anciennes forêts, sur-tout si le sol en est humide limoneux.

La corruption qui en résulte est d'autant plus rapide et d'autant plus pernicieuse, qu'il survient une plus grande sécheresse et un calme plus long.

A ces causes générales on doit joindre les locales, telles que la famine, les mauvais alimens, la malpropreté, les immondices dans les rues, dans les maisons. Sous l'impression de ces causes, les fièvres sont redoutables, mais elles ne le sont pas dans la même proportion et avec la même intensité pour tous ceux qui y sont exposés; c'est ce que M. *Leblond* examine dans le chapitre II.

Les hommes qui habitent la région chaude de l'Amérique méridionale se divisent en six classes : les noirs, qu'on y amène d'Afrique, les Indiens ou indigènes, les mulâtres ou autres gens de couleur; les blancs acclimatés

originaires des zones tempérées et de la région froide des tropiques, enfin les blancs des pays froids récemment arrivés. L'auteur, après avoir étudié les maladies auxquelles ces différens individus sont sujets dans les différentes températures, après avoir reconnu les symptômes principaux qui les caractérisent, et les causes qui les produisent, établit ce principe : *les individus dégénèrent d'autant plus, qu'ils sont transportées dans des températures plus opposées à celle du lieu de leur origine.*

Ainsi, le noir, né dans les sables brûlans de l'Afrique, et qui dépérit promptement dans la région froide, est l'habitant indigène ou naturel de la région chaude. Il s'établit une espèce d'harmonie entre son corps et l'impression des exhalaisons des marais, des eaux croupissantes que le soleil dessèche : une sueur abondante et d'une odeur nauséabonde est le moyen que la nature et la perméabilité de sa peau emploie pour expulser ces miasmes putrides, et lui conserver la santé. Ils est sujet à des maladies qui lui sont propres, telles que le pian, mais il est généralement exempt de fièvres bilieuses putrides, de la fièvre jaune, auxquelles quelques autres habitans sont exposés.

Les mulâtres et autres gens de couleur qui participent de la constitution des noirs et sont nés dans le pays au milieu de la chaleur qui y domine, résistent à-peu-près, autant que les premiers, aux malignes influences des fièvres putrides et jaunes des pays marécageux : cependant, plus les croisemens approchent de la couleur blanche, plus ils perdent de leur vigueur naturelle, et deviennent susceptibles de fièvres putrides bilieuses, mais non pas de la fièvre jaune.

Quant aux Indiens indigènes, leur genre de vie, le choix de leur habitation sur des lieux élevés, découverts et éloignés des marais, d'eaux stagnantes, les met à l'abri des causes des fièvres putrides : la fièvre jaune même n'est point contagieuse pour eux; ils sont sujets, à raison de leurs violens exercices, à des fièvres inflammatoires qu'ils dissipent par l'eau et la diète, des remèdes simples; mais, en général, ils vivent sains et robustes.

Les blancs originaires des zones tempérées ou de la région froide des tropiques, arrivant dans la région chaude, y éprouvent une altération qui se marque par des sueurs copieuses, des éruptions, de vives démangeaisons : ils se grattent, la peau devient rouge, parsemée de petits boutons. Cet état est accompagné d'une fièvre légère; si elle devient plus intense, elle prend le caractère inflammatoire ou bilieux, suivant les tempéramens. Cette maladie est une véritable naturalisation qui acclimate l'individu; cette naturalisation est confirmée, si, à la couleur rouge de la peau, succède une certaine pâleur obscure; alors ces blancs acclimatés ne sont plus exposés qu'aux maladies endémiques des habitans naturels.

C'est donc sur les blancs des pays froids, récemment arrivés dans cette région, que sévissent les fièvres putrides, malignes, ou pernicieuses, la fièvre jaune. Cette triste vérité a été malheureusement reconnue par tous les médecins qui ont exercé leur art dans le Continent Américain, dans les Antilles, et sur laquelle la longue expérience de M. *Leblond* ne laisse aucun doute. La communication par contagion ne détruit point le principe.

M. *Leblond* attribue la bonne santé des Espagnols et des autres Européens qui ont abordé ces climats pour

la première fois, à la salubrité des lieux où ils s'étoient établis, au genre de nourriture que les naturels leur fournissoient; mais, après avoir défriché les hauteurs, ils ont été forcés de descendre dans les pays fangeux, marécageux, de les dessécher, d'abattre des forêts. Leurs premiers succès avoient attiré grand nombre de nouveaux colons. Les établissemens bâtis dans ces lieux remplis de miasmes, d'exhalaisons putrides, d'insectes qui s'y reproduisoient en foule, furent encombrés. Les causes de la putréfaction se multiplièrent au point de faire les ravages les plus effrayans, et d'autant plus prompts, que la constitution des arrivans étoit plus en opposition avec la température du climat. On concevra facilement que l'influence d'une atmosphère aussi délétère, a dû causer des ravages plus prompts et plus désastreux sur les soldats, sur les matelots qui avoient contracté une affection scorbutique. M. *Leblond* en cite des exemples connus, et fait sentir combien ces malheurs sont inévitables pour toutes les expéditions que l'on envoie d'Europe, sans prendre les précautions qu'il indique.

Pour déterminer le véritable caractère de la fièvre jaune, M. *Leblond* en décrit fidèlement tous les symptômes depuis la disposition antérieure à l'invasion, dans l'invasion, dans la confirmation, l'augment ou le plus haut degré, et dans la terminaison heureuse ou malheureuse. Ces tableaux peu différens de ceux tracés par les médecins des États-Unis, des possessions angloises américaines, de Saint-Domingue, de Sainte-Lucie, de Cadix, de Malaga, et même de Livourne, dont nous vous avons rendu compte, ou n'en différant qu'à raison des circonstances, de dispositions particulières dépendantes des localités ou

des individus, ces tableaux, disons-nous, ont été copiés sur un grand nombre de malades dans des lieux différens, toujours sous les tropiques : ils sont donc ceux de la véritable fièvre jaune qui s'est montrée dans tant d'endroits dont la position géographique n'étoit pas la même, mais qui avoient entr'eux une grande ressemblance par leurs dispositions locales, soit pour donner naissance à la maladie, soit pour donner à la contagion matière à se développer.

Les traitemens auxquels l'auteur a eu recours, soit pour prévenir la maladie, soit dans ses différens états ; leurs effets comparés avec ceux dont étoit suivi l'emploi de remèdes différens des siens, concourent à établir le vrai caractère de cette fièvre, et ont conduit M. *Leblond* à la regarder comme une fièvre qui, quelquefois inflammatoire dans son principe, est éminemment putride, ou le maximum de ce que les Anciens appeloient fièvre putride; dont le principe est endémique dans les pays chauds et marécageux des tropiques, épidémique à la suite des grandes sécheresses et pendant les calmes de longue durée, par-tout où il existe des foyers de corruption, et même dans les zones tempérées ou froides, lorsqu'après les grandes chaleurs de l'été, les mêmes conditions putréfiantes existent, et sont mises en mouvement par la contagion venue du dehors ; qui est contagieuse lorsque les malades se trouvent réunis en grand nombre dans un même lieu, où l'aïr n'est pas fréquemment renouvelé et purifié ; dangereuse pour tous ceux qui arrivent, la première fois, dans ces contrées, au moment où les causes putréfiantes exercent leur action délétère.

Ce danger n'est pas le même pour tous les habitans des pays froids et tempérés. M. *Leblond* entre, à ce sujet,

dans des détails très-importans, relativement aux différentes nations européennes qui descendent dans la partie méridionale de l'Amérique, et même aux Antilles ; d'après leur climat originaire, leur manière de vivre, il spécifie le degré de danger que court chacune d'elles.

On ne peut donner une idée de ses observations précieuses sur cet objet et sur beaucoup d'autres, relatives à l'intensité de la maladie, aux caúses de cette intensité, et à sa méthode curative, sans copier le chapitre entier, parce que tout y est serré, et que les digressions historiques même répandent de nouvelles lumières sur le fond. Les médecins, qui l'étudieront, y puiseront des connoissances utiles, non par la multitude des remèdes, mais par la sagesse et l'opportun de leur emploi, car sa pratique étoit fort simple. Le quinquina, production abondante de la seule région tempérée, en étoit la base principale, après avoir débarrassé les premières voies lorsque le temps le lui permettoit. Il mettoit cette précieuse écorce en œuvre sous toutes sortes de formes, même à l'extérieur; et du résultat des histoires d'un grand nombre de malades, qu'il a traités, il suit que ses succès ont été aussi multipliés qu'heureux.

Ayant été témoin d'erreurs funestes commises par les médecins du pays, qui confondoient les fièvres bilieuses, putrides simples et les nerveuses, avec la fièvre jaune, il a cru, avec raison, rendre service en donnant les caractères distinctifs de ces fièvres et les traitemens qui leur conviennent.

Il a reconnu, ainsi que plusieurs autres médecins, que la couleur jaune n'étoit point le signe spécifique et univoque de la fièvre jaune, mais que son caractère ré-

sidoit essentiellement dans le vomissement et l'évacuation de matières noires, effet d'une dissolution générale.

Nous avons dit que le chapitre IV pouvoit être considéré comme le rassemblement des pièces justificatives de la doctrine établie dans les trois premiers. En effet, M. *Leblond* y parcourt tous les principaux endroits où il a exercé la médecine ; il en décrit la topographie médicale et les maladies qu'il y a observées.

Il range ces différens endroits sous deux classes : la première comprend ceux où l'on n'éprouve point les atteintes de la fièvre jaune, quoique la chaleur y soit excessive, à moins qu'elle n'y ait été transmise du dehors.

Telles sont la ville de Saint-Pierre, à la Martinique, l'île de la Trinité espagnole, avant les défrichemens qui y ont été faits depuis ; la ville d'Angostura, capitale de la Guiane espagnole ; les habitations à la droite de l'Orénoque, la ville de Honda sur le fleuve de la Madelaine, Neyva, capitale de la province de ce nom ; les villes de Payta et Piura, et les autres villes, bourgs, paroisses, hameaux situés à travers les déserts, les sables des côtes maritimes du Pérou.

Dans la seconde classe sont compris les lieux où règnent les fièvres éminemment putrides, la fièvre jaune. On voit la ville de Saint-Joseph à quinze myriamètres d'Angostura, le Fort royal, capitale de la Martinique ; l'île de Sainte-Lucie, celles de Saint-Vincent, de la Grenade, la ville de Carthagène, la vallée de Patia sur la route de Quito, la ville de Guayaquil et la province du même nom, Lima, capitale du Pérou, le port de Callao à un myriamètre de Lima, enfin l'île de Cayenne et la Guiane françoise.

Les premiers doivent leur salubrité à leur position

dans des lieux élevés, entourés de sables secs et à l'abri des eaux stagnantes, fangeuses des marais, et par conséquent des insectes malfaisans, des exhalaisons, des émanations putrides, infectes, qui font le malheur des seconds.

Quelque curieux, intéressans et instructifs que soient les articles qui comprennent ces deux classes, nous ne nous y arrêterons pas davantage, préférant nous occuper un peu plus de Cayenne et de la Guiane françoise, qu'aucun voyageur physicien, médecin, naturaliste, n'a visitées et étudiées avec autant de soin, de patience que notre auteur, personne n'ayant pénétré aussi loin que lui dans les terres.

Cette Colonie a toujours été mise au rang des contrées les plus mal-saines de toute l'Amérique. En effet, lors de la malheureuse expédition de Couron, on y a vu la fièvre jaune enlever six mille hommes sur dix. On y a vu, depuis, un grand nombre d'individus, arrivés des pays froids, avoir le même sort dans certains temps de l'année. On y a vu, en l'an X, la moitié du détachement amené par le général Degouges à Cayenne succomber. Cependant la description topographique, plus détaillée par M. *Leblond* qu'aucune de celles qui nous ont été données, ne lui permet pas de lui attribuer une insalubrité plus grande, plus meurtrière que celle observée dans les autres pays qui composent la seconde classe des villes et des lieux que nous avons cités. Les causes d'insalubrité y sont les mêmes. Ce sont également des miasmes putrides exhalés des terreins fangeux, des marais desséchés par les grandes chaleurs, pendant des calmes prolongés; ce sont les piqûres toujours redoutables des cousins qui s'y multiplient d'un jour à l'autre, et sont quelquefois

portés par les vents jusque dans des habitations élevées de plus de cent mètres au-dessus du niveau de la mer : les défrichemens des marais, l'abattis des forêts dans les lieux humides, y sont également des sources d'infection dans les mêmes circonstances.

L'année de cette Colonie peut être partagée en quatre saisons, deux grandes et deux petites ; une grande d'été ou saison sèche, qui dure trois mois, Fructidor, Vendémiaire et Brumaire. En Frimaire il commence à tomber de la pluie, mais sans continuité ni abondance, jusqu'en Ventose. A ces pluies succède un petit été qui ne dure qu'un mois, et fait place aux grandes pluies qui continuent depuis Germinal jusqu'en Fructidor. Si ces saisons se passent régulièrement dans cet ordre, et que, dans le grand été ou à son déclin, il ne survienne point de calme, la ville de Cayenne et les habitations n'éprouvent que les maladies dépendantes de la température et de l'influence de chaque saison sur l'économie animale. En général, le temps de la saison sèche est celui où les acclimatés jouissent de la meilleure santé ; il ne faudroit pas cependant en conclure que c'est le temps le plus favorable pour y aborder des pays froids, parce que cette chaleur, si utile aux habitans, est toujours dangereuse pour les nouveaux venus, et que toujours les calmes sont à redouter. Ce fut en Vendémiaire, temps des plus fortes chaleurs, qu'arriva le détachement du général Degouges. Les calmes furent plus fréquens qu'à l'ordinaire : le général, le commandant de la place, plusieurs officiers et la moitié de la troupe furent victimes de la fièvre jaune.

Au sujet de cette expédition malheureuse, M. *Leblond* rapporte un fait que nous ne pouvons passer sous silence,

parce qu'il vient à l'appui de cette vérité consolante, que les personnes acclimatées sont à l'abri de la fièvre jaune naturelle, ou communiquée par contagion.

La troupe du général Degouges avoit été casernée avec l'ancienne garnison faisant partie du régiment d'Alsace, composé de presque tous Allemands qui y étoient depuis quatorze ans, et avec le bataillon des noirs ; cependant elle n'a communiqué la maladie à aucun.

M. *Leblond* avoit vu arriver ce régiment d'Alsace en 1793, précisément à la même époque où avoit débarqué la troupe du général Degouges ; mais la saison fut toujours favorable : les calmes n'eurent point lieu ; les fortes brises de l'est continuèrent à balayer l'atmosphère des miasmes qui s'élevoient des marais desséchés. Les maladies qu'ils éprouvèrent tenoient du caractère inflammatoire, par suite de l'excès qu'ils faisoient des liqueurs spiritueuses ; ils furent guéris par l'usage des adoucissans, des rafraîchissans acidulés, des purgatifs. Après huit mois de séjour, il n'étoit mort que deux ivrognes. Les autres avoient acquis le droit de naturalisation, et aucun n'a éprouvé les symptômes de la fièvre jaune, quoiqu'ils aient été envoyés faire le service dans toutes les habitations de la Colonie.

Ces faits, dont le mémoire, qui nous occupe, contient plusieurs exemples, sont autant de dogmes sur la nature de la fièvre jaune, sur son genre de contagion, sur ses véritables causes.

Si les établissemens formés au milieu des marais que l'on dessèche et des défrichemens exposent les blancs aux fièvres putrides bilieuses, l'art avec lequel ces desséchemens, ces défrichemens sont faits, les rend bientôt très-

très-sains ; M. *Leblond* donne pour exemple sa propre habitation.

D'ailleurs, les vents de mer qui soufflent ordinairement de l'est, du nord-est et du sud-est, battent en flanc toutes les côtes ; toutes les parties de la Guiane habitée par les François ; ainsi l'atmosphère, journellement renouvelée, va se perdre dans les solitudes de l'ouest. Les miasmes, les exhalaisons qui s'élèvent des marais et des corps qui se putréfient, sont en grande partie absorbés par la quantité des arbres et des plantes dont la culture couvre la terre ; on peut donc et on doit espérer qu'en défrichant avec précaution, en cultivant suivant les principes dont l'utilité est bien reconnue, en plaçant les habitations dans des lieux plus secs, on rendra la colonie de la Guiane françoise une des plus saines et des plus fertiles de la partie méridionale de l'Amérique.

En regrettant de ne pouvoir vous donner même un aperçu des connoissances, des instructions que M. *Leblond* a accumulées dans ce mémoire ; et dont le géographe, le physicien, le naturaliste, le médecin et l'agriculteur, sauront tirer un parti précieux pour les sciences et pour le bonheur de la Société, parce que la longueur de ce rapport ne peut être excusée que par l'importance des matières, nous nous hâtons de vous rappeler dans un court résumé les vérités prouvées quant à la fièvre jaune, et les connoissances utiles que fournissent les observations de M. *Leblond*.

Les habitans des contrées situées sous la zone torride sont sujets à des maladies dépendantes de la température des saisons plus ou moins chaudes, plus ou moins humides.

L'excès de ces températures rend, comme par-tout

ailleurs, même sous les zones tempérées et froides, ces maladies plus graves, plus meurtrières.

La sécheresse, produite par des chaleurs excessives et pendant des calmes prolongés, exalte les maladies ordinaires, les rend pernicieuses, et y développe tous les caractères de la malignité la plus funeste, de la dissolution des humeurs, en un mot, de la fièvre jaune qui est le maximum des fièvres putrides, et dont le vrai signe pathognomonique est le vomissement et l'évacuation des matières noires, des hémorrhagies d'un sang dénué de toute consistance.

Cet effet est d'autant plus prompt, d'autant plus destructeur, que la constitution des individus qui y sont exposés est plus éloignée de la température des lieux où ils arrivent, ou que déjà ils sont affectés de maladies qui dénaturent les liquides, et les portent à la décomposition de leurs principes, telles que le scorbut. Les habitans des pays froids qui abordent dans ces contrées chaudes pour la première fois, sur-tout après les grandes chaleurs suivies de calmes, n'en sont malheureusement que trop la preuve; tandis que les indigènes Indiens ou gens de couleur en souffrent moins, et même en sont exempts. Les noirs en sont également exempts. Les blancs qui y habitent depuis quelque temps et sont acclimatés, ceux qui déjà ont essuyé cette affreuse maladie, jouissent de la même prérogative. Les habitans acclimatés, qui ont passé de Saint-Domingue et des autres îles dans les États-Unis, n'ont point eu la fièvre jaune, quoique vivant au milieu des victimes qu'elle faisoit chaque jour. Ces faits, publiés par d'autres médecins, sont attestés dans des lettres de Cadix,

dont notre confrère, M. *Tenon*, a donné communication à la Classe.

Le changement de la température, la purification de l'atmosphère, soit par les vents, soit par les pluies, le changement de séjour d'un lieu infecté, dans un lieu exempt de toute infection, sortie des eaux croupissantes et rafraîchi par les vents, arrêtent et dissipent les germes de cette maladie qui cède ordinairement à l'usage du quinquina, ce remède si souverain dans toutes les affections éminemment putrides, sur-tout dans les climats chauds où les corps ont une si grande tendance à la corruption, à la putréfaction. Par suite du même principe, elle cède aussi aux acides minéraux et végétaux.

Sans doute il est avantageux d'avoir découvert des remèdes et des méthodes curatives efficaces contre un fléau aussi meurtrier, mais l'humanité, les Gouvernemens n'y gagneroient-ils pas beaucoup si l'on avoit les moyens de s'en préserver? C'est ce qu'indique M. *Leblond*, dans l'attention que l'on devroit avoir de choisir des habitations à l'abri des miasmes putrides, des exhalaisons des marais, des eaux croupissantes, des amas d'immondices, par leur élévation, la qualité du sol, la facilité que l'on procureroit à l'écoulement des eaux, en évitant d'aborder ces contrées brûlantes et marécageuses dans le temps des saisons sèches et calmes; imprudence que l'on a presque toujours commise dans les expéditions qu'on y a envoyées d'Europe. Il va même jusqu'à désigner les nations de notre Continent, qu'on devroit embarquer par préférence pour ces pays, à cause d'un peu d'analogie qui existe entre leur climat et celui de la zone torride : il indique les habitans de nos Départemens méridionaux,

du Piémont, de la Ligurie, de la Corse, de l'Italie et de l'Espagne; il fixe leurs vêtemens, la conduite qu'ils doivent tenir en débarquant, à moins qu'ils ne soient déjà acclimatés, gens de couleur ou noirs.

Quoique nous ne vous ayons présenté dans ce rapport que l'extrait d'un ouvrage riche en observations multipliées sur un grand nombre d'objets aussi curieux qu'utiles, nous croyons cependant vous en avoir assez montré pour vous mettre en état d'en estimer le mérite. Nous ajouterons que cette relation est vraiment originale, n'étant composée que de ce que l'auteur a vu et fait, sans communication avec aucun autre, pendant un grand nombre d'années consécutives; ayant par conséquent eu la facilité de vérifier à plusieurs reprises ce qu'il avoit observé dans les différentes phases qui se sont présentées à son examen. Convaincus de leur grande utilité sous beaucoup de rapports, nous n'hésitons pas à assurer la Classe, que les observations faites par son correspondant, M. *Leblond*, sur les maladies des Antilles et du Continent Américain méridional, méritent son accueil le plus distingué, et d'être imprimées avec les mémoires qui sont présentés à la Classe, et même son approbation, si elle étoit dans l'usage d'en donner.

Fait à l'Institut, le 19 Messidor an XIII.

*Signé* HALLÉ; DESESSARTZ, *rapporteur*.

La Classe approuve le rapport et en adopte les conclusions.

Certifié conforme à l'original. A Paris, le 21 Messidor an XIII. *Signé* CUVIER.

# AVANT-PROPOS.

PENDANT *mes voyages entrepris en* 1767 *et achevés en l'an X, j'ai parcouru une partie des Antilles et l'intérieur de l'Amérique méridionale, par l'Orénoque et le fleuve de la Madelaine, jusques aux côtes du Pérou, et plus particulièrement les immenses contrées de Cayenne et de la Guiane françoise, où j'ai résidé dix-huit ans. Médecin, j'ai eu occasion de voir et de traiter dans ces divers climats nombre de maladies, seul, ou avec des praticiens accrédités. Quelques-unes de ces maladies sont inconnues, l'on s'est fait, sur quelques autres, des idées qui ne sont point d'accord avec les faits; et la fièvre jaune, qui fait l'objet principal de ce Mémoire, m'a offert des différences qui peuvent jeter quelques lumières nouvelles sur sa nature, sur son traitement, et sur les moyens de s'en préserver, ou du moins d'en modérer*

*les effets, si souvent funestes aux grandes expéditions maritimes qui, de l'Europe, abordent les climats brûlans de la zône torride.*

*Il est essentiel d'observer que, n'ayant pas porté mes pas à plus de quinze degrés au nord et à quinze degrés au sud de la ligne équinoxiale, à partir du trente-cinquième jusqu'au soixante-troisième degrés de longitude, ouest du méridien de Paris, c'est à cet espace que doivent se rapporter et être limitées toutes mes remarques comparatives avec ce qui se passe dans nôtre climat, et dans d'autres analogues à ceux où j'ai fait des observations.*

*Les diverses contrées habitées, les villes et les chefs-lieux où j'ai fait quelque séjour, et où j'ai observé la fièvre jaune et d'autres maladies, feront autant d'articles séparés qui seront placés à la suite du traitement de cette fièvre; les analogies ou les contrastes qu'elles présenteront, et que m'a offerts la Nature vivante dans les plantes et dans les*

*animaux qui paroissent appartenir plus particulièrement à telle ou telle température, à tel ou tel pays, indiqueront aux physiciens et aux médecins éclairés un nouveau point de vue général, sous lequel on peut envisager les maladies endémiques ou particulières à chaque climat, lesquelles paroissent s'être étendues et s'étendent peu-à-peu sur le reste de la terre, par les relations commerciales: telles sont la peste, la petite vérole, le tetanos, la maladie vénérienne, le pian, la lèpre, l'éléphantiase, et probablement la fièvre jaune, qui, comme la chrysalide, engourdie par le froid, disparoît, et ne revient que dans les circonstances favorables à son développement, ou qui, comme la plupart des plantes et des animaux, dégénère ou s'éteint dans des températures opposées à celles du lieu de son origine. Je ne décrirai que ce que j'ai vu, et vu plusieurs fois, n'ayant aucunement l'intention de contredire personne, persuadé que les autres*

*voyageurs n'ont aussi raconté que ce qui existoit sous leurs yeux, et que ce qui frappoit réellement leur sens. Mon récit, s'il est conforme à ce qu'ils ont consigné dans leurs ouvrages, sera un témoignage de nôtre véracité; et la certitude qui en résultera sera tout à l'avantage de la science.*

*Envoyé et pensionné par le Gouvernement, j'ai cru lui devoir, et sur-tout aux Savans, les instructions que j'ai recueillies. Les observations que je présente aujourd'hui n'en contiennent qu'une partie; leur importance, dans les circonstances actuelles, m'a engagé à les publier séparément.*

# OBSERVATIONS

SUR

# LES MALADIES DES ANTILLES

ET DU CONTINENT DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

ET SPÉCIALEMENT

# SUR LA FIÈVRE JAUNE,

*Avec les moyens de la prévenir.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Topographie Médicale de la partie de l'Amérique Méridionale, où les observations ont été faites.*

Au premier coup-d'œil, les latitudes de quinze degrés nord et sud de la ligne équinoxiale font naître l'idée de la chaleur la plus intense qu'on puisse supporter sous la zone torride. Cependant il est constant qu'on y éprouve, comme par-tout ailleurs, toutes les températures possibles, depuis zéro de la

congélation jusqu'à trente degrés ou davantage du thermomètre de *Réaumur* : cette diversité de températures est due en grande partie à la hauteur perpendiculaire où chaque région se trouve placée au-dessus du niveau de la mer. L'énorme masse des Cordilières, dont l'élévation étonnante surpasse celle des plus hautes montagnes de l'ancien Continent, donne lieu à ce phénomène, plus remarquable dans cette partie de l'Amérique méridionale que sur le reste de la terre; cette masse dégradée, est coupée par une infinité de torrens en vallées plus ou moins profondes, qui la divisent en plusieurs branches, et ces diverses branches, sans perdre beaucoup de leur hauteur, occupent le tiers ou même la moitié de l'espace de la zone torride que j'ai parcouru.

Enfin les sommets les plus élevés de ces montagnes sont couverts de neiges éternelles qui, sur l'aile des vents, répandent la fraîcheur au loin sur les plaines environnantes, et en modèrent nécessairement la chaleur, qui ne peut être comparée à celle des plaines de l'ancien Continent situées par les mêmes latitudes; au Sénégal, par exemple, et dans la plupart des contrées habitées par les noirs, la chaleur

s'élève à quarante degrés ou davantage ; cette intensité est due aux vastes déserts de sable dont elles sont environnées, et qui réfractent par-tout la chaleur la plus forte. D'ailleurs, les plus hautes montagnes de l'Afrique n'ont point, que je sache, leurs sommets glacés, ou, s'il en est quelques-uns dans l'intérieur de cette partie du monde, ils ont une surface infiniment moindre que ceux des Cordilières situées entre les tropiques. Ajoutons que l'étendue de l'Afrique, par les mêmes latitudes, est environ trois fois plus grande que celle de l'Amérique méridionale, et que les déserts du Sahara, de Barbarie, de Nigritie et les autres, en occupent à-peu-près le tiers, et empêchent les vents du large, ou qui viennent de la mer, d'y porter la fraîcheur.

Ceci posé, on voit que les Isles-du-Vent et les contrées de l'Amérique méridionale que j'ai parcourues, doivent nécessairement offrir, sous les rapports pathologiques, des différences essentielles à saisir pour la connoissance des maladies particulières à chaque climat de la zone torride, où les divers degrés de température qu'on y éprouve sont à-peu-près les mêmes durant toute l'année, et établissent nécessairement les mêmes diffé-

rences dans les maladies; lesquelles, comme on le verra ci-après, sont très-distinctes de celles qui règnent sous l'influence de nos zones tempérées ou froides, où toutes les vicissitudes du froid et du chaud qui parcourent le cercle d'une année, quelquefois d'un jour, donnent lieu aux maladies les plus opposées; et à ces épidémies meurtrières qui, pour l'ordinaire, mettent en défaut la sagacité des plus habiles médecins.

Cet aperçu n'annonce-t-il pas que les divers degrés de chaleur ou de froid, qu'on observe entre les tropiques, doivent être divisés, pour plus de clarté, en température froide, moyenne et chaude? Et, puisque ces trois températures ne varient pas sensiblement, ne doit-il pas en résulter que les maladies particulières à chacune d'elles doivent avoir le type distinctif qui caractérise parmi nous les maladies de l'hiver, du printemps, de l'été et de l'automne?

Cette alternative de nos saisons n'ayant point lieu sous la zone torride, les maladies y seroient à-peu-près les mêmes durant toute l'année, si les temps de pluies et de sécheresses n'y apportoient des changemens, qui réduisent les saisons des tropiques à deux

termes essentiels : celui des pluies et des vents froids, qui diminuent la chaleur ordinaire de quelques degrés, et celui de la sécheresse, du beau temps et des calmes, qui l'augmentent de quelques degrés.

Ces deux termes, ou ces deux états de la température, se succèdent par intervalles plus ou moins longs, et chaque contrée en éprouve les effets, avec plus ou moins de régularité, dans des temps différens ou même opposés aux saisons d'autres contrées situées par les mêmes latitudes : les détails où nous allons entrer caractériseront ces différences. Pour plus grande clarté, nous désignerons donc les trois températures qu'on observe dans ces latitudes, sous la triple division de région froide, de région tempérée et de région chaude.

## PREMIÈRE DIVISION.

### *Région Froide.*

La région froide, qui, de deux mille quatre cent à deux mille huit cent mètres perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, s'élève jusqu'à la région de la neige où finit toute végétation, est séparée de la région tempérée par de longues chaînes de mon-

tagnes ou de rochers à nu, coupés verticalement, et qui le plus souvent interceptent toute communication de l'une à l'autre région ; on ne peut y arriver que par de longs circuits à travers quelques gorges ou fentes de rochers, où les vapeurs chaudes des régions plus basses, amenées par les vents, se condensent et se ramassent sur le soir en brouillards humides. L'électricité est très-forte dans cette région, la foudre et la grêle y causent assez souvent des désastres : l'évaporation et l'ébullition de l'eau y sont fort promptes, à cause du peu de poids de l'atmosphère.

La température moyenne de cette région ne s'élève guère à plus de huit à dix degrés pendant le jour ; les nuits y sont généralement froides : les rosées blanches n'y sont pas rares dans les lieux élevés ou découverts, exposés aux vents. Les Indiens indigènes y sont vêtus d'étoffes de laine ou de peaux de bêtes ; ils allument du feu dans leurs cabanes, creusées en partie dans la terre, pour se garantir du froid.

## DEUXIÈME DIVISION.

### *Région Tempérée.*

La région tempérée commence à quatre ou six cent mètres au-dessus du niveau de la mer, et s'étend jusqu'à la région froide ; elle occupe les flancs des Cordilières où elle offre des vallées plus ou moins spacieuses et profondes, creusées par les torrens nombreux qui en découlent : elle est séparée de la région chaude par des montagnes escarpées qu'on ne parvient à franchir qu'avec de grandes difficultés, ou même à travers des monceaux de roc coupés à pic, semblables par leur forme à ceux qui la séparent de la région froide, et qui l'isolent sensiblement de la région chaude.

Ces deux chaînes ou cordons établissent les deux lignes de démarcation qui séparent cette région des deux autres : la température moyenne qu'on y éprouve est de dix jusqu'à quinze ou vingt degrés pendant le jour, et de cinq à huit pendant la nuit ; elle diminue ou augmente proportionnellement, à mesure qu'on se rapproche davantage des deux autres régions. On n'y éprouve jamais

de rosées blanches : la grêle y est très-rare, et l'électricité foible.

Lorsqu'on y parvient de la région chaude, on éprouve une fraîcheur délicieuse qui oblige bientôt à se couvrir de vêtemens plus chauds; si l'on y arrive, au contraire, de la région froide, il semble, à mesure qu'on descend, qu'on s'enfonce dans un bain de vapeurs agréables, et la sueur qu'il procure fait qu'on se délivre bientôt des lourds vêtemens du pays froid : les indigènes y vont habituellement couverts de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes.

## TROISIÈME DIVISION.

### *Région Chaude.*

La région chaude commence aux côtes maritimes, où la chaleur du jour s'élève de vingt-deux à trente degrés ou davantage, et celle de la nuit de seize à dix-huit, suivant les localités et la nature du sol; cette région, très-limitée dans l'ouest du Continent, s'étend dans les parties qui regardent l'est, à plusieurs centaines de myriamètres dans les plaines où coulent l'Orénoque et l'Amazone : quoique l'espace compris entre ces deux fleuves soit occupé

occupé par des montagnes de quatre à six cents mètres d'élévation, la chaleur s'y maintient par-tout à-peu-près la même, très-forte dans les lieux bas à l'abri des vents, moins forte sur les lieux élevés; jamais on n'y a vu ni grêle, ni rosées blanches : l'électricité n'y est pas sensible, même avec les meilleurs appareils. On y éprouve rarement le besoin de se vêtir, et les indigènes y vont habituellement nus.

Telles sont les trois grandes divisions dont les influences méritent la plus grande considération : nous allons les parcourir succinctement, afin de donner une juste idée de chacune d'elles.

## Section première.

### *De la Région froide. Son influence sur les plantes et les animaux, et particulièrement sur les maladies et la couleur de l'homme.*

La région froide comprend les vallées et les plaines où sont situées les villes de Pampelune, Tonja, Santa-Fé de Bogota, Pastos, Quito, et une infinité d'autres villes ou villages habités par les Espagnols. Au lieu de forêts,

de grands arbres, qui couvrent en partie le sol des deux autres régions, les sommets des montagnes les plus élevées, exempts de neige, appelés Paramos (lieux où l'on tremble de froid), sont couverts de bruyères, de mousses, de polypodes, de joncs, et d'autres végétaux inconnus.

A quelques centaines de mètres plus bas, commencent les prairies naturelles (Savanas), qui s'étendent sur toute la surface du sol; la plupart des fleurs de nos prairies y rappellent de doux souvenirs. Dans les gorges, à l'abri des vents et à travers les rochers, croissent la ronce, le rosier et nombre de nos plantes alpines. Dans les vallées et sur les lisières qui confinent la région tempérée, la verdure est remplacée par des arbres de hauteur médiocre, assez analogues à ceux de nos forêts : une fraîcheur constante empêche le développement qu'ils acquièrent dans nos climats.

Cet ordre de végétation, nécessairement limité, n'a pas plus de rapport avec celui de la région chaude dont nous parlerons ci-après, que celui des zones tempérées n'en a avec les plantes qui naissent dans les régions chaudes des tropiques.

Les campagnes cultivées de cette région

offrent tous les dons que les Espagnols y ont portés ; tous s'y reproduisent de semences comme dans leur climat naturel : il ne faut, pour ainsi dire, que gratter la terre pour s'y procurer chaque année deux récoltes des plantes céréales, sans aucun engrais. Douze à quatorze pour un est un tribut du sol le plus médiocre. La pomme qui, avec nos plantes potagères et les fleurs de nos parterres, orne les jardins, ne laisse aucun doute sur l'identité de ce climat avec ceux du nord de l'Europe : la vigne qui y fleurit, sans presque jamais donner son fruit savoureux, rend cette analogie encore plus frappante ; et le quinquina, produit précieux de la région tempérée, ne s'y voit nulle part.

Mais pourquoi aucune de nos plantes, aucun de nos fruits n'existoient-ils, avant l'arrivée des Espagnols, dans ces froides contrées du Nouveau-Monde ? Pourquoi les indigènes y étoient-ils à-peu-près réduits à se nourrir de la pomme de terre, qui, à la vérité, n'est nulle part plus abondante, de meilleure qualité, et qu'ils cultivent encore de préférence, parce qu'elle ne demande d'autre préparation que celle de la cuire à l'eau ou sous la cendre ?

La réponse est dans ce qui se passe sous nos yeux.

Lorsque nous n'étions que des sauvages, nos froides contrées ne produisoient guère que le gland, la châtaigne, le blé noir, quelques légumes, etc.; à mesure que nous avons étendu nos communications au-dehors, nous nous sommes procurés les douceurs dont jouissoient les autres peuples. Aujourd'hui que l'étude des sciences physiques et naturelles, et nos besoins toujours croissans, nous en font connoître de plus en plus les avantages, nous réunissons sans relâche tout ce que les autres climats renferment d'utile et d'agréable; et l'on ne cesse d'admirer, partout où la richesse sait se créer des jouissances, cette variété prodigieuse de plantes et d'animaux, qui réunit sur un seul point les tributs de toute la terre. Il est malheureux sans doute qu'à tant de biens il faille ajouter cette longue liste de maladies, qui, de tous les points du monde, semblent se réunir sur nous, et diminuent grandement le prix de tant d'avantages. La suite fera voir si cette idée peut être mise en avant avec quelque raison.

Cette froide région a ses animaux parti-

culiers, en très-petit nombre à la vérité, pour lesquels les deux autres régions sont séparées par des barrières insurmontables; tels sont la vigogne, le paco et le lama, qui habitent les pâturages voisins de la neige, où ils prennent refuge lorsqu'ils sont poursuivis par l'inexorable chasseur. Une espèce d'ours très-petite semble avoir chassé ces animaux timides des autres contrées froides où on ne les trouve plus.

Quelques espèces de cerfs habitent les vallées et les plaines. Les animaux domestiques que les Espagnols y ont conduits, s'y multiplient dans toute leur vigueur et leur beauté naturelles, à l'abri de la griffe meurtrière du tigre et des atteintes des animaux carnassiers et venimeux de la région chaude qui n'habitent jamais cette région ; il n'y a que l'aigle et le vautour qui, comme l'homme, parcourent toutes les températures, et trouvent, même parmi les plus grands animaux, des victimes de leur merveilleuse audace.

Cette région possède aussi la plupart des oiseaux aquatiques de nos pays septentrionaux, et les campagnes y sont infestées de tourterelles et d'autres oiseaux analogues à ceux de nos climats : il n'y a que deux à trois

espèces de poissons sans dents dans les lacs et les rivières.

Autant la région froide est favorable à l'espèce blanche, que je suppose appartenir essentiellement aux zones tempérées, autant est-elle contraire à l'espèce noire, originaire de l'Afrique et des autres climats toujours chauds. Le nègre, forcé d'habiter cette région, y est habituellement tremblant de froid et valétudinaire; l'épiderme qui lui tombe par écailles laisse sa peau obscurément bronzée et comme poudrée avec de la cendre. J'en appelle à ceux qui habitent parmi nous: dans l'aisance où ils vivent, à l'abri du froid, et quoique jamais exposés aux travaux de la campagne pendant les âpres gelées de l'hiver, ont-ils, dans cette saison, ce teint d'ébène, ce beau velouté de la peau? jouissent-ils de cette santé, de cette vigueur qui les caractérisent dans les régions chaudes des tropiques? Une longue expérience a appris aux Espagnols, qu'employer les noirs aux travaux des campagnes de la région froide, c'est les sacrifier en pure perte; aussi n'y voit-on que quelques domestiques, plutôt pour l'ostentation que pour un service réel.

Le mulâtre, né d'une mère noire et d'un père blanc, y ressemble aux gens naturelle-

ment bruns de nos contrées, aux cheveux crépus et à la vivacité des couleurs près, qu'il conserve plus éminemment.

L'influence de cette région toujours froide est très-remarquable sur la couleur basannée des Espagnols qui s'y établissent ; à la longue leur teint y devient plus blanc, plus animé, pendant que l'heureux mélange des lis et des roses, sur les traits délicats de leurs enfans, y offre la beauté dans tout son éclat, et ses charmes dans toute leur délicatesse.

Il n'en est pas de même des indigènes non civilisés qui habitent les parties voisines de la neige : petits, basannés, ayant le bord des paupières rouges, ils semblent plutôt se rapprocher du Lapon : mais la surprise cesse, lorsqu'on considère que, paresseux par habitude, mal vêtus, mangés par la vermine, sujets au plica, faute de se peigner, et réduits à l'étroit nécessaire, comme lui, ils passent les nuits et une partie du jour renfermés dans des huttes, accroupis autour d'un feu de fougères, de bruyères, ou de joncs desséchés, et exposés à toute l'action de la fumée, qui n'a d'issue que par le haut du toit.

Mais cet être, civilisé par les Espagnols, n'est plus le même, depuis qu'il habite des

maisons plus saines, plus spacieuses, depuis qu'il est mieux vêtu, et se nourrit d'alimens plus variés, plus succulens, dont le mouton et le bœuf, qui abondent par-tout, font la base; il jouit de tous les avantages que le travail procure, et il se rapproche d'autant plus de notre constitution et de notre couleur, par la blancheur de sa peau, et par le développement de ses organes, que sa race est plus éloignée de l'état sauvage (1).

Tel est, en général, le tableau que présente la région froide, qui, comme on voit, ne différeroit en rien de nos plus froides contrées, les Alpes et les Pyrénées, si les extrêmes du froid et du chaud qu'on n'y éprouve point comme en Europe, n'en modifioient les qualités, relativement à certaines espèces, dont les germes ne se développent pas également bien à toutes les températures. La nombreuse famille des palmiers, si commune dans tous les climats de la région chaude, et même dans les parties les plus basses de la région tempérée, ne s'y voit nulle part, non plus que le

(1) Voyez *Mémoire sur Santa-Fé de Bogota*, lu à l'Académie des Sciences en Mai 1786, et imprimé dans le *Journal de Physique*, tome XXVIII, page 322 et suiv.

bananier, l'ananas, et le plus grand nombre des plantes alimentaires et des fruits de la région chaude.

Examinons maintenant l'influence de cette région, toujours froide, sur la santé des hommes qui l'habitent, et voyons en quoi elle diffère essentiellement des deux autres, relativement aux maladies de leurs habitans. Cette différence, bien sentie, établira cette autre donnée non moins lumineuse, que peut-être en est-il des maladies, comme des plantes, des hommes et des animaux; savoir: que dans les climats de la zone torride où les températures sont à-peu-près les mêmes, les maladies de même genre doivent y régner, et qu'elles doivent différer d'autant plus les unes des autres qu'elles se rapprochent davantage des deux extrêmes du froid et du chaud; et que par une conséquence nécessaire, toutes les maladies qui peuvent exister sur le globe, peuvent également se retrouver dans les zones tempérées, l'Europe, par exemple, où, comme on l'a dit plus haut, l'été et l'hiver, le printemps et l'automne, et la communication des peuples les uns avec les autres, rendent possible la transmission des maladies contagieuses des autres contrées.

Un climat toujours froid, tel que je viens de le représenter, est, comme tous ceux des tropiques, sujet aux alternatives des pluies et du beau temps, et conséquemment à celles de l'humidité et de la sécheresse, et aux maladies qui en dépendent ; mais la diathèse inflammatoire, causée par l'air vif et froid qu'on y respire, en caractérise plus ou moins le type essentiel. La suppression presqu'habituelle de la transpiration rend, chez le peuple, les fluxions de toute espèce très-communes, parce qu'il est paresseux, mal vêtu, et habite d'ordinaire les appartemens bas des maisons, humides et mal aérés. Outre les fluxions, les gens aisés et sédentaires y sont sujets aux maladies qui résultent du trop d'embonpoint, et de l'épaississement des humeurs ; telles sont la pléthore sanguine et humorale, l'apoplexie, la suppression des menstrues, l'obstruction des viscères, et enfin l'hydropisie, que la légèreté specifique de l'air semble favoriser dans ces hautes régions ; l'indigestion, la colique, les diarrhées, et la dyssenterie, y sont fréquentes, et causées le plus souvent par la chicha, espèce de bière composée de maïs bouilli, et de syrop de canne à sucre, dont on fait usage du moment où

elle commence à fermenter ; par le piment (*capsicum*) qu'on prodigue dans toutes les sauces ; par l'eau-de-vie dont on fait des excès, et enfin par la mauvaise habitude de dormir la *sieste* au sortir de table, de fumer beaucoup, et de se gorger de chocolat : aussi les compagnes inséparables de l'oisiveté, l'apepsie et les vapeurs, sont-elles habituelles chez les deux sexes de la classe aisée.

Cependant, malgré ces indispositions, cette région froide est, à tous égards, très-saine et très-favorable à l'espèce blanche qui, comme on l'a vu, s'y améliore essentiellement; les fièvres intermittentes y sont très-rares, mais, en revanche, l'engorgement des glandes, les tumeurs et le cancer y sont fréquens et dangereux. J'y ai vu plusieurs exemples de la pierre dans la vessie, incommodité dont les habitans de la région chaude ne sont point tourmentés.

Parmi les maladies aiguës, les plus ordinaires sont les fièvres catarrhales, l'angine, le rhumatisme inflammatoire, l'érysipèle, la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, etc. ; les changemens subits de la constitution de l'air du sec à l'humide rendent ces maladies fréquentes et même épidémiques. La synoque

et le causus ne sont pas rares parmi les gens adonnés aux exercices violens. La terminaison de ces maladies se fait à l'ordinaire par des crises, et nulle part la doctrine du prince de la médecine n'a une plus juste application.

Les épidémies, autres que celles qui résultent de la transpiration arrêtée, sont très-rares à Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade. Je n'y en ai vu aucune pendant le long séjour que j'y ai fait; je ne sais même si la petite vérole s'y est jamais manifestée. Seulement les médecins de la ville, et beaucoup d'autres personnes, m'ont assuré que, trois ans avant mon arrivée, on y avoit éprouvé une épidémie singulière qui n'épargna presque personne, de-là le nom qu'on lui donna de, *no me ire sin ver te*, je ne m'en irai pas sans te voir. Elle dura trois mois, et parut à la suite des grandes sécheresses, au commencement des pluies.

Cette maladie commençoit par le mal de tête, la fièvre, et des douleurs pareilles à celles du rhumatisme inflammatoire, ce qui la fit prendre d'abord pour cette maladie; mais, après quelques jours passés au lit, la crise s'en faisoit aux aînes et aux testicules chez les hommes, aux aînes et à la région

lombaire chez les femmes, avec engorgement et des douleurs telles, qu'elles faisoient jeter les hauts cris aux personnes trop sensibles ou peu endurantes ; ces engorgemens se dissipoient bientôt par la sueur : la bourrache, et d'autres plantes diaphorétiques en décoction furent le seul remède qu'on employa. Un médecin, d'ailleurs très-instruit, atteint de la maladie, fit sur lui-même l'épreuve de la saignée, que le plus grand nombre de ses malades ne voulut pas admettre, et mourut deux jours après, ainsi que ceux, m'assura-t-on, qui avoient été saignés ; ce qui ne manqua pas d'accroître la répugnance qu'on y a pour cette opération.

Cependant, dans bien des cas, on ne peut guère se passer d'y avoir recours. Appelé pour voir une femme en travail d'enfant depuis quatre à cinq jours (on venoit de l'amener de la campagne), jeune, et d'une corpulence athlétique, comme la plupart des femmes du pays, je la trouvai faisant des efforts tels, que les veines gonflées sembloient vouloir se rompre. La rougeur du visage et de la peau ne me laissant aucun doute sur l'avantage de la saignée, il fallut en venir là ; je fus moi-même l'opérateur : le sang sortit

avec une telle violence, qu'il ne fut plus possible de l'arrêter ; à chaque douleur il traversoit les bandes. Au bout de deux heures elle accoucha heureusement ; et le pouls, auparavant embarrassé, s'étoit considérablement développé, au lieu de s'affoiblir par la saignée, après avoir perdu à-peu-près un kilogramme de sang.

J'y ai observé aussi la fièvre nerveuse parmi ceux qui passent les nuits à jouer, à boire de l'eau-de-vie, qui se nourrissent mal, ou se trouvent dans une contention d'esprit continuelle ; parmi les personnes qui ont éprouvé des chagrins de longue durée, sur-tout lorsqu'elles étoient d'un tempérament foible et irritable ; et enfin parmi les hommes trop adonnés aux excès de Vénus.

Les convalescences y sont longues et pénibles. L'enflure des jambes et quelquefois l'hydropisie y donnent un tel éloignement pour la saignée, que, dans les indications les plus urgentes, elle est rarement employée par les médecins du pays, qui, dans le traitement des maladies, n'administrent guère que des remèdes extérieurs, les lavemens, les ventouses, ou des remedes internes très-légers, les sirops, les lochs, etc., laissent agir la nature,

et ne purgent pour l'ordinaire que lorsque la maladie est terminée.

Dans un climat toujours froid, où le corps ne peut se débarrasser, par une sueur abondante, de l'humeur qui le surcharge, où le relâchement des solides se trouve naturellement favorisé par la légèreté de l'atmosphère, je crus que le meilleur moyen d'abréger ces convalèscences et d'ajouter à l'efficacité des remèdes, étoit le changement de température dans un climat plus chaud, dans une atmosphère plus pesante.

Un premier essai de cette méthode fut tenté sur une dame très-robuste, d'une corpulence excessive, âgée de trente ans : elle désiroit sur toute chose d'être mère ; ses menstrues paroissoient à peine dans des périodes très-éloignées : ainsi que plusieurs demoiselles ou dames du pays, n'en déplaise à leurs charmes, elle avoit une barbe au menton, qui auroit fait honneur à un grenadier ; cette dame, dis-je, le quatrième jour de son arrivée dans le pays chaud, eut, à la suite de sueurs abondantes et continuelles, un écoulement de menstrues si considérable, que, pendant deux jours, on l'auroit volontiers pris pour une perte. Bien loin d'en être af-

foiblie, elle fut soulagée au point que, quelque temps après, elle eut les symptômes ordinaires de la grossesse, et accoucha d'un garçon au terme prescrit. Cette cure fit du bruit comme toutes les cures extraordinaires, et chacun s'empressa de me consulter sur ses infirmités.

Mon raisonnement étoit fort simple. En Espagne, disois-je, au froid rigoureux de l'hiver succède le printemps qui donne une nouvelle vie à la Nature, et délivre peu-à-peu le corps des humeurs qui surabondent; l'été, encore plus chaud, les fond, pour ainsi dire; il exalte la bile, à la vérité, mais aux premiers froids de l'automne, elle disparoît par quelque évacuation salutaire; et c'est ainsi que le corps se prépare à supporter les frimats des hivers, qui vont lui rendre cette surabondance d'humeurs, laquelle l'accableroit à la longue, si le printemps qui doit suivre ne l'en délivroit de nouveau : tel est précisément le cas où se trouvent les habitans des Cordilières, qui, pour la plupart, périssent par trop d'embonpoint. Pourquoi, ajoutois-je, les gens aisés du pays, qui ne savent le plus souvent comment supporter l'ennui d'une vie monotone et oisive, ne vont-ils pas, chaque année,

année, passer quelques semaines, ou même quelques mois, dans le pays tempéré, et ensuite dans le pays plus chaud, et suppléer ainsi au changement des saisons qui leur manque ? Par ce moyen aisé et peu coûteux, ils se délivreroient de ces douleurs vagues, de cet embonpoint œdémateux, de ces vapeurs que la foiblesse de l'estomac occasionne, infiniment mieux que par les stomachiques prétendus qui ne font de bien réel qu'à ceux qui les vendent. Rendus à leur vigueur naturelle et à la gaîté par la chaleur, l'exercice et la vue de nouveaux objets, ils reviendroient dans leurs foyers, jouissant de cette santé robuste que le froid augmente, et sans laquelle tous les plaisirs de la vie sont insipides ou mal sentis.

Ce raisonnement ne laissoit pas que de persuader bien des gens; l'archevêque de Santa-Fé, entr'autres, qui, après avoir tenté des remèdes et l'exercice à pied et à cheval pendant plus de six mois, pour une foiblesse d'estomac habituelle, des indigestions fréquentes, l'insomnie, l'inappétence, et l'œdème aux jambes, étoit rongé d'ennui et craignoit pour sa vie. Je l'accompagnai à la Mesa, charmant séjour, où l'art n'a point encore détruit les

beautés de la Nature sauvage ; là, sous le toit d'une cabane, le bon archevêque dormit, sua beaucoup, et passa une nuit délicieuse. Le lendemain, charmé au-delà de toute expression, il se dit guéri : tous les ressorts de son ame tendus vers cet espoir vivifiant, et la douce agitation de promenades agréables, ramenèrent l'appétit, et à peine lui fallut-il huit jours pour être rendu à toute sa vigueur d'esprit et de corps accoutumée. Le vice-roi, attaqué des mêmes incommodités, et bien d'autres personnes, furent ou soulagés ou guéris par les mêmes moyens ; ensorte qu'il passe généralement pour constant, à Santa-Fé, que le changement d'air, de temps à autre, dans les pays chauds ou tempérés, est nécessaire à la santé et le meilleur moyen d'abréger les convalescences.

Telles sont, en général, les maladies qu'on éprouve dans la région froide de la zone torride, et qui paroissent lui appartenir essentiellement. Dans aucune je n'ai pas observé la diathèse putride assez bien caractérisée, pour croire qu'elle puisse être l'effet du climat, comme cela a certainement lieu dans la région chaude ; seulement les gens que leurs affaires y appellent des deux autres régions,

et dont la transpiration se trouve tout-à-coup arrêtée ou ralentie à leur arrivée, y éprouvent des flux de ventre, et quelquefois des fièvres avec le type bilieux automnal, qui se dissipent facilement ; mais, en général, le climat leur est si favorable, qu'ils viennent s'y rétablir des suites de leurs maladies contractées dans les pays chauds.

## Section II.

*De la Région tempérée. Son influence sur les végétaux et les animaux, et particulièrement sur les maladies de l'homme.*

Nous avons vu que la région tempérée est l'espace compris entre les chaînes des montagnes qui la séparent des deux autres régions ; qu'à mesure qu'on descend les flancs des Cordilières, la chaleur du jour augmente depuis dix jusqu'à quinze ou vingt degrés : les nuits et les temps de pluies y sont généralement plus froids que dans la région chaude ; on n'y éprouve jamais les gelées blanches qui ont lieu dans la région froide.

Ce qui distingue particulièrement cette région, c'est que la plupart des végétaux des deux autres peuvent s'y reproduire de se-

mences ; elle a aussi ses plantes et ses arbres particuliers qu'on ne voit point ailleurs. Nous citerons, parmi ces derniers, toutes les espèces du vrai quinquina qu'on n'a pas découvert jusqu'ici dans la région froide ni dans la région chaude ; s'il avoit pu s'y propager par les semences, leur légèreté les y auroit multipliées à l'aide des vents. Des forêts inépuisables de cet arbre précieux qu'on rencontre par-tout, attestent qu'il appartient essentiellement à cette région tempérée.

D'après ce que nous avons dit de la région froide, on sent que nos plantes potagères et le plus grand nombre des végétaux qu'on y a transportés d'Europe, doivent y réussir ; en effet, ils y réussissent d'autant mieux qu'ils se trouvent plus près de la région froide, et d'autant moins bien qu'ils sont plus rapprochés de la région chaude. Les plantes et les arbres de cette dernière région suivent la même gradation en sens contraire.

Je citerai pour exemple la nombreuse famille des palmiers, qui, comme nous avons dit, appartient essentiellement à la région chaude, et dont une seule espèce végète, à mille huit cents mètres perpendiculaires, dans la région dont il s'agit. Mais pourquoi

cela? n'est-ce pas parce que cette région est toujours tempérée et jamais froide? N'est-il pas hors de doute que cette espèce de palmiers périroit infailliblement par le froid de l'hiver, je ne dirai pas à la même hauteur perpendiculaire, sur les montagnes de la Suisse, mais même en pleine terre dans les lieux les plus chauds de l'Europe. Cette remarque, que je me réserve de développer ailleurs, doit suffire, ce semble, pour faire sentir que la doctrine des courbes tirées des hautes montagnes des Cordilières aux pôles du monde, n'est nullement applicable aux deux règnes de la Nature vivante, dont les germes ne suivent, dans leur développement, que l'influence du soleil dans des proportions relatives aux êtres qui la reçoivent.

On peut donc comparer cette région tempérée à nos serres chaudes. Une chaleur constante de dix à quinze degrés suffit pour entretenir la vie, et même pour donner lieu à la reproduction du plus grand nombre des plantes étrangères des pays les plus chauds, qu'on y conserve.

C'est dans cette région qu'à côté du raisin, de l'abricot, de l'artichaut et de la pêche, on voit presque toute l'année le bananier, la

chiremoya, l'ananas, la canne à sucre, prospérer et donner leurs fruits savoureux, ensorte que ces contrées délicieuses réunissent les avantages des deux autres régions, sans en partager les inconvéniens à un degré remarquable.

Le raisonnement que nous venons de faire pour les plantes de la région froide s'applique également aux animaux; ceux que le hazard conduit des deux autres régions dans ces charmantes vallées, ne s'y multiplient pas pour la plupart: c'est un pays trop chaud pour la vigogne, le paco et le lama; trop froid pour la plupart des animaux féroces ou venimeux de la région chaude. Aussi les troupeaux y sont-ils à l'abri de la dent meurtrière de la panthère, et les insectes, les reptiles redoutables de la région chaude, y perdent-ils de leur qualité vénéneuse, au point que la morsure du scorpion et de la scolopendre y sont à-peu-près sans effets. En France, la vipère ne reste-t-elle pas engourdie par le froid six mois de l'année? on sait que sa puissance vénéneuse ne se développe bien qu'au fort de l'été, où la chaleur surpasse souvent celle de la région brûlante des tropiques.

Parmi les animaux domestiques qu'on y a transportés d'Europe, le cheval se distingue par sa vigueur, sa beauté, et la rapidité de sa course; tous y prospèrent beaucoup mieux que dans la région chaude, comme on le verra ci-après.

Cette région tempérée peut aussi être considérée comme l'été de la région froide et le printemps de la région chaude, ensorte que le germe des maladies contractées ailleurs, doit nécessairement y perdre de sa violence; aussi la diathèse inflammatoire des pays froids et la diathèse putride des pays chauds, ne s'y déploient-elles jamais avec la même énergie. Les maladies chroniques, contractées dans les deux autres régions, cèdent généralement à la douce influence de cet heureux climat. Les villes de Merida, Grita, Popayan, quantité de bourgs et villages, tels que la Mesa, Guaduas, etc., et la plupart des vallées du bas Pérou, jouissent de ce précieux avantage.

L'Européen qui arrive dans ces heureuses vallées y éprouve, pendant quelque temps, tout ce qu'on raconte de nos premiers pères, lorsqu'ils habitoient les délicieux jardins d'Eden; mais, à la longue, il voit avec in-

différence la beauté, toujours la même, des attraits qui ne changent pas, et l'ennui remplace, dans son ame dégradée, une vie monotone qui le tourmente, en lui rappelant d'autres souvenirs.

L'oisiveté, l'intempérance, la crapule, le jeu, les femmes, et les passions exaltées, y causent nécessairement des maladies, à la vérité moins violentes que dans les deux autres régions, lorsqu'elles ne sont pas les suites de l'épuisement, qui là, comme par-tout ailleurs où règne l'incontinence, expose l'homme de vingt-cinq à trente ans aux incommodités de la vieillesse, laquelle, nulle part, n'est cependant plus longue, plus exempte des infirmités qui l'accompagnent, sur-tout chez les femmes, dont les mœurs les éloignent davantage de nos excès.

## Section iii.

*De la Région chaude. Son influence sur les deux règnes de la Nature vivante, et particulièrement sur les maladies de l'homme, comparativement à ce qui se passe dans les deux autres Régions froide et tempérée.*

Nous avons remarqué que la région chaude comprend toutes les contrées qui, des côtes maritimes, s'élèvent graduellement jusqu'à quatre à six cents mètres perpendiculaires; que, pendant le jour, la chaleur s'élève, dans cette région, de vingt-deux à trente degrés, ou davantage, suivant les localités et la nature du sol, et que, pendant la nuit et les matinées les plus froides, elle ne baisse guère à plus de seize à dix-huit degrés.

A commencer par l'est du Continent Américain méridional, j'observe que les plaines immenses où coule l'Orénoque, lesquelles s'étendent jusqu'au pied des Cordilières, à Varinas, à Cassanare, et ailleurs, présentent par-tout une chaleur excessive, quoiqu'on soit alors à cent ou cent cinquante myriamètres de l'embouchure de ce fleuve; les plaines que parcourt le fleuve de la Madelaine jusqu'aux

confins de la province de Neyva, offrent une intensité de chaleur encore plus grande. L'intérieur de la Guiane françoise que j'ai parcouru dans tous les sens, jusqu'à plus de quarante myriamètres des côtes maritimes, le baromètre et le thermomètre à la main, m'a offert, à quatre cents mètres d'élévation perpendiculaire, vingt à vingt-cinq degrés de chaleur, même sur les montagnes; on y est trop éloigné des vents de mer et des sommets glacés des Cordilières, pour en recevoir de la fraîcheur.

Cette chaleur constante, aidée de toute l'humidité qu'elle peut tenir en dissolution, doit nécessairement développer tous les germes qui, sans se détruire, peuvent en supporter l'action. Aussi les plantes et les animaux y sont-ils infiniment plus variés, plus multipliés que dans les deux autres régions. Nos serres, nos cabinets et nos herbiers qui en sont remplis, nous dispensent d'entrer dans aucun détail à ce sujet; nous remarquerons seulement que les plantes et les arbres y prennent un accroissement prodigieux; qu'excepté les plaines sujètes aux inondations, les déserts de sables, et les contrées où il ne pleut jamais, cette région chaude est par-

tout couverte de forêts, bien différente sous ce rapport de la région tempérée, où les mêmes végétaux qui peuvent s'y reproduire, n'ont pas, à beaucoup près, la même grandeur, et où le pays, plus découvert, n'offre que quelques forêts. Elle diffère encore davantage de la région froide, en ce que le plus grand nombre de ses productions végétales y périroit infailliblement.

Si donc, et l'on ne peut trop le redire, cette région brûlante ne réunit pas à ses propres productions les végétaux et les animaux des deux autres régions, n'est-ce pas, parce que, de quelque manière qu'ils y arrivent, ils y perdent la faculté de se reproduire d'autant plus vite, que le lieu de leur origine en diffère davantage quant à la température ; ainsi la pomme de terre, originaire de la région froide, et le plus grand nombre de nos plantes potagères, n'y poussent-elles qu'en herbe, n'y donnent-elles que des graines avortées qui ne réussissent point. Tous les voyageurs savent que les habitans de cette région chaude ne sèment leurs jardins potagers qu'avec des graines que le commerce leur apporte de l'Europe ou des États-Unis.

La vigogne et les deux espèces de quadru-

pèdes que nous avons dit appartenir à la région froide voisine de la neige, y périssent à la longue, suffoquées par la chaleur; quoique nos animaux domestiques y vivent pour la plupart, ils sont bien loin d'y conserver cette beauté et cette vigueur qui les caractérisent dans les deux autres régions. Le mouton qui, malgré toutes les tentatives, n'a jamais pu s'y naturaliser que par la perte de sa toison, et dont le poil ras ressemble alors à celui de la chèvre, le mouton ne dépose-t-il pas en faveur de cette opinion?

A ces différences déjà si bien caractérisées, sur-tout entre la région chaude et la région froide, nous allons ajouter la forte tendance qu'ont tous les corps organiques à une dissolution prochaine, du moment où ils sont privés de la vie. Dans la région froide, la viande de boucherie reste, dans tous les temps de l'année, des semaines sans se corrompre, tandis que dans la région chaude, elle se conserve difficilement deux jours. Dans la région tempérée, elle est quatre à cinq jours, et même plus long-temps, sans se gâter : la même chose n'a-t-elle pas lieu parmi nous? L'hiver ne la garde-t-on pas aussi long-temps qu'on le veut, et y a-t-il quelque comparai-

son à faire entre le printemps et les fortes chaleurs de l'été, pour la préserver de la corruption?

Cette seule tendance de la matière organique à la putréfaction, très-forte dans la région chaude, moins forte dans la région tempérée, et très-lente dans la région froide, n'indique-t-elle pas que la diathèse putride appartient éminemment à la région chaude, et que lorsqu'elle se complique avec les maladies, elle doit en accélérer la terminaison, et les rendre plus meurtrières que dans les deux autres régions?

A cette première considération, nous en ajouterons une autre non moins importante, celle des poisons, des venins, et de la férocité des animaux, qui paroît suivre cette progression des températures.

Il n'est plus permis d'ignorer que, dans les pays chauds des tropiques, un très-grand nombre de plantes et d'arbres recèlent des poisons mortels; que l'air, la terre et les eaux sont remplis d'une multitude d'êtres malfaisans qui s'entre-détruisent, tuent ou tourmentent les hommes et les autres espèces d'animaux; que nulle part les reptiles ne sont plus grands, plus venimenx,

plus remplis d'audace ; que plusieurs espèces de tigres, le cayman, et la plupart des poissons armés de dents meurtrières, y exercent par-tout leur instinct destructeur, etc. ; et que plus une contrée est chaude et marécageuse, plus ces divers fléaux s'y trouvent réunis en grand nombre : et l'on verra plus loin que c'est là où la diathèse putride règne dans toute sa force ; que c'est là où elle exerce spécialement son influence meurtrière sur les hommes de toutes les couleurs et de tous les climats ; que c'est là où cette diathèse putride devient une vraie contagion pour certains hommes ; et que c'est là probablement où naissent les germes contagieux qui, comme nous l'avons insinué, se sont répandus et ne cessent de se répandre sur le reste de la terre.

Par la raison des contraires, plus une contrée, d'ailleurs brûlante, est sèche et découverte, moins on y est infesté des êtres nuisibles dont on vient de parler, et moins elle est sujète à la diathèse putride et à ses effets ; les sables, les déserts de l'Afrique, que les êtres vivans ne peuvent habiter faute d'alimens, où l'homme et l'animal qui tombent de lassitude ou de soif se dessèchent à la longue, et se convertissent en momies, sans

devenir la pâture des vers ; ces déserts de sable, dis-je, ne sont point malsains, ni sujets aux maladies contagieuses, autrement le peuple nomade, qui habite les lisières de ceux de l'Arabie, les auroit désertés depuis long-temps.

De ces faits constans naissent plusieurs conséquences importantes, entr'autres celle-ci, la chaleur, quelle qu'en soit l'intensité, n'est nuisible à la santé des hommes que lorsqu'elle est réunie à l'humidité et aux émanations des corps fermentescibles ; de-là plusieurs distinctions à faire pour l'intelligence de cet ouvrage, entre les diverses contrées de la région chaude des tropiques, plus ou moins sujètes aux causes d'insalubrité dont nous avons parlé. Nous allons les parcourir sommairement, en assignant, pour chacune d'elles, les causes locales qui peuvent y augmenter ou diminuer l'intensité de la cause première, la chaleur.

1°. Les pays sablonneux et découverts, tels que les déserts arides des côtes du Pérou où il ne pleut jamais, toutes les plages de sables des côtes maritimes, les bords des fleuves et des rivières, les plaines stériles où coule le fleuve de la Madelaine, les nombreux can-

tons de l'intérieur du Continent couverts de sables et de rochers, enfin les contrées où la chaleur du matin est de vingt-deux à vingt-cinq degrés, et s'élève à trente degrés ou davantage le reste du jour et une partie de la nuit, sont, aux localités près, à l'abri de ces foyers d'insalubrité : on en verra des exemples aux articles des villes de l'Angostura, Honda, Payta, Piura, etc.

2°. Il en est à-peu-près de même des pays naturellement découverts, telles sont les Savanes ou prairies naturelles de la Guiane, et les plaines immenses où coulent les diverses branches de l'Orénoque, où l'on marche des journées entières sans rencontrer un seul arbrisseau ; tels sont encore les pays défrichés depuis long-temps, comme la plupart des Antilles, quelques contrées de la Guiane et de l'intérieur du Continent : le sol argileux et généralement couvert de plantes, n'y réfracte pas autant la chaleur que les plaines de sables dont on vient de parler ; elle ne s'élève guère à plus de vingt-cinq degrés.

3°. Enfin, les contrées couvertes de leurs anciennes forêts, où la chaleur du jour s'élève à vingt-deux degrés, et celle de la nuit à seize ou dix-huit : telles étoient autrefois les Antilles,

tilles, et de mon temps l'île de la Trinité espagnole ; telle est aujourd'hui la plus grande partie de la Guiane françoise et de l'intérieur du Continent habité par les nations sauvages ; telles sont toutes les côtes maritimes occupées par des vases aux embouchures des fleuves et des rivières, où circulent le flux et le reflux des marées à travers les forêts de paletuviers ou mangliers, qui recouvrent ces vases et les garantissent de toute influence du soleil ; c'est sur-tout entre l'Amazone et l'Orénoque que ces forêts de mangliers sont remarquables par leur étendue et leur vaste profondeur.

Toutes ces contrées, dis-je, sont généralement saines, lorsque le cours des rivières n'y est point embarrassé, et que l'eau des pluies ne séjourne pas sur le terrein et n'y occasionne pas de limon. Les maladies qu'on y éprouve peuvent être inflammatoires ou humorales, mais elles ont généralement le caractère bilieux plus prononcé, et tendent davantage à la diathèse putride que dans les deux autres régions froides et tempérées. On y voit rarement les fièvres bilieuses putrides des pays marécageux et sujets aux émanations nuisibles, et jamais la fièvre jaune, à moins que le levain n'en soit ap-

porté du dehors par les bâtimens de commerce ou toutes autres communications. La preuve en est qu'en général le changement d'air dans les lieux où l'on n'est pas exposé aux émanations nuisibles qui causent cette pestilence, est le moyen le plus propre à en prévenir ou à en modérer les effets.

Il n'en est pas de même si une contrée est marécageuse, ce qui arrive par-tout où le cours des rivières est encombré de débris entraînés par les eaux, ou par des bancs de sable amoncelés par les marées; inconvéniens qui rendent, en général, les côtes maritimes, où sont situés les villes et les autres établissemens européens, très-malsaines; à quoi il faut ajouter l'eau des pluies par-tout où elle a peu ou point d'écoulement, et le reflux des marées là où il laisse à découvert une grande étendue de vase. Les prairies naturelles présentent le même inconvénient, parce qu'elles doivent leur existence, soit aux débordemens des rivières, soit aux eaux qui y séjournent durant les pluies : de pareils sites sont malsains et disposent aux maladies putrides, lorsque le limon, laissé sur le sol, se dessèche par l'action du soleil.

Toutes ces contrées marécageuses sont gé-

néralement infestées d'une multitude d'insectes qui se multiplient en plein air ou dans les eaux croupissantes, et qui, sous le nom de macks, de maringouins, de moustiques, de brulots, etc., ne semblent tourmenter les hommes que pour les avertir de fuir ces lieux malsains, que pour leur indiquer que la diathèse des marais est là, et conséquemment le germe des maladies putrides, qui, sous le type bilieux, se manifeste toujours plus ou moins dans les maladies, et donne naissance à la fièvre jaune.

A cette première cause générale des maladies putrides, il faut ajouter celle produite par les défrichemens des anciennes forêts, quelque sain d'ailleurs que soit le local. Les hommes qui se trouvent exposés à leur émanation, éprouvent des indispositions plus ou moins graves; elles sont même pernicieuses, pour peu que le sol, où s'est fait le défrichement, soit humide et limoneux. Dans les saisons où règnent les calmes et la sécheresse, on y éprouve des fièvres analogues à celles produites par les miasmes des marais. Elles se terminent souvent par l'obstruction des viscères, la fièvre lente, la pâleur jaunâtre de la peau, la chlorose, l'hydropisie;

et c'est sous ce rapport que les épidémies de l'automne sont plus dangereuses en Europe pour les habitans des campagnes occupés aux labours, que pour ceux des villes.

A ces causes générales des maladies putrides, nous joindrons les causes locales produites par la famine, par les mauvais alimens, et par les divers foyers de corruption que recèlent les villes où le commerce rassemble une foule d'étrangers qui y vivent, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres ; tels sont, parmi les immondices, les ordures qu'on jette dans les rues, dans les cours, les magasins pleins de morues, de harengs, de viandes salées ou d'autres denrées sujètes à la pourriture ; telle est l'eau malsaine, que l'on est, le plus souvent, obligé d'employer pour entretenir la propreté des rues, des appartemens ; je maintiens que ces villes seroient inhabitables, si les brises du large, c'est-à-dire de la mer, qui s'élèvent entre neuf à dix heures du matin et cessent ordinairement avec le coucher du soleil, n'en dissipoient les miasmes à mesure qu'ils se forment.

On conçoit que plus la chaleur sera intense dans de pareilles situations, plus elle doit agir et agira en effet sur ces levains délétères, et plus leur effet sera pernicieux à ceux qui

y seront exposés pendant les calmes et les grandes chaleurs, lorsque les marais desséchés n'offrent plus qu'une terre ardente, infectant l'air de tous les miasmes que la chaleur peut volatiliser : le carénage de l'île Sainte-Lucie, Carthagène, la Martinique, la Grenade, Saint-Vincent, Guayaquil, Lima, etc., en fourniront des exemples.

En admettant ces diverses causes de l'infection de l'air, comme les plus propres à développer les maladies putrides, on conçoit également que tous les lieux où elles peuvent être portées par les vents, doivent en éprouver les effets pernicieux, même à de grandes distances; une marque certaine de leur présence est la quantité de moustiques et de cousins dont on y est tourmenté jour et nuit en certaines saisons, quoiqu'il n'y ait là ni fange ni marais où ils puissent se régénérer.

Ces insectes, qui se multiplient prodigieusement par-tout où il y a des marais, des eaux croupissantes, et qui, à l'aide des vents, se cantonnent par-tout où parvient la maligne influence des miasmes dont on vient de parler, ne peuvent nulle part être mieux observés qu'à Cayenne et sur les côtes de la Guiane françoise, où une résidence de

dix-huit années m'a mis à même d'en apprécier les effets pernicieux.

Cantonnés dans les trous des crabes ou cancres de terre, dans les buissons, et partout où ils peuvent être à l'abri du vent et du soleil, ils sortent, sur le soir, aussitôt que la brise est tombée, et l'air en est infesté pendant la nuit, jusqu'à huit ou neuf heures du matin, s'il fait calme; et si le temps est couvert, on en est tourmenté à toutes les heures du jour. Ils s'abbattent sur le visage, sur les mains, les jambes, et par-tout où leur dard peut pénétrer : la chemise et une veste pardessus n'en garantissent pas les épaules. Chaque piqûre est une empoule cuisante qu'il faut gratter. On a beau les écraser, semblables aux têtes de l'hydre, plus on en tue, plus ils semblent se multiplier. On conçoit combien cette engeance doit être incommode; dormir où il y en a, devient un tourment. Les moyens de s'en garantir, sont la fumée, ou une moustiquière, ou un appartement bien clos d'où on les a chassés pendant le jour; mais ces moyens ne sont pas à portée de tout le monde.

Cependant on se fait, à la longue, une habitude de leur piqûre; mais le sang de celui

qui l'endure en reste-t-il moins altéré ? Témoins les blancs du pays, dont le teint pâle et jaunâtre indique assez que leur sang est appauvri, soit par le venin qui cause l'enflure, soit par la perte de sang que chaque piqûre occasionne ; la comparaison est aisée à faire avec les blancs dont le teint est plus animé, lorsqu'ils habitent des lieux où ils n'en sont point tourmentés.

Je me suis convaincu maintes fois, que le cousin laissé sur la main s'emplit de sang en douze à quinze secondes, de manière à pouvoir à peine s'envoler à cause de son poids ; pressé entre les doigts, il donne à-peu-près une goutte de sang, que j'évalue à un demi-décigramme. Or, soixante-douze piqûres font trente-six décigrammes, ou quatre grammes, et cinq cent soixante-seize piqûres font trois décagrammes de sang, ou même davantage, qu'on peut perdre dans l'espace d'une nuit.

Voilà donc encore deux nouvelles causes des maladies : une perte de sang, petite à la vérité, mais journalière, et le venin de chaque piqûre que le corps reçoit, auxquelles il faut ajouter l'irritation que cette dernière occasionne ; elle est bien remarquable sur les

étrangers nouvellement arrivés des pays froids, auxquels les cousins s'attachent de préférence ; on les voit couverts d'ampoules semblables à celles qu'excitent les orties. Ces causes, jointes à l'insomnie qu'on éprouve, ne doivent-elles pas irriter, affoiblir, et disposer aux maladies : réunies à la maligne influence des marais, des défrichemens et de l'insalubrité des villes, ne doivent-elles pas leur donner un caractère plus pernicieux ?

Enfin, l'électricité que j'ai annoncée être très-forte dans la région froide, plus foible dans la région tempérée, et à-peu-près nulle dans la région chaude et marécageuse, a-t-elle ou n'a-t-elle pas une influence quelconque sur la santé et les maladies ? et le fluide galvanique suivroit-il la même loi ? Tout ce que je puis dire à cet égard, c est qu'un jeune apothicaire, venu de Paris à Cayenne, il y a quatre ans, se disant instruit des procédés qui le mettent en action, ne put jamais nous le rendre sensible ; c'est aux savans, qui s'occupent de recherches sur cette découverte importante, à nous faire connoître quels peuvent être ses résultats, avec les mêmes appareils, dans les lieux méphitisés, ou rendus tels par les procédés de l'art, à l'air libre, sur les hautes montagnes,

dans les plaines, dans l'air chaud et humide, ou sec et froid, et sur-tout si la force de ce fluide reste la même en été qu'en hiver. Peut-être qu'alors on parviendroit à déterminer l'influence qu'il peut avoir sur la santé de l'homme des pays froids, qui passe dans la région chaude des tropiques, où la foiblesse qu'il éprouve à son arrivée semble indiquer, qu'indépendamment de toute autre cause, il ne reçoit pas la même dose de galvanisme que dans son climat naturel : et si ce défaut de galvanisme ou d'électricité ne doit pas être regardé comme première cause débilitante dans ses maladies, jusqu'à ce qu'il soit acclimaté (1).

---

(1) M. Victor Hugues, gouverneur actuel de Cayenne, entr'autres instrumens de physique expérimentale, possède une machine électrique dont le plateau a soixante-quinze centimètres de diamètre; M. *Treffe*, chirurgien-major de la marine, très-versé en cette partie, et moi, avons tenté plusieurs fois tous les moyens de la mettre en action, mais sans succès : elle n'a jamais chargé sensiblement la bouteille de Leyde. Les expériences se faisoient dans une chambre haute, lorsque le temps étoit beau, sec, et le moins chargé d'humidité.

## CHAPITRE II.

*Des Hommes de toutes les couleurs, et de tous les climats; de leurs constitutions diverses, et des maladies dont ils sont susceptibles.*

Voyons maintenant si les hommes de toutes les couleurs, et de tous les climats, qui se trouvent exposés aux diverses influences pernicieuses de la région chaude, en reçoivent les mêmes atteintes; si leurs maladies sont de même nature pour la durée et le traitement, et si tous, indistinctement, peuvent être atteints de la fièvre jaune au même degré.

### Section première.

### *Des Noirs.*

Dans les contrées brûlantes de l'Afrique, habitées par les noirs, la chaleur s'élève à quarante degrés, c'est-à-dire à dix ou même à dix-huit degrés de plus que dans celles de l'Amérique méridionale, situées par les mêmes latitudes; elle n'est point tempérée, comme au Continent américain, par les glaces éter-

nelles qui couronnent le sommet des hautes Cordilières. En Afrique, le soleil exerce toute son action sur les déserts de sable qui en occupent la plus grande partie, rendent les pluies très-rares et les vents brûlans.

Ces contrées, et le peuple qui les habite, sont encore dans l'état sauvage, comme partout ailleurs où la civilisation n'a rien amélioré. Le cours des rivières et des fleuves doit y être empêché par les terres, les sables et les débris organiques qu'ils entraînent, lors des débordemens. Les plaines qu'ils laissent a découvert, en se retirant dans leurs lits, n'offrent que le limon, des amas d'eaux croupissantes, et des marais que la chaleur dessèche; l'agronome n'est point là pour relever les terres, pour pratiquer des digues et des canaux d'écoulemens; un travail sans relâche n'y couvre point la fange encore humide de cette multitude de plantes, qui, dans la fertile Égypte, se nourrissent des miasmes qui en émanent, et exhalent, dans l'atmosphère, l'air salubre et le parfum des fleurs : une misérable culture, qui n'occupe que quelques places à travers les marais, y laisse par-tout des foyers de corruption, dont la végétation n'absorbe qu'une très-petite partie; de-là, l'insalubrité

connue de la plupart de ces contrées, si fatales aux Européens que le commerce y attire. Cependant le noir, accoutumé à vivre dans ces repaires fangeux, s'en est fait une habitude depuis des siècles. Sa sueur, qui exhale une odeur nauséabonde, semble purger son corps des miasmes qu'il reçoit, et le préserver de leur influence pernicieuse ; la couleur de sa peau, si différente de celle des autres hommes, la force et la vigueur de son tempérament, attestent l'harmonie qu'il y a entre son économie animale et ce climat excessivement chaud et malsain.

Transporté aux Iles-du-Vent, au Continent Américain et ailleurs, dans des températures toujours plus froides que celles de son pays, quoique trop chaudes pour les blancs qui vont y habiter, le noir y conserve sa vigueur naturelle ; condamné à un travail pénible, toujours nu, exposé du matin au soir à toutes les vicissitudes d'un soleil brûlant, de la pluie, des calmes et des vents souvent trop froids pour lui, la plupart du temps enfoui dans la fange jusqu'aux genoux, lorsqu'il creuse les canaux de desséchement des marais que l'on convertit en riches plantations, aussi saines qu'elles sont agréables ;

n'ayant pour nourriture ordinaire que des fruits du pays, la cassave, la banane, des herbages et des racines bouillies qu'assaisonnent le sel, le piment, le hareng, ou un peu de morue souvent gâtée; il repose dans une cabane au milieu de la fumée qu'il entretient, pour se garantir des cousins jusqu'au jour suivant où ses fatigues recommencent.

Cependant cet être que nous croyons si malheureux, vit content de son sort, et jouit de tous les plaisirs qui sont à sa portée; ses maladies, provenant presque toujours d'une transpiration subitement arrêtée, sont les rhumes, les fluxions, les furoncles, les abcès, l'engorgement aux glandes, les fièvres inflammatoires, l'érysipèle, la pleurésie, la péripneumonie, l'hépatite, les gastriques bilieuses, la dyssenterie, l'indigestion, etc.; s'il tombe quelquefois dans des maladies de langueur, la cachexie, l'obstruction des viscères, la fièvre lente, vulgairement appelée mal de cœur, ou d'estomac, qui annonce un sang appauvri; ce sont les suites ordinaires du peu de soins qu'il reçoit dans ses maladies, ou du travail dont on l'excède, ou des mauvais traitemens qu'il éprouve; de-là cette douce réminiscence de son pays, la nos-

talgie, qui le porte fréquemment à se détruire.

Mais cette condition des noirs, qui ne seroit pas supportée trois jours de suite par les blancs les plus robustes, sans éprouver quelque maladie funeste, combien ne changeroit-elle pas, s'ils venoient partager les travaux de nos campagnes ; ils y seroient presque aussi étrangers que les arbres et les plantes des pays chauds des tropiques; ils n'y supporteroient pas un hiver rigoureux en plein air, sans éprouver quelque maladie dangereuse ; comme aux plantes, il leur faudroit des serres, des vêtemens, des abris, pour les garantir du froid: aussi avons nous remarqué que les Espagnols ne les emploient jamais dans les travaux champêtres de la région froide, ni dans ceux des mines d'argent qui y sont situées: ce que j'en ai dit suffira pour donner l'idée de ce que le froid opère sur leur tempérament, et la couleur de leur peau (1).

---

(1) On n'ignore pas, sans doute, que le nègre et tous les peuples naissent blancs comme nous, et que ce n'est que sept à huit jours après la naissance, que sa peau commence à brunir, à acquérir le noir qu'elle conserve par la suite : chez les noirs, lorsqu'une brûlure ou une plaie détruit la contexture de la peau, la cicatrice reste blanche pour l'ordinaire.

Cette harmonie parfaite qui paroît établie entre le noir et les pays chauds et marécageux des tropiques, s'étend egalement aux maladies : j'ai souvent observé, parmi eux, des épidémies, des maladies contagieuses, dont les blancs ne recevoient nulle atteinte, et ils sont sujets, une fois dans leur vie, au pian, *alias frambesia*, le *yaw* des Anglois ; *las bubas* des Espagnols ; maladie dégoûtante que les blancs ne gagnent que par le contact immédiat, ou dans des circonstances infiniment rares ; et l'on va voir que, tandis que les premiers sont, à leur arrivée dans les pays chauds, moissonnés par les fièvres bilieuses putrides et la fièvre jaune, les noirs n'en sont pas sensiblement affectés, à la contagion près de la petite vérole, qui, en se compliquant avec la diathèse putride régnante, exerce, parmi eux, des ravages meurtriers. Nous verrons quelques exemples de tous ces faits aux articles des îles Grenade, Saint-Vincent, la Guiane françoise, etc.

## Section II.

### *Des Indiens indigènes de la région chaude de l'Amérique Méridionale.*

Ces peuples, que nous ne connoissons qu'imparfaitement, exigent des considérations particulières relativement à la diathèse putride des marais et à la fièvre jaune ; répandus par peuplades peu nombreuses, ou même par familles, sur ce territoire immense, nus et paresseux comme les Africains, ils choisissent de préférence les situations les plus avantageuses pour la chasse et pour la pêche, où ils ne sont point exposés aux tourmens des cousins ; ils se trouvent par-là exempts de l'influence pernicieuse des marécages : et comme, dans l'ordre naturel, tout se tient par la main, l'expérience a dû leur apprendre que les nouveaux défrichemens des forêts étoient insalubres. C'est pour cela probablement qu'ils bâtissent leurs cabanes sur des poteaux fichés en terre, à cinq ou six mètres de hauteur, et par-là, ils se trouvent exempts de toutes vapeurs nuisibles, et des cousins qui se multiplient par-tout où il y a quelque foyer de corruption : or, il y en a sous leurs maisons

sons aériennes, ou tout auprès, provenant de leurs immondices et de celles de leurs animaux domestiques, lorsqu'ils n'ont pas l'attention de les écarter ou de les changer de place (1). Exposés, par fois, durant leurs chasses et leurs pêches, aux vapeurs des marais, ils s'en délivrent par une transpiration abondante, d'une odeur forte, mais moins

(1) J'ai toujours remarqué que les nouveaux défrichemens que les Indiens font tous les ans pour y planter, sont toujours à une assez grande distance et dans l'ouest de leurs villages ou carbets; par ce moyen ils se délivrent des vapeurs nuisibles que le vent d'est chasse au loin. Deux mois avant mon arrivée chez les Indiens Rocoyennes, à trente-cinq myriamètre des côtes maritimes, un village avoit été incendié; la peuplade, au nombre de quarante personnes, conseillée par un piaille ou jongleur, fut s'établir à un demi-myriamètre de là. Le nouveau défrichement qu'on avoit fait n'avoit pas été complètement brûlé; ce qui restoit sur la terre de feuilles et de plantes pourries avoit prodigieusement multiplié les cousins dont cette peuplade étoit tourmentée, ses lits ou hamacs étoient suspendus à trente-trois ou soixante-six centimètres de terre: plusieurs avoient la fièvre, et le plus grand nombre paroissoit jouir d'une mauvaise santé. Ils étoient tous occupés à bâtir leur maison en l'air, lorsque le capitaine me dit que leur malaise cesseroit aux premières pluies: nous étions alors en Frimaire, précisément dans le temps le plus chaud de l'année ou les calmes règnent fréquemment.

désagréable que celle des noirs. Leur frugalité habituelle, l'usage des végétaux et des bains froids qu'ils prennent le matin, et toutes les fois qu'ils en sentent le besoin, ne peuvent que les fortifier et les prémunir contre la diathèse putride ; aussi leurs maladies, simples comme leurs habitudes, se réduisent-elles à quelques fièvres inflammatoires, à des diarrhées, etc., dont ils guérissent ordinairement par le repos, la diète et l'eau. Si la maladie se prolonge, ils emploient quelques remèdes, parmi lesquels on remarque les purgatifs, le bain de vapeurs, et d'autres moyens souvent efficaces.

Mais par une réciprocité bien malheureuse, le virus de la petite vérole que nous avons porté aux Indiens qui ont des rapports avec nous, les détruit en grand nombre, dans les mêmes circonstances que les noirs ; car elle n'est pas toujours dangereuse parmi ces deux castes d'hommes, comme on le verra à l'article Cayenne. En général, ils vivent sains et robustes, quoiqu'ils parviennent rarement à une vieillesse avancée, à cause des excès auxquels ils se livrent en quelques occasions, attendu la vie précaire qu'ils mènent, et l'abandon où se trouvent les vieillards.

On ne voit pas que ceux qui fréquentent nos villes, soient plus sujets que les noirs aux atteintes de la fièvre jaune et des maladies ordinaires parmi les blancs. Leurs habitudes et leur tempérament, analogues aux climats, font cette différence.

## Section III.

### *Des Mulâtres et autres gens de couleur de la Région chaude.*

Les mulâtres et les gens de couleur provenant du mélange des trois races, blanche, cuivrée et noire, sont, après les nègres et les Indiens, ceux qui résistent davantage à l'influence des climats chauds et marécageux; on remarque que plus les croisemens les rapprochent de la couleur blanche, plus ils perdent de leur vigueur naturelle. Ils suivent la dégénérescence des blancs des pays froids, et en quelque sorte celle des plantes de l'Europe et de la région froide, qui, comme on a dû le remarquer, perdent, dans la région chaude, la faculté de se reproduire; ceux dont le genre de vie les rapproche de celui des noirs et des Indiens, éprouvent à-peu-près les mêmes maladies que ces derniers. Ceux dont

les facultés leur permettent de vivre à la manière des blancs, participent davantage à leurs indispositions, quoiqu'en général le grand usage qu'ils font des fruits et des végétaux du pays leur donnent plus de moyens de résister à la diathèse putride, et ils sont rarement ou jamais atteints de la fièvre jaune.

## Section IV.

### *Des Blancs Créoles de la région chaude.*

La race des pères et mères blancs établis dans la région chaude, connue sous le nom de créole, quoiqu'en général très-agile, et adonnée aux exercices les plus violens, n'a pas d'ordinaire cette vigueur de l'esprit et du corps, que l'on remarque parmi les hommes des pays froids. Cette remarque est d'autant plus frappante, que le pays où ils sont nés et élevés réunit davantage les causes d'insalubrité dont nous avons parlé; cela est au point, qu'à la Guiane françoise on ne connoît pas aujourd'hui de créoles issus de pères et mères blancs à la quatrième génération. Une chose aussi remarquable ne prouveroit-elle pas irréfragablement, en faveur de l'opinion tant de fois émise, que *les*

*individus des deux règnes vivans dégénèrent, d'autant plus qu'ils sont transportés dans des températures plus opposées à celle du lieu de leur origine* (1). Aussi les habitans aisés de nos Colonies envoient-ils, dès l'âge le plus tendre, leurs enfans en Europe, où ils reprennent bientôt toute la force et la vigueur originelles qui leur appartiennent; et on les voit, comme nous, se distinguer dans tous les exercices du corps et de l'esprit, qui résultent d'une éducation soignée. On remarque que, de retour aux Colonies, ils résistent davantage aux effets pernicieux de la diathèse putride que les blancs des pays froids qui y abordent pour la première fois; ils ont, par conséquent, plus de moyens pour ne pas succomber aux atteintes de la fièvre jaune; il en est de même des habitans de la région chaude de l'Amérique méridionale, leurs enfans des deux sexes reçoivent d'ordinaire leur éducation dans les villes de la région froide, telles que Santa-Fé, Quito, etc.

(1) Il seroit sans doute intéressant de connoître ce que devient la quatrième génération d'une famille noire dans nos climats du nord, tels que la Suède, où la race blanche paroît se développer dans sa plus grande énergie.

## Section V.

### *Des Blancs de la Région froide, et des Européens acclimatés dans la Région chaude.*

Les blancs, originaires des zones tempérées et de la région froide des tropiques, éprouvent, à leur arrivée dans la région chaude, une altération dans leur tempérament, qui se manifeste ordinairement par des sueurs copieuses, des éruptions, des échauboulures, des démangeaisons, etc. Par-tout où l'on se gratte, la peau devient rouge et parsemée de boutons; cet état est accompagné d'un pouls développé, qui dénote le mouvement fébrile favorable; il dure plus ou moins, suivant qu'on observe le régime tempérant, ou qu'on continue l'usage excessif de la viande et des liqueurs spiritueuses. Si la fièvre survient, elle est inflammatoire ou bilieuse, suivant le tempérament; elle est sans danger dans les temps ordinaires, et cède à la saignée, au régime antiphlogistique, aux évacuans, etc., suivant l'indication.

Lorsqu'une certaine pâleur succède à la couleur animée de la peau, on est *acclimaté*, on court à-peu-près la même chance dans les

maladies que les habitans du pays, dans l'ordre qui vient d'être indiqué.

Mais si le lieu où l'on aborde est malsain par lui-même, si au vice du tempérament on ajoute encore celui de la diathèse scorbutique contracté pendant la traversée ou autrement, et si c'est durant les calmes et à la suite des grandes chaleurs de l'été, la chance devient très-défavorable, et une fièvre putride bilieuse peut emporter le nouveau venu en aussi peu de temps que la fièvre jaune; disons mieux, c'est la fièvre jaune elle-même, ou, si l'on veut, le maximum de la diathèse putride, auquel son tempérament des pays froids n'a pas les moyens de résister.

Il faut donc que l'Européen, ou tout autre blanc des pays froids, sache si le lieu où il doit débarquer est sain ou malsain, et s'y prenne de manière à n'y arriver qu'après la saison des chaleurs et des calmes qui infectent plus ou moins l'air de vapeurs nuisibles. Dans tous les cas, si l'on en a la facilité, il vaut mieux gagner les hauteurs réputées saines où l'on jouit d'une fraîcheur délicieuse et de la plus grande salubrité, y rester quelque temps, et puiser, dans la sobriété et les alimens du pays, la force de résister à la maligne

influence de la région chaude. Nous allons développer cette donnée dans la section suivante.

## Section VI.

### *Des Blancs des pays froids récemment arrivés dans la région chaude des Tropiques.*

Lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols n'habitèrent pas d'abord les pays chauds marécageux, ils furent conduits par les Indiens hospitaliers dans des villages bien aérés, exempts de l'influence des marais, de celle des défrichemens et de la piqûre des insectes. Les rafraîchissemens qui leur furent prodigués dûrent détruire parmi eux la diathèse scorbutique qu'ils pouvoient avoir contractée durant la traversée, et les prémunir contre les atteintes des maladies que les hommes des pays froids éprouvent à leur arrivée pour la première fois dans les pays chauds des tropiques.

Il n'en fut pas de même lorsqu'on commença à cultiver la terre, les blancs dûrent alors éprouver les maladies résultant de l'influence délétère des défrichemens ; mais comme ils avoient choisi les lieux élevés et bien aérés, sur les côtes maritimes où l'on

n'étoit pas exposé à la piqûre des insectes et aux exhalaisons des marais, ils en ressentoient peu les effets ; les miasmes dangereux étoient absorbés à fur et mesure par la végétation des plantes dont ils couvroient le sol défriché ; et l'on ne voit pas que les colons d'alors aient été infectés de la fièvre jaune, qui, dans les temps postérieurs, a causé tant de ravages.

Cependant l'on s'aperçut que, malgré tous les soins, toutes les précautions capables de maintenir la santé, les blancs n'étoient point propres au travail de la terre sous un ciel toujours brûlant, qui devoit nécessairement affoiblir leurs forces. Les longues convalescences qu'ils éprouvoient à la suite de leurs maladies, les forçoient presque toujours à repasser en Europe, ou dans les pays froids, pour s'y rétablir.

Cependant les productions coloniales devenant de plus en plus nécessaires à nos consommations, les navigateurs, que le commerce attiroit sur les côtes d'Afrique, en rapportèrent des noirs qui furent employés à la culture de la terre ; plus robustes que les Indiens, qui avoient disparu ou s'étoient enfuis dans les forêts inaccessibles à nos recherches, on les

assujettit d'autant mieux qu'ils ne pouvoient s'échapper dans un pays qui leur étoit inconnu : de-là le commerce des esclaves qui se fait par-tout où il est permis de les acheter.

Ce nouvel ordre de choses ayant reporté sur les noirs seuls la culture de la terre, tout le travail des blancs se réduisit à les diriger. Les fortunes, d'autant plus rapides dans ces premiers temps que les esclaves coûtoient moins et que les denrées valoient davantage, ne manquèrent pas d'exciter la cupidité ; et des foules d'Européens, la plupart sans moyens, partirent pour les Colonies.

L'agriculture ne trouvant bientôt plus de place dans les lieux élevés et sains, il fallut défricher les plaines marécageuses situées sur les côtes maritimes ; et l'on compta pour rien la vie des hommes comparée à leur étonnante fertilité.

Ce fut alors que les vapeurs nuisibles des défrichemens, se trouvant réunies à celles d'un sol humide et fangeux, rendirent parmi les blancs les maladies putrides plus fréquentes et plus meurtrières.

Au lieu de choisir des situations saines, bien aérées et pourvues abondamment d'eau vive, on ne consulta que les convenances du

commerce, et la plupart des villes furent fondées dans des lieux fangeux, environnées de mornes, de hauteurs escarpées qui empêchent l'air de circuler, et dépourvues d'ailleurs d'eaux salubres pour la plupart.

Si, à ces premières dispositions du local, on ajoute une population nombreuse, entassée, plutôt que logée, dans des appartemens petits, mal aérés, bas et humides, les exhalaisons malsaines, les salaisons dont il se fait une consommation prodigieuse, et sur-tout les excrétions des animaux et des hommes, et les restes des corps fermentescibles qu'ils consomment, lesquels restent amoncelés dans les cours et dans les rues, exposés à toute l'ardeur du soleil; est-il étonnant que l'atmosphère, embrâsée et stagnante, y devienne le véhicule de tous les miasmes, et que les nouveaux venus qui s'y trouvent plongés n'en éprouvent l'influence funeste de la même manière que le poisson d'eau vive trouve la mort dans les eaux croupissantes lorsqu'il y séjourne trop long-temps.

Si, à ces considérations, on joint celle de la diathèse scorbutique, qu'on contracte plus ou moins durant les traversées, on conviendra que toutes les causes prédispo-

santes à la putréfaction se trouvent malheureusement réunies sur les blancs, qui, pour la première fois, arrivent à la plupart des Colonies des tropiques ; et qui, bientôt détrompés dans leurs projets de fortune, se consument en vains regrets, et éprouvent souvent toutes les misères de l'adversité : autre prédisposition non moins funeste, qui en fait presque autant de victimes de la fièvre jaune lorsqu'elle se déclare à leur arrivée.

Dans tous les cas, la chance doit être encore moins favorable aux soldats et aux matelots, que leur condition expose, lorsqu'ils naviguent sous la zone torride, à respirer l'air excessivement chaud et malsain des cales et des entre-ponts où ils reposent, à vivre de rations salées ; en un mot, à toutes les causes qui peuvent le plus disposer à la diathèse scorbutique, qui, par elle-même, devient aussi meurtrière ou même plus que la fièvre jaune, lorsque les bâtimens où elle se déclare n'abordent pas promptement à terre, où l'air libre et les autres secours la font disparoître, pourvu toutefois que les causes putréfiantes ne se trouvent pas dans le local qu'on a choisi ; car alors les deux maladies

compliquées en rendroient les suites plus funestes. Le seul exemple de la rade de Batavia, l'une des plus meurtrières que l'on connoisse, mais qui ne l'est cependant qu'en certaines saisons, répond du reste à toutes les objections, et paroît prouver que le scorbut, la fièvre jaune et les maladies qui règnent dans les prisons, les hôpitaux et les camps, ne sont, à proprement parler, que la même maladie plus ou moins intense, en raison du lieu où l'on est et des circonstances où l'on se trouve; et que toute la différence qu'on remarque entr'elles, provient des diverses habitudes, du climat et des lieux où le germe en a été contracté.

Qu'on se représente une escadre composée d'un grand nombre de transports et de vaisseaux de guerre, encombrés de troupes et de nombreux équipages, exposés à toutes les causes prédisposantes aux maladies putrides qu'on vient de désigner; qu'on compare la situation de cette escadre à celle d'un bâtiment marchand, où l'on respire un air plus libre, où l'équipage est moins à l'étroit, et la nourriture plus variée et plus saine, et l'on conviendra que les premiers risquent davantage d'en être victimes, et que les derniers, les officiers et les passagers, qui ha-

bitent des appartemens spacieux et mieux aérés, et vivent d'alimens plus frais, doivent courir la chance la moins défavorable.

Arrivée à sa destination, la troupe, casernée dans des logemens bas pour l'ordinaire et souvent beaucoup trop étroits, est tourmentée par la chaleur et les cousins qui l'empêchent de dormir; et l'on est le plus souvent force à continuer sa ration salée: ajoutons à cela le service militaire, qui l'expose à des marches forcées, à toute l'influence d'un soleil brûlant, à une transpiration excessive, causée par des vêtemens de laine mal calculés pour les pays chauds, à la pluie, au serein des nuits et aux conséquences pernicieuses d'une transpiration arrêtée tout-à-coup, et l'on se fera une juste idée des causes prédisposantes à la fièvre jaune qui va l'attaquer.

Au lieu d'humecter son sang par des boissons rafraîchissantes, de faire usage des fruits et des légumes du pays, ordinairement rares et trop chers dans ces occasions, le soldat, joyeux de se voir sorti de son étroite prison, se livre aux excès de tous les genres. Enfin la fièvre se déclare, et le force d'entrer à l'hôpital: les malades y sont bientôt en grand nombre, et l'on n'a pas toujours les moyens de

les soigner convenablement. La mort de quelques-uns effraie les autres, et l'air qu'on y respire ajoute à la contagion, qui se déploie bientôt dans toute son énergie meurtrière : des soldats elle passe aux officiers, aux passagers et à ceux qui, des pays froids, abordent aux lieux où elle règne et s'exposent à son influence.

Les matelots qui continuent le service à bord et fréquentent peu la terre, peuvent en être préservés, si d'ailleurs ils ne sont pas atteints de la diathèse scorbutique : le contraire arrive, s'ils en sont affectés, lorsque la constitution de l'air favorise le développement de la fièvre jaune : alors la contagion peut se déclarer à bord, et même avec plus de violence qu'à terre, parce qu'on n'y a pas les mêmes moyens d'y remédier. Cependant elle fait beaucoup moins de ravages parmi les marins que parmi les militaires, parce que le plus grand nombre des premiers a déjà fait des voyages aux tropiques, et s'y est *acclimaté ;* tandis que les derniers, pour la plupart, y abordent pour la première fois, et se trouvent par-là exposés à toutes les chances défavorables.

En général, les corps athlétiques, les tempéramens robustes qui se livrent aux excès

de la table, du vin et des liqueurs spiritueuses, en sont les premières victimes ; chez eux la Nature, agissant sur ses propres forces, ne produit pas de dépuration salutaire ; ceux, au contraire, qui se conduisent d'après les règles de l'hygiène ; les femmes, dont les menstrues suppléent à d'autres évacuations, et ordinairement modérées dans leurs habitudes ; les buveurs d'eau, les enfans, et même certains tempéramens valétudinaires qui s'accommodent mal des pays froids, et, quoi qu'on en dise, les dartreux, les galeux et ceux qui ont des écoulemens habituels, courent une chance plus favorable.

Parmi les blancs originaires des pays froids, infiniment plus exposés que les autres peuples au maximum des maladies putrides, la fièvre jaune, il y a une distinction très-importante à faire, en ce qu'elle explique pourquoi cette maladie est, toutes choses égales d'ailleurs, plus funeste à certains peuples qu'à d'autres, à cause de leurs habitudes et des climats où ils sont nés.

L'Anglois habite un pays généralement brumeux et froid, sa principale nourriture est la viande fraîche ou salée ; il mange peu de pain, peu de légumes ; le peuple ne boit

pas

pas de vin, et la petite bière dont il fait usage trouble, plutôt qu'elle n'augmente, ses facultés digestives; il fait un usage excessif du rhum, du genièvre et de toutes les liqueurs fortes : plus charnu, plus replet que les peuples du midi et naturellement sombre, sa plus chère habitude est l'ivresse portée au dernier excès. Ces causes réunies le disposent aux maladies putrides, et il résiste mal aux influences des pays chauds et marécageux des tropiques : les Hollandois, les peuples du Nord et les Anglo-Américains sont dans le même cas.

Le François habite un climat plus rapproché de la zone torride, plus tempéré, plus sec dans ses parties méridionales; sa principale nourriture est le pain, les légumes et très-peu de viande; sa boisson ordinaire est l'eau, le vin ou la bière, et les liqueurs fortes ne sont pas son régal favori. Quoiqu'il se livre volontiers aux excès de la table, sa gaîté et la mobilité de ses organes en tempèrent les suites fâcheuses. Moins disposé que les premiers aux maladies putrides, il résiste davantage à celles des tropiques.

L'Espagnol, encore plus rapproché de l'équateur, habite un pays sec et chaud où l'hiver a peu de durée; sobre par habitude

et par devoirs religieux, il vit plutôt de pain et de légumes que de viande ; il connoît peu les excès de la table et s'enivre rarement ; aussi résiste-t-il mieux aux maladies des tropiques que le François imprévoyant et que l'Anglois asservi à ses habitudes. Le Portugais et les peuples de l'Italie doivent lui être assimilés.

Ces différences se reconnoissent dans le caractère général que prend la maladie chez ces trois nations. Parmi les Anglois, le symptôme fréquent d'une jaunisse universelle lui a mérité le nom de *fièvre jaune :* la couleur pâle ou jaunâtre de la peau, les taches livides qui l'accompagnent, et ses progrès rapides, l'ont fait appeler par le François *maladie de Siam,* pays d'où l'on a cru qu'elle avoit été apportée. Les Espagnols l'ont nommée avec plus de raison *vomito prieto* ou vomissement noir, parce qu'il désigne le caractère de cette fièvre, qui n'est dangereuse que lorsqu'il se déclare.

## Section VII.

*Considérations sur les deux Chapitres précédens ; leur résultat relativement à la fièvre jaune.*

1°. La plupart des plantes et des animaux, et l'homme lui-même dans ses rapports avec

les êtres vivans, subissent, par leur translation dans une température opposée à celle du lieu de leur origine, une altération quelconque dans leur constitution primitive, qui les prédispose aux maladies et à la mort, et leur ôte, sur-le-champ, ou à la longue, jusqu'à la puissance de reproduire; cette prédisposition est d'autant plus grande, que le lieu de leur origine s'éloigne davantage des deux extrêmes du froid et du chaud, qu'ils viennent habiter.

2°. La diathèse inflammatoire appartient essentiellement à la région froide des tropiques : erreurs d'hygiène à part, les temps de pluie et les vents froids y donnent lieu aux maladies aiguës, et aux épidémies qui ne cessent qu'au retour du beau temps. Les blancs et les indigènes y sont courageux, robustes, et jouissent de la meilleure santé; mais les noirs et les gens de couleur, originaires de la région chaude, y sont valétudinaires, et sujets à des maladies dangereuses.

3°. Dans la région tempérée des tropiques, les deux diathèses inflammatoire et putréfiante perdent de leur activité, et y rendent les maladies plus bénignes que dans les deux autres régions, pour tous les hommes de tous les climats et de toutes les couleurs.

4°. La diathèse putride appartient essentiellement à la région chaude des tropiques; cependant elle ne se manifeste dans les pays découverts, défrichés, et cultivés depuis long-temps, sur-tout si le sol en est sec et sablonneux, et les eaux courantes et saines, que lorsque le virus en a été apporté du dehors; elle est au contraire d'autant plus ordinaire et plus prompte dans ses effets, que, dans un lieu donné, les divers foyers de corruption, dont nous avons parlé, se trouvent réunis en grand nombre. C'est ainsi qu'à la suite des grandes chaleurs de l'été, lorsque les marais sont desséchés, lorsque l'atmosphère est embrâsée et stagnante, les maladies bilieuses putrides n'épargnent personne, prennent le caractère de la fièvre jaune parmi les gens susceptibles d'en être atteints, règnent avec d'autant plus de violence, que les calmes durent plus long-temps, et ne cessent qu'au retour des vents du large et de la pluie, qui renouvellent l'atmosphère et modèrent la chaleur (1).

---

(1) Les premières pluies, si elles n'humectent pas la terre à une certaine profondeur, ne font pas cesser l'épidémie des fièvres putrides, jaune ou maligne, lorsqu'elles suc-

5°. Dans nos climats chauds, froids ou tempérés, suivant les saisons, les maladies putrides et inflammatoires se succèdent et se compliquent; les vicissitudes des temps donnent lieu aux épidémies bénignes ou malignes que nous éprouvons, et enfin, plus un pays est humide, marécageux, et sujet aux émanations putrides, plus les maladies putrides y sont communes et dangereuses après les grandes chaleurs de l'été et pendant la durée des calmes; ce qui, sous ce rapport, semble assimiler nos climats aux pays marécageux de la région chaude des tropiques (1).

---

cèdent aux grandes chaleurs de l'été qui ont desséché une contrée marécageuse, elles peuvent même en augmenter l'intensité si le calme continue; une pluie légère fait en quelque sorte le même effet sur la vase et le limon desséchés, que l'eau sur la chaux calcinée, elle humecte les miasmes de la terre, et les rend à toute leur activité.

(1) Les fièvres dangereuses causées par les émanations des environs de Rochefort, des marais Pontins, de la Nord-Hollande, etc., diffèrent-elles beaucoup de la fièvre jaune, ou plutôt n'est-ce pas la même maladie modifiée par l'influence particulière de chacune de ces contrées; et le quinquina, comme on va voir, n'en est-il pas, ainsi que pour la fièvre jaune, le souverain remède?

## CHAPITRE III.

*Description de la Fièvrejaune.*

Nous allons examiner, dans ce chapitre, le caractère de cette fièvre si redoutable; c'est chez les malades que j'ai copié les traits du tableau suivant.

Les symptômes précurseurs de cette fièvre lui sont communs avec la plupart des fièvres des pays chauds et marécageux des tropiques; ce sont, un sentiment de mal-aise et de lassitude générale, des douleurs vagues dans les membres et à la tête, une disposition au sommeil, la constipation, le défaut d'appétit, la langue limoneuse, et l'embarras aux hypocondres.

A ces premiers symptômes se joint un frisson d'abord léger, et accompagné d'un violent mal de tête, qui répond ordinairement au fond des orbites, quelquefois à l'occiput et le long de la colonne vertébrale; au frisson succède la chaleur, la peau devient sèche, souvent brûlante, le visage et la conjonctive sont enflammés, et les yeux ont un brillant

extraordinaire ; la respiration est laborieuse, avec oppression, le malade se plaint d'anxiétés et éprouve de légères défaillances, son pouls, d'abord élevé comme dans toute maladie aigue, s'affoiblit peu à peu.

La terreur s'empare du malade, qui reste accablé et se tourmente, la langue devient de plus en plus sèche et noire, les anxiétés augmentent ; surviennent les nausées, les vomissemens de matières blanchâtres, glaireuses, salées ou acides, mêlées d'une bile verte ou jaune ; l'urine coule peu, elle est rouge, et ne dépose point ; le ventre reste constipé et se météorise ; le délire, tantôt paisible, tantôt furieux, et qui augmente de plus en plus, se joint à la prostration des forces.

Cette légion de symptômes qui se compliquent et se succèdent plus ou moins rapidement sont, à mes yeux, ceux d'une fièvre éminemment putride, inflammatoire dans son principe, et dont le danger devient presque toujours insurmontable, si les matières du vomissement acquièrent une couleur noirâtre, seules ou mélangées, sur-tout si elles exhalent une mauvaise odeur, et plus encore si les évacuations alvines ont la même couleur et le même caractère de corruption, parce qu'alors

l'irritation à l'estomac est telle qu'aucun remède ne peut passer, pas même l'eau.

Le malheureux malade tombe alors dans un affaissement funeste ; si les défaillances sont fréquentes et longues, la jaunisse s'établit à la conjonctive, au visage, gagne le col, la poitrine, les hypocondres, etc., ou bien la peau contracte une pâleur livide, et se couvre, par places, de taches pourprées qui s'obscurcissent, le pouls reste foible et intermittant ; tout alors annonce chez lui une dissolution générale et une fin prochaine.

Par suite de cet état, chez la plupart, il suinte, des gencives, des lèvres, et de l'arrière-bouche, un sang sans consistance et noirâtre ; surviennent des hémorrhagies par le nez, les yeux, et même par d'anciennes cicatrices, par les écorchures ou les plaies dans cet état, les urines sont ordinairement noirâtres et de mauvaise odeur ; les soubresauts des tendons, la petitesse et l'intermittence très-rapprochées du pouls, sont le prélude des convulsions qui terminent tout-à-coup cette scène douloureuse, ou bien le malade tombe dans une léthargie profonde dont rien ne peut plus le retirer ; j'en ai vu plusieurs perdre la vue long-temps avant le trépas.

Il est impossible d'assigner des périodes certaines et fixes, même avec plus ou moins de latitude, à cette fièvre caractérisée ainsi que je viens de la décrire ; le virus qui la produit est si délétère, qu'il foudroie quelquesfois sa victime au moment de l'attaque; chez d'autres, son effet meurtrier avoit lieu dès le second ou le troisième jour, et plus ordinairement il n'outrepassoit pas le cinquième.

Si le malade survivoit à ce terme, ce qui a été fort rare, sur-tout lorsque la contagion régnoit avec violence, la maladie devoit être considérée comme toute autre fièvre éminemment putride des pays chauds marécageux; alors on pouvoit espérer que le 7, le 9, le 11 ou le 14 seroient critiques.

Le grand nombre d'infortunés qui ont succombé avant le sixième jour, devoit faire regarder le tableau qui vient d'être tracé comme celui de la grande pluralité des malades ; c'est donc le vrai tableau de la maladie appelée *fièvre jaune*, que j'ai observée aux Antilles et dans l'espace précité de l'Amérique méridionale, compris entre les quinze degrés de latitude au nord et au sud de la ligne équinoxiale.

Tous ceux qui ont été attaqués de cette

fièvre n'ont pas péri ; de ce nombre ont été ceux dont la langue est restée limoneuse, mais humide ; ceux qui éprouvoient un soulagement marqué, une diminution sensible des symptômes préexistans, par le vomissement des matières contenues dans l'estomac ; ceux encore dont les évacuations alvines, abondantes et bilieuses dégageoient ce viscère, dissipoient les anxiétés et arrêtoient le vomissement.

J'ai aussi remarqué que la fièvre jaune ne présentoit pas les mêmes symptômes chez tous les malades ; mais il doit rester pour constant que cette fièvre, éminemment putride, est endémique dans les pays chauds et marécageux des tropiques ; épidémique à la suite des grandes sécheresses et pendant les calmes de longue durée, par-tout où il existe des foyers de corruption ; ou même dans les zones tempérées ou froides, à la suite des grandes chaleurs de l'été, lorsque les causes putréfiantes se trouvent réunies à la contagion venue du dehors ; contagieuse, lorsque nombre de malades se trouvent réunis dans un même lieu où l'air n'est pas fréquemment renouvelé ou purifié ; dangereuse enfin pour tous ceux qui en sont attaqués dans les

proportions suivantes, en ordre décroissant. Ainsi elle est, toutes choses égales d'ailleurs, plus dangereuse pour l'Anglois que pour le François, et moins encore pour l'Espagnol ; observant que les mêmes proportions doivent être gardées pour les autres nations européennes qui se rapprochent davantage des trois premières par leur manière de vivre et les latitudes plus ou moins éloignées de l'équateur où elles se trouvent placées.

Cette fièvre est dangereuse, sous les mêmes rapports, pour les hommes de la région froide des tropiques, qui viennent pour la première fois habiter la région chaude.

C'est sur-tout à la suite des grandes expéditions maritimes qui, de l'Europe, partent pour les pays chauds des tropiques, qu'elle déploie ses ravages parmi les soldats et les matelots ; elle est d'autant plus prompte et plus fatale, qu'à la diathèse scorbutique qu'ils ont pu contracter à bord pendant la traversée, ils ajoutent celle de la contagion régnante. J'en ai vu qui, ne se croyant qu'indisposés, périssoient subitement ; d'autres qui, après être restés quelques jours dans un abattement extrême, étoient trouvés morts dans leur lit. Chez les uns ni chez les autres il ne s'étoit

manifesté aucune hémorrhagie, pas même la jaunisse ; seulement la peau étoit d'une pâleur livide. Une cuillerée à café de sang tiré à quelques-uns, n'étoit qu'une sanie rousse ou noirâtre, mêlée de particules vertes ou jaunes, et exhaloit une mauvaise odeur. Un symptôme commun à tous, étoit l'haleine infecte : à peine étoient-ils morts, que la pourriture s'emparoit de leurs cadavres ; et quoiqu'ils fussent enterrés pour ainsi dire sur-le-champ, les rues par où on les portoit au tombeau restoient long-temps imprégnées du miasme putride ; les habits des assistans retenoient la même odeur (1).

---

(1) D'après ces faits, on sent que la jaunisse universelle ne peut être le signe pathognomonique de cette maladie, puisqu'elle ne l'accompagne pas essentiellement, et qu'elle en caractérise au contraire d'autres, dont les progrès ne sont ni rapides, ni meurtriers. Ce symptôme m'a paru déterminé en bien des occasions, par l'usage prématuré de l'émétique, que les capitaines du commerce anglois donnent indistinctement dans toutes les maladies de leurs équipages, et souvent aussi par celui des boissons échauffantes avec lesquelles ils croient provoquer la sueur. J'en ai vu plusieurs guérir par le seul usage de l'eau de poulet, du petit lait, ou de la limonade ; la jaunisse disparoissoit avec l'irritabilité provoquée par les remèdes :

*Traitement préservatif.*

Lorsque l'inaptitude au mouvement, la disposition au sommeil, la constipation, le mal de tête et le malaise, avant-coureurs des fièvres, attaquent l'étranger nouvellement arrivé dans les pays chauds, sur-tout s'il y a épidémie de fièvres bilieuses putrides, on peut le croire menacé de la fièvre jaune; et dès-lors il faut qu'un régime sévère remplace sa façon de vivre habituelle. L'usage de la viande doit être très-modéré, et remplacé par la crême au riz, les soupes grasses ou maigres, les légumes, les herbages, les fruits du pays bien mûrs, le jus de quelques oranges pris à jeun, etc. Il faut qu'une boisson copieuse détrempe, lave, tempère la masse des humeurs, entraîne l'acrimonie par les urines et la transpiration; l'eau rougie, les tisannes rafraîchissantes, la limonade légère, produisent cet effet : il faut sur-tout maintenir la liberté du ventre par les lavemens, par la crême de tartre, les tamarins

---

étoit-ce bien la fièvre jaune dont ces malades étoient atteints ? et quoiqu'elle régnât alors dans le pays, n'étoit-ce pas plutôt une violente inflammation du foie? l'hépatite.

pris le matin à jeun en limonade. Rien n'empêche l'usage des bains domestiques, qui ne peuvent que détremper la fibre et disposer à une sueur favorable. Si l'estomac reste embarrassé, ce que l'on reconnoît au dégoût, à la langue chargée ou limoneuse, à la disposition aux nausées et au mal-aise des hypocondres, un émétique est indiqué dès le second ou le troisième jour; la sueur et les évacuations qu'il procure, préviennent souvent la fièvre et en modèrent toujours les effets. Si l'appétit et les forces reviennent, on a lieu de se croire préservé de la fièvre jaune : on est alors dans le cas des gens du pays, qu'elle attaque rarement, et chez lesquels elle n'est qu'une fièvre putride bilieuse.

L'appartement du malade doit être bien aéré et tenu propre; si la contagion est très-répandue, il faut y faire des fumigations soir et matin avec le vinaigre, et mieux encore avec le muriate oxigénée dû aux lumières d'un savant illustre, M. *Guyton-Morveau;* moyen si justement célèbre pour purifier les lieux infectés de miasmes nuisibles. Les chambres hautes sont toujours préférables aux logemens de plain-pied. L'exercice du soir et du matin est très-salutaire. Il faut

éviter de se tenir au grand soleil et au serein. De telles précautions et un pareil régime ne sont pas à portée du grand nombre : la jeunesse imprévoyante s'y assujettit rarement ; les soldats et les matelots n'en ont ordinairement ni la volonté ni les moyens.

*Traitement dans l'invasion.*

Chez les tempéramens robustes, sanguins et pléthoriques, une saignée, très-petite d'abord, faite à la première invasion de la fièvre, soulage le malade. Si le sang se coagule, c'est un bon signe ; s'il est couenneux, avec un pouls plein et fort, on peut la répéter ; mais s'il reste dissout ou liquide, c'est un mauvais augure, et la récidive de la saignée seroit dangereuse. Il faut alors, sans perdre un instant, évacuer les premières voies. De tous les évacuans, l'émétique, à la dose ordinaire pour faire vomir, ou en lavage, paroît le mieux remplir cette indication. L'action du vomissement, en provoquant la sueur, en désopilant le foie, le pancréas, le mésentère, les débarrasse mieux du levain fébrile qui les surcharge, qui les enflamme ou les irrite, que tout autre évacuant ; et s'il procure des selles copieuses, le malade est

ordinairement sauvé, ou du moins les autres moyens sont rendus plus efficaces.

Mais il arrive fréquemment que l'état du malade, tourmenté de vomissemens plus ou moins rapprochés, ne peut admettre un pareil remède qui ne feroit qu'augmenter l'irritation, et que, malheureusement, les purgatifs les plus doux et qui paroissent le mieux convenir, sont rejetés et ne produisent aucun effet. Dans ce cas, après avoir choisi la boisson dont le malade s'accommode le mieux, comme l'eau de poulet, le petit-lait, la limonade légère, l'eau d'orge acidulée, ou celle de tamarin, l'orangeade, la mixture saline, l'eau panée, l'orgeat mêlé au julep camphré, l'infusion légère de menthe poivrée ou de camomille, boisson à laquelle on ajoute quelques gouttes de laudanum, il faut, du moment où l'on s'aperçoit que le vomissement se ralentit, y joindre le tartre émétique en lavage, à la dose d'un dixième de grain plus ou moins dans chaque dose de boisson, répétée aussi souvent qu'il soit possible, en évitant toutefois d'exciter le vomissement. Il faut en même temps que les lavemens émolliens, huileux et purgatifs, soient employés pour déterminer les évacuations par le bas.

En

en un mot, tout l'espoir doit être alors d'établir cette évacuation salutaire, et l'émétique en lavage doit être continué jusqu'à ce que le foyer bilieux des premières voies soit emporté. Le malade, bien loin d'être affoibli par ces évacuations souvent énormes, sent ses forces renaître, et le vomissement avec les anxiétés cessent peu-à-peu. Lorsque la moiteur de la peau, le pouls plus tranquille, et les urines sédimenteuses amènent le relâche, il faut de suite et sans perdre de temps, administrer le quinquina en substance ou en décoction, seul ou avec les remèdes appropriés, comme quelques gouttes de laudanum, aussi longtemps que l'irritabilité de l'estomac subsiste; le sulfure oxigéné, quand la chaleur fébrile est trop forte, etc. Si le pouls se développe par l'usage du quinquina, on peut prononcer le rétablissement prochain du malade.

Cependant, si la contagion régnante est très-meurtrière, on ne doit pas toujours se promettre une issue aussi favorable; l'inflammation, ou plutôt l'irritabilité de l'estomac, devient si violente, que les boissons les mieux appropriées sont rejetées sur-le-champ; le hoquet, les défaillances, accompagnent pres-

que toujours cet état. Rien ne passant dans les premières voies, l'humeur qui s'y accumule devient de plus en plus délétère, et ce qu'il en rentre dans le sang l'infecte sans cesse d'un nouveau poison. Les lavemens huileux, émolliens, purgatifs, etc., sont alors le seul espoir; ils peuvent déterminer par le bas des évacuations favorables; mais comme leur action ne s'étend que jusqu'au cœcum, on en éprouve rarement l'effet désiré. Pendant ce temps, l'humeur détenue dans les autres intestins se putréfie de plus en plus, les excorie, et donne lieu aux hémorrhagies qui surviennent.

## Section Première.

### *Traitement de la Fièvre jaune dans la confirmation.*

Lorsque la maladie est parvenue à cette période qui s'annonce (n'importe le temps) par le vomissement ou les déjections de la matière noire dont on a parlé, qu'accompagnent les autres symptômes déjà décrits, il ne faut plus compter sur les évacuans d'aucune espèce. Toute la méthode curative doit

se borner alors à stimuler, à augmenter l'action des organes de la vie, et à s'opposer aux progrès de la gangrène qui menace d'une mort prochaine.

Le bon vin étendu d'eau de canelle sucrée, que j'ai toujours préféré aux cordiaux, aux alexitères les plus vantés; les sinapismes, le cautère actuel sur l'occiput lorsque la tête est prise et le malade à-peu-près insensible; les sternutatoires, donnés comme excitans, m'ont toujours paru les remèdes les mieux appropriés à cet état alarmant : je ne dirai rien des vésicatoires; leur application suivie de gangrène, et leur action trop lente en ces instans critiques, m'ont empêché d'y avoir recours.

Parmi les antiseptiques, reconnus jusqu'ici les plus propres à remplir cette indication, le quinquina m'a toujours paru mériter la préférence; voici sur quoi je fondois alors ma prédilection pour ce remède : la recette connue pour la guérison des fièvres intermittentes, où neuf décigrammes de tartrite antimonié de potasse mêlés avec trois décagrammes de quinquina ne produisent pas d'évacuations par le vomissement, ni même par les selles, me fit penser que sa qualité émétique étoit détruite

par le quinquina (1), et que celui-ci pouvoit, par la même raison, corriger ou même détruire l'acrimonie qui me paroissoit agir dans la fièvre jaune avec toute la causticité d'un poison ; en conséquence, je l'administrois de toutes les manières possibles, du moment où quelque signe de putridité se manifestoit, tels que les pétéchies, qui, du rouge passoient au violet ou au noir, les lèvres et la langue noires, avec gerçures, d'où suintoit un sang corrompu, l'haleine puante, le vomissement ou les déjections noirâtres, la peau jaune ou pâle, offrant des taches livides, etc.

Lorsque l'estomac en permettoit l'usage, je l'administrois en substance ou en décoction, mêlé aux purgatifs, tels que le séné, le jalap, la crême de tartre, les sels neutres, etc., quand le malade n'avoit pas été préalablement évacué : s'il en résultoit des déjections, et si elles étoient bilieuses, je les jugeois de bon augure, et, sans perdre de temps, le quinquina étoit continué seul ou mêlé à l'infusion de canelle sucrée, au sulfure oxigéné, à quelques gouttes de lau-

(1) Cet effet est démontré aujourd'hui.

danum, ou à quelques cuillerées de bon vin, suivant l'indication.

Si, après l'usage du quinquina continué pendant quelque temps, le pouls, ordinairement foible, intermittent, vermiculaire, commençoit à se relever, à devenir plein et régulier, je pouvois annoncer la guérison prochaine; mais ce cas étoit rare. Appelé souvent trop tard, le quinquina restoit cantonné dans les premières voies et sans action marquée, et les malades s'éteignoient peu-à-peu, ou étoient emportés par une convulsion soudaine.

Dans le délire furieux où la chaleur étoit notablement plus forte à la tête que sur les autres parties du corps, je n'hésitois pas à y faire des douches d'eau froide, à y tenir des linges mouillés; le malade s'en trouvoit ordinairement soulagé, avec amélioration notable des autres symptômes que le calme pouvoit produire.

Malheureusement, et l'on ne sauroit trop le redire, l'irritation excessive de l'estomac empêche le plus souvent d'administrer le quinquina sous aucune forme, à cause du vomissement continuel dont les malades sont tourmentés. Des malades, persuadés que,

seul, il pouvoit les sauver, en prenoient cependant autant qu'il leur étoit possible, et j'ai cru remarquer, en quelques occasions, que, bien loin d'augmenter le vomissement, il le modéroit au contraire, et le faisoit même cesser. Le laudanum et les autres médicamens auxquels il étoit mêlé, pouvoient y contribuer. Les lavemens au quinquina et à la thériaque délayés dans du vin, étoient en même temps administrés à très-fortes doses; ce traitement en sauvoit quelques-uns, mais le très-grand nombre périssoit, peut-être faute des secours assidus qu'on ne peut donner à tous, lorsque la quantité de malades est considérable.

Enfin, d'après la doctrine fondée des pores inhalans, et d'après ma manière de voir sur l'action neutralisante du quinquina, je l'ai administré, une seule fois, à la vérité, mêlé à la thériaque et au miel, en consistance d'emplâtre dont tout le corps fut recouvert. On verra dans tous ses détails, à l'article de l'île Grenade, le cas où il ne me restoit que ce seul moyen à tenter. La prompte guérison du malade, sans nul autre secours, doit recommander cette nouvelle méthode d'administrer le quinquina; je ne dis pas seulement dans

la fièvre jaune, mais dans toutes les maladies où les symptômes de gangrène se découvrent, sans cependant négliger les autres moyens.

Le soubresaut des tendons étoit un symptôme assez ordinaire parmi les Anglois et les gens adonnés à l'usage excessif des liqueurs spiritueuses; un julep composé de musc, de camphre et de laudanum, étoit alors employé, sans cependant discontinuer l'usage du quinquina, auquel on ajoutoit quelques grains de serpentaire ou de valériane sauvage.

Les fièvres épidémiques double-tierces, si communes, si périlleuses dans quelques vallées du Pérou où la chaleur est extrême, et dans les pays chauds des tropiques, par-tout où se réunissent les causes putrescentes dont nous avons parlé; les fièvres, malignes à bon titre, dont le premier accès dure vingt-deux heures, et qui, dès le second, emportent souvent le malade, dont le cadavre est infect quelques heures après le trépas; ces fièvres, dis-je, quoiqu'elles ne présentent pas la même série de symptômes que ceux que nous observons dans la fièvre jaune, mais qui s'annoncent, dans les tempéramens les plus vigoureux, par un accablement extrême, la prostration des forces, et un pouls qui s'affaisse

de plus en plus, en reconnoissent-elles moins la même cause, la putréfaction, qu'amènent la chaleur et les calmes par-tout où il y a des foyers de corruption; fièvres qui sévissent plutôt sur les habitans de la région froide qui viennent pour leurs affaires dans la région chaude, pour qui elles sont généralement meurtrières; que sur les gens du pays ou acclimatés qui ont plus de moyens d'y résister.

Les occasions fréquentes que j'ai eues de les observer pendant mon voyage de l'Amérique méridionale, m'ont convaincu, d'après le traitement simple que j'ai employé à leur guérison, que l'analogie la plus parfaite subsiste entre ces fièvres et la fièvre jaune. N'ayant là personne qui pût me contredire, et persuadé de la puissance neutralisante du quinquina, je l'administrois en substance ou en décoction à des doses à peine croyables, sans autre remède préalable qu'un demi-décigramme d'émétique dans quelques verres d'une forte limonade chaude, du moment où la moiteur à la peau m'annonçoit le relâche: deux à trois décagrammes de bon quinquina, par la bouche, et le double en lavement, suspendoient le plus souvent le retour de la

fièvre. Si elle revenoit, l'accès étoit sensiblement plus fort que le premier, le pouls plus développé et les foiblesses moins alarmantes, et l'usage du quinquina étoit continué comme auparavant au moindre signe de moiteur. Quand l'orage étoit passé, j'émétisois, je purgeois, suivant l'indication, et le quinquina étoit continué comme fortifiant, pour empêcher le retour de la fièvre ; la convalescence étoit prompte, et les malades rétablis en peu de temps.

Si ces fièvres malignes se déployoient sur un autre théâtre, tel qu'un port de mer où arriveroit une expédition de l'Europe, plus ou moins atteinte du scorbut, ne prendroient-elles pas alors le caractère de la fièvre jaune, lorsque la contagion se seroit développée parmi les malades renfermés dans un même lieu ?

Tel est, en général, le résultat de mes observations sur la fièvre jaune ; je les ai exposées avec candeur, et je désire qu'elles puissent être de quelque utilité. Ayant vu assez souvent des praticiens tomber dans des méprises funestes, faute de la distinguer suffisamment des fièvres bilieuse, putride et nerveuse, je vais tracer en peu de mots les symptômes

qui les distinguent de la première, et le traitement simple qui leur convient.

## Section II.

### *Fièvre bilieuse de la Région chaude des Tropiques.*

Elle prend le caractère de rémittente continue, ou de double-tierce; elle s'annonce par un léger frisson, auquel succèdent une chaleur intense, l'anxiété, le mal à la tête plus ou moins violent, accompagnés de vomissemens ou d'efforts pour vomir, de douleur aux hypocondres, de constipation ou d'évacuations bilieuses, de soif ardente, etc. Cette fièvre devient souvent très-aiguë, et si l'inflammation s'empare de l'estomac et du duodenum, et ne cède pas promptement à la saignée et aux autres remèdes, le malade succombe avant le septième jour. On la distingue de la fièvre putride et de la fièvre jaune par le pouls qui reste dur et plein, et par l'absence des défaillances qui accompagnent les deux premières, et laissent le pouls toujours plus foible qu'auparavant.

*Traitement.*

On emploie la saignée si le malade est sanguin et pléthorique, et ensuite les délayans, la limonade, les lavemens, la décoction de tamarin et même le bain domestique, en un mot tout ce qui peut détendre la fibre, délayer l'humeur bilieuse et l'entraîner au-dehors; ces moyens ramènent le calme. Dans l'hôpital militaire de Cayenne, on purge de suite avec une médecine ordinaire; lorsqu'elle commence à opérer, on passe deux grains d'émétique pour aider son action; il en résulte des selles copieuses et une intermission plus ou moins longue : le neuvième, le onzième, quelquefois le quatorzième jour, on repurge, et le malade guérit sans autres secours.

Au lieu de ce cathartique et de cet émétique donnés à-la-fois, lesquels fatiguent excessivement, je donnois, à l'invasion même de la fièvre, un demi décigramme d'émétique dans un grand verre de limonade tiède pris à plusieurs fois, ce remède étoit répété tous les matins à jeun; son effet étoit quelques vomissemens bilieux lorsque l'humeur regorgeoit dans l'estomac, quelques selles souvent copieuses, et presque toujours la sueur ou moiteur, qui, dès le

premier, le deuxième ou le troisième jour, amenoit l'intermission, etc.

## Section III.

*Fièvre bilieuse putride de la Région chaude.*

Durant les grandes chaleurs et les calmes, lorsque les marais se dessèchent, et par-tout où il y a des foyers de corruption cantonnés, la fièvre bilieuse prend, parmi les gens acclimatés, le caractère putride, lequel s'annonce par l'accablement, ou même la prostration des forces, les défaillances, une contenance abbatue, un pouls fort, mais mou et accéléré, quelquefois intermittent; la langue, blanche d'abord, devient de plus en plus sèche et noire, et il survient, assez souvent, des taches, du quatrième au septième jour; elle ne diffère de la fièvre jaune, que parce que ses progrès sont moins alarmans, que sa durée est plus longue, qu'elle est très-rarement accompagnée de jaunisse, d'hémorrhagie, et sur-tout du vomissement noir, et qu'elle n'est pas aussi meurtrière, ou, pour parler plus juste, les gens du pays qui l'éprouvent, ont plus de moyens de lui résister que les nouveaux venus des pays froids pour qui elle seroit la vraie

fièvre jaune. Son traitement, analogue à celui de cette dernière, consiste dans les évacuans, les acides végétaux et minéraux, le quinquina, et le reste : il réussit mieux, parce qu'on a plus de moyens et de temps pour placer les remèdes. Elle se termine le sept, le neuf, le onze, ou le quatorzième jour.

## Section IV.

### *Fièvre nerveuse.*

Une autre maladie, plus meurtrière que la fièvre putride, lorsqu'elle est accueillie par un mauvais traitement, est la fièvre nerveuse : je n'entreprendrai pas de la décrire après le célèbre *Huxham*, je l'ai vue et traitée, j'ose dire, avec succès, dans toutes les régions de la zone torride où j'ai été ; elle m'a toujours paru être plutôt la suite des violens chagrins, des longues veilles, ou de la débauche de tous les genres, que causée par l'influence d'aucun climat ; cependant j'ai remarqué que plus une ville, une contrée, etc., sont sujettes aux maladies putrides, plus la fièvre nerveuse y est accélérée et dangereuse ; elle l'est davantage pour les nouveaux venus des pays froids, que pour les personnes aclimatées.

Le sentiment de lassitude qu'on éprouve, l'esprit abbattu, la tête pesante et comme engourdie, le défaut absolu d'appétit, peu ou point de soif, des envies de vomir, le pouls petit et irrégulier, la chaleur inégalement répartie, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, symptômes qui s'aggravent vers le soir ; enfin les urines limpides et inodores, font malheureusement trop souvent juger que cette fièvre est une disposition à quelque maladie, plutôt qu'une maladie véritable : les malades, pour la plupart, sont les premiers à s'abuser sur leur état, et l'on est étonné, au bout de quelques jours, de les voir tomber tout-à-coup dans un accablement tel, que rien ne peut plus les en tirer.

C'est alors qu'on a recours aux évacuans, aux vésicatoires, etc., et que la maladie, taxée de malignité, égide ordinaire de l'ignorance, emporte le malade : disons-le clairement, peu de médecins instruits passent aux Colonies, on rafraîchit, on saigne, on purge, etc., et le malade périt, précisément parce qu'il a été médicamenté ; j'en ai vus à qui les sinapismes et les vésicatoires avoient été appliqués depuis deux à trois jours, être insensibles à leur action, parce que, au lieu

de ranimer, de soutenir les forces vitales par quelque remède convenable, on leur donnoit des décoctions émollientes, pour prévenir, disoit-on, la strangurie, quoique les urines, claires comme de l'eau, annonçassent plutôt la chaleur à ranimer qu'à éteindre ; au lieu de ce régime rafraîchissant, je leur faisois prendre, de temps en temps, un verre, bien chaud, d'une forte infusion de canelle bien sucrée, à laquelle on ajoutoit du Madère, *ad libitum ;* et j'ai souvent vu, avec plaisir, que, par l'usage de cet excellent vin, la chaleur et la fièvre se ranimoient, et avec elle, l'action des vesicatoires ; la teinture d'*Huxham* étoit administrée jusqu'à guérison, du moment où les urines sédimenteuses annonçoient l'usage de ce remède.

## CHAPITRE IV.

### *Topographie Médicale des Antilles.*

La topographie médicale des Antilles offre des différences qu'il faut savoir apprécier pour la connoissance et le traitement des maladies. Celles que j'ai le plus fréquentées, la Martinique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, la Grenade, etc., sont hérissées de montagnes hautes et escarpées, dont les diverses branches se prolongent en pentes rapides jusqu'à la mer ; l'intervalle d'une branche de ces montagnes à l'autre forme une anse, un hâvre spacieux ou resserré, dont le fond est terminé par une plaine, où coulent ordinairement un ruisseau, une rivière ou un torrent. Les sables et les terres qu'ils entraînent pendant les inondations, retenus ou rejetés par les marées et les flots, forment des bancs à leur embouchure, et donnent lieu à des marais fangeux, couverts de roseaux, habités par les

les cancres ou salans, ou d'eau douce croupissante ; là se multiplie une infinité de cousins, lesquels tourmentent les hommes qui habitent à leur portée. Toutes ces situations offrent divers degrés de température, qui, pour ne pas suivre les progressions que nous avons indiquées dans le Continent Américain méridional, n'en sont pas moins très-prononcés. Nous prendrons l'île de la Martinique pour exemple.

Nombre d'observations, au baromètre et au thermomètre, que j'ai faites dans cette île, depuis ses côtes maritimes les plus basses jusqu'aux sommets les plus hauts de la montagne Pelée et des pitons du Carbet, qui en sont sans contredit les points les plus élevés, m'ont convaincu que, jusqu'à quatre cents mètres perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, la chaleur décroît progressivement depuis vingt-cinq degrés jusqu'à vingt, et que cet espace peut être réputé la région chaude des Isles-du-Vent ; que la même progression continue jusqu'à huit cents mètres d'élévation perpendiculaire, où le thermomètre ne marque plus que quinze à dix-huit degrés de chaleur en plein midi, et que cet espace peut être réputé la région tempérée de cette Colonie ;

celle où nos plantes potagères et nos arbres fruitiers réussissent le mieux, celle où l'on trouve généralement le quinquina piton (*cinchona caribea*), celle où les arbres et les plantes n'ont pas, à beaucoup près, la même hauteur ni le même développement que dans la région chaude située plus bas ; et qu'enfin, depuis huit cents jusqu'à treize cent cinquante-quatre mètres, qui est le point le plus élevé de la montagne Pelée, où le thermomètre s'est arrêté à quatorze degrés de chaleur en plein midi, pendant le calme et le plus beau soleil ; ce dernier espace est, à proprement parler, la région froide des Antilles, qu'on n'habite point à cause des pluies et des brouillards qui la couvrent ordinairement.

Les Isles-du-Vent, où les montagnes atteignent huit cents ou mille mètres de hauteur perpendiculaire, sont arrosées par de nombreux torrens qui partent de cette haute région, où l'air chaud et humide des lieux plus bas, poussé par les vents du large, se condense vers le soir en brouillards qui se résolvent en pluies presque continuelles, et donnent à cette région déserte la puissance productive des marais : aussi n'est-elle occupée que par

des bruyères, des mousses qui couvrent les sommets élevés où domine le vent, et ensuite par des fougères, des polypodes, le palmier-pinot rabougri, les melastomes, et d'autres plantes ou arbrisseaux aquatiques des pays chauds.

Isolées dans le vaste Océan atlantique, dont la chaleur ne s'élève guères à plus de dix-huit degrés, et qui par conséquent ne peut qu'y rafraîchir l'atmosphère, très-peu occupées par les sables ou les rochers à nu, qui, dans certaines parties du Continent, augmentent si fort l'intensité de la chaleur, et d'ailleurs couvertes en grande partie de forêts ou de plantations qui en modèrent l'effet, les Isles-du-Vent n'offrent cette intensité de chaleur que sur les côtes maritimes, dans les hâvres sablonneux et dans les villes qui y sont bâties. Ces situations, très-ordinaires aux Antilles, sont environnées de mornes dont les escarpemens renvoient la chaleur et embrâsent l'air, qui reste stagnant et s'y renouvelle difficilement.

D'après ce qui a été dit du Continent Américain méridional, on peut juger des avantages qu'un médecin habile peut tirer de ces diverses températures, pour prévenir ou pour faire cesser les suites des maladies contractées

dans des températures opposées ou dans des lieux malsains.

Ceux qui ont fréquenté les Antilles, conviennent que les campagnes défrichées depuis long-temps, bien exposées, voisines de la température moyenne, ou qui s'y trouvent placées, jouissent d'une salubrité parfaite; que les habitans de ces campagnes (les blancs) ont le teint animé comme les Européens, et que les maladies y dépendent plutôt de la disposition inflammatoire que de la diathèse putride des marais. Nous avons vu que les étrangers qui arrivent aux îles, et qui, sans s'arrêter aux côtes maritimes malsaines, vont habiter ces campagnes, sont préservés de la fièvre jaune, même au plus fort de la contagion; et que, s'ils en sont attaqués, ils ont infiniment plus de moyens d'y résister que s'ils étoient plongés dans l'atmosphère où elle règne.

Il nous reste maintenant à parcourir les villes et les lieux principaux de la région chaude, où j'ai observé la fièvre jaune et les maladies qui peuvent avoir quelques rapports avec elle, et ceux où je ne les ai point remarquées. Nous les diviserons en deux classes; la première indiquera les villes et

les lieux où l'on n'en éprouve jamais les atteintes, quoique la chaleur y soit ordinairement excessive, à moins que la contagion n'y ait été transmise du dehors ; la seconde comprendra les villes et les contrées où les fièvres bilieuses putrides sont endémiques, et donnent lieu à la fièvre jaune parmi les hommes susceptibles d'en être infectés.

## PREMIÈRE CLASSE.

*Villes et Contrées où la fièvre bilieuse putride et la fièvre jaune ne sont pas endémiques.*

### SECTION PREMIÈRE.

*Isle de la Martinique. Ville de Saint-Pierre.*

Saint-Pierre de la Martinique est une ville très-populeuse, très-commerçante, et bien ventilée par les vents du large : elle n'est point sujète à la maligne influence des marais, qui ne se voient nulle part à de grandes distances ; on n'y est pas tourmenté de la piqûre des cousins ; les calmes n'y sont ni longs ni fréquens ; les eaux vives coulent dans les principales rues et maintiennent la

propreté. On y voit rarement la fièvre jaune, quoique la chaleur ordinaire, due aux rochers et aux mornes escarpés qui l'entourent en partie du côté de la terre, aille à vingt-cinq et même à vingt-huit degrés; mais le nombre des étrangers et des bâtimens y étant toujours très-considérable, elle se déclare pendant l'hivernage, et en toute saison durant les longs calmes et les sécheresses, plutôt dans la rade que dans la ville. Les malades, transportés à terre, à l'hôpital, ou dans les magasins, propagent l'infection, qui ne devient contagieuse que pour les nouveaux venus des pays froids. S'il en étoit autrement, elle se répandroit sur les habitans de la ville; mais c'est ce qui n'arrive pas: aussi ne prennent-ils aucune précaution pour s'en garantir.

Il n'en est pas de même du Fort-Impérial, capitale de l'île, où se réunissent tous les bâtimens du commerce de cette Colonie, durant l'hivernage, qui est la saison des calmes et des orages; c'est là où les escadres sont stationnées, où les plus grandes forces militaires restent en garnison, et où il y a, par conséquent, beaucoup d'hommes des pays froids réunis, et dès-lors susceptibles d'avoir

la fièvre jaune. Cette ville, environnée de montagnes hautes et escarpées, éprouve d'aussi fortes chaleurs que Saint-Pierre. Les eaux ne sont pas courantes dans les rues; elles sont d'une saveur désagréable et réputées mal-saines. Quoique je n'y aie pas fait un long séjour, je suis porté à croire que le mauvais air des plaines marécageuses de la rivière Salée et du Lamantin, lequel y est chassé par les vents du large et y reste cantonné durant les calmes, rend le séjour de cette ville très-mal-sain; le teint blême de ses habitans l'annonce assez: aussi la fièvre jaune ne manque-t-elle guère, sur-tout pendant l'hivernage, d'y étendre ses ravages durant l'épidémie des fièvres bilieuses putrides du pays, toutes les fois que des expéditions maritimes y rassemblent un grand nombre de marins et de militaires, obligés d'y faire le service des garnisons. Il paroîtroit, d'après le principe établi, que le Fort, situé au haut d'un morne très-escarpé qui domine la ville, doit le moins souffrir de la contagion.

## Section II.

### *Isle de la Trinité Espagnole.*

De mon temps, en 1772, l'île de la Trinité étoit très-saine, quoiqu'il y fît très-chaud. La partie du sol de cette île habitée alors, n'est qu'un mélange d'argile et de sable, revêtu d'une couche végétale laissant filtrer l'eau, qui ne peut y séjourner assez long-temps pour en rendre le sol limoneux. Pendant un séjour de vingt mois que j'y ai fait, je n'y ai observé aucune maladie bilieuse, putride, aucunes fièvres intermittentes, compagnes inséparables des pays marécageux, et l'on n'y connoissoit pas la fièvre jaune.

J'ai eu occasion d'y traiter avec succès des fièvres continues, des pleurésies, etc., par la saignée et le régime antiphlogistique; des fièvres gastriques bilieuses et des dyssenteries, par les évacuans. Excepté le porc et quelques volailles qu'on y élevoit, plutôt pour les vendre au-dehors que pour s'en nourrir, on y mangeoit rarement de la viande, encore étoit-elle boucanée ou en *tasao* (1),

(1) C'est la viande du bœuf coupée en longues la-

mais, en revanche, beaucoup de poissons de mer, dont la plupart sont sans écailles. On n'y connoissoit pas l'usage du pain ; il étoit remplacé par la cassave, l'arépa ou pain de maïs non fermenté, la banane et d'autres racines du pays. L'usage du piment étoit prodigué dans toutes les sauces. Il n'y avoit pas d'homme des pays froids qui n'y fût *acclimaté*, et point de commerce direct avec l'Europe. Quelques localités marécageuses, telles que le Carénage, étoient trop éloignées des cantons habités, pour y transmettre leur influence ; les vents du large les dissipoient au loin dans les forêts : d'ailleurs, le sol à peine ouvert par quelques défrichemens, où se cultivoient les végétaux qui servoient de nourriture, offroit peu de miasmes résultant de la pourriture de ces substances ; ce qui s'en élevoit étoit absorbé à fur et mesure par les plantes et les arbres environnans. J'ai peu vu de pays chauds aussi sains, quoique les deux sexes indistinctement y fissent un usage excessif de l'eau-de-vie, qui certes ne

---

nières, et séchée au soleil, sur lesquelles on passe légèrement la main, imprégnée de sel, pour les garantir des mouches.

les rafraîchissoit pas, sous l'influence d'une chaleur de plus de vingt-deux degrés.

J'ai vu faire en ce genre, aux deux sexes, des excès à peine croyables. Un sergent de la troupe, entr'autres, homme athlétique, de la taille d'un mètre quatre-vingt-seize centimètres, et dont la couleur rubiconde l'auroit disputé au plus fier Anglois, buvoit journellement ses deux à trois bouteilles de rhum; je l'avois souvent rencontré dormant sur la terre en plein air, sans que sa santé en fût dérangée : son officier l'ayant trouvé plusieurs fois dans l'ivresse, le fit mettre au *sepo* (1) pris par les jambes, où il devoit rester quinze jours au pain et à l'eau.

Le lendemain, cet homme fut trouvé enflé au point de ne pouvoir ouvrir les yeux; il fallut le tirer du sepo où ses jambes ne pouvoient plus tenir. Le curé, appelé pour le confesser, dit qu'il falloit m'envoyer chercher (j'étois alors le seul praticien qu'il y eût dans l'île), l'officier s'y opposa; le gouverneur,

(1) Ce sont deux longues pièces de bois, adaptées l'une sur l'autre, dont la supérieure se lève et se ferme à volonté. On y est pris par les pieds, les mains, ou le cou, dans les trous qui y sont pratiqués pour cela au milieu des deux pièces.

informé par le curé, me fit venir ; je vis le malade, qui étoit par-tout infiltré comme dans l'anasarque, l'urine ne couloit plus ; il étoit dans le délire et ne vouloit rien prendre. Mon rapport fut que cet homme, habitué à boire excessivement de l'eau-de-vie, et s'en étant trouvé tout-à-coup privé, la transpiration s'étoit totalement supprimée, de-là l'enflure, etc., et que le meilleur moyen de le guérir *certo*, *tuto* et *jucundè*, étoit de le remettre à l'eau-de-vie, etc. Il fallut souscrire à cette recette singulière (notez que le malade n'avoit pas reposé depuis trente-six heures). Un grand verre de la liqueur bienfaisante lui fut administré : comme si c'eût été le nectar des Dieux il l'avala à longs traits, et s'endormit profondément enveloppé de couvertures ; à son réveil, une autre dose lui fut donnée par-dessus un fort bouillon, et enfin, une troisième au milieu de la nuit ; on lui faisoit en même temps, avec des flanelles, des frictions sur tout le corps.

Le lendemain, il ouvroit les yeux, il etoit notablement désenflé et pouvoit marcher : je le fis conduire à la mer qui étoit à dix pas, où il resta tant qu'il voulut ; enfin, au bout de huit à dix jours de ce traitement, de frictions,

de bains de mer, et ayant pris une bouteille de rhum par jour, aidé d'une bonne nourriture, il se trouva aussi bien portant que jamais.

Toute la peuplade de la Trinité, aussi pauvre qu'elle étoit joyeuse et contente, passoit la plupart des nuits à danser en plein air, exempte de la persécution des cousins.

Elle étoit répandue, au nombre de deux mille ames à-peu-près, dans deux bourgades, le port d'Espagne et Saint-Joseph, capitale de l'île, située à un myriamètre dans les terres et aux environs; la chasse, la pêche et quelques défrichemens, faisoient leur occupation de toute l'année. Ils fournissoient des matelots aux petits bâtimens qui venoient y faire le commerce d'échange. Du reste, leur paresse et leur manière de vivre les rapprochoient beaucoup des Indiens. Aussi vivoient-ils comme eux à-peu-près exempts de maladie, la lèpre excepté, qui y est fort commune, due peut-être au grand usage qu'ils font du poisson sans écailles.

Il seroit intéressant de savoir de combien cet état de choses a changé depuis que cette île appartient aux Anglois, et si les grandes cultures et la population nombreuse de noirs

et d'Européens qui y existent à présent y ont développé la fièvre jaune.

## Section III.

### *Ville de l'Angostura.*

La ville de l'Angostura, capitale de la Guiane espagnole, située au bord et à droite de l'Orénoque, sur un sol sablonneux couvert de rochers, dont les débris ont servi à bâtir les maisons et à paver les rues, où la campagne, dépourvue d'arbres et de plantes, n'offre, à de grandes distances, qu'un sol découvert, revêtu de quelques touffes d'herbes, où le bétail trouve à peine sa subsistance, ne m'a pas non plus offert la fièvre jaune pendant un séjour de dix mois que j'y ai fait, quoique trois navires marchands espagnols y fussent arrivés d'Europe, et que la rade fut encombrée de petits bâtimens qui y abordoient des Isles-du-Vent, et des diverses branches du fleuve : cependant la chaleur y est si excessive, qu'on préfère passer une grande partie des nuits dans les rues, étendu sur des nattes, plutôt que d'étouffer dans les maisons mal pourvues de fenêtres, ou mal exposées ; c'est ainsi qu'on sommeille paisiblement, des heures

entières, sans être tourmenté des cousins, et sans crainte du serein, que la chaleur d'un sol sablonneux repousse comme dans les déserts de l'Afrique. A bord des bâtimens de la rade, les matelots n'ont pas d'autre lit que le pont et s'en trouvent bien, quoiqu'ils y dorment à la belle étoile. Je n'y ai observé que quelques fièvres bilieuses, plutôt inflammatoires que putrides, des dyssenteries qui cédoient au régime anti-phlogistique, et aux évacuans; des coliques bilieuses, des indigestions, résultant de l'apepsie, indisposition habituelle des pays très-chauds, où l'on prend peu d'exercice; le cholera morbus, dont la violence emportoit quelquefois le malade, s'il n'étoit promptement secouru; j'y ai vu aussi la colique des peintres, c'est le *dry belly ach* des Anglois.

La situation de la ville, sur une éminence, en rend le séjour aussi sain qu'il puisse l'être, malgré la chaleur excessive qu'il y fait; il n'y a à proximité, aucun amas d'eaux croupissantes, durant le débordement périodique du fleuve, qui a lieu en Prairial, Messidor, Thermidor et Fructidor; l'eau des pluies qui tombent alors, disparoît à travers les sables, ou se rend de suite au fleuve. La mauvaise odeur du limon qui pourroit rester sur

le sol après l'inondation, est dissipée par le vent d'est, qui souffle presque toujours avec violence. Il est d'ailleurs incontinent dessèché, par l'action brûlante du soleil.

Cependant j'ai observé les effets de la diathèse putride dans quelques mâsures bâties à l'est de la colline où est la ville, dont les maisons forment une sorte de rempart de ce côté ; ajoutez à cela, les immondices qu'on y jette, pour éviter la peine de les porter au fleuve. Tandis que le vent d'est souffle par-tout avec violence, durant le jour on éprouve des calmes dans cet endroit; j'y ai traité quelques fièvres bilieuses, et des dyssenteries, ayant le caractère putride, plusieurs malades en sont morts, plutôt faute de soins, que par la violence de la maladie.

Depuis que le commerce avec les Isles-du-Vent étoit prohibé, on éprouvoit la disette des farines ; celle que les bâtimens espagnols avoient apportée, étoit consommée depuis deux mois, ce qu'il en restoit étoit converti en biscuit pour les galériens, au nombre de soixante hommes. Plusieurs tombèrent malades : il en mourut quatre presque tout-à-coup. Je fus appelé par le Gouverneur, avec le chirurgien et l'apothicaire de la ville, pour

consulter sur cette maladie : ces Messieurs l'attribuèrent à des excès ; pour moi, après avoir examiné la farine dont on faisoit leur biscuit, et voyant que ce n'étoit qu'une poussière noirâtre, ayant une odeur de pourriture pleine de mittes et de leurs excrémens ; après avoir vu douze malades avec une fièvre violente, une chaleur d'acrimonie brûlante, des douleurs d'entrailles, le pissement de sang, la strangurie, etc. ; enfin, après m'être assuré que la maladie se bornoit aux seuls galériens, j'en conclus que le mauvais biscuit seul l'avoit causée. Le Gouverneur s'étant rendu à mon avis, leur nourriture fut changée, et à la réserve de quelques-uns qui moururent, la maladie cessa, par l'usage des bains et des adoucissans. Si toute la population de la ville avoit été réduite à faire usage de la même nourriture, il seroit mort beaucoup de monde, et l'on n'auroit pas manqué de crier à la peste sans que la chaleur du climat y fût entrée pour rien.

A quinze myriamètres plus bas, sur la même rive du fleuve, est la ville de Saint-Thomé, autrefois capitale de cette grande province, où les choses se passent bien différemment. Une des branches du fleuve qui s'échappe au sud

et

et au-dessus de la ville, dans les temps d'inondation, et laisse, dans ses derrières, des eaux croupissantes durant l'été, en rend le séjour très-malsain pendant cette saison. Lorsqu'elles se dessèchent, les fièvres bilieuses putrides y règnent parmi le peu d'habitans qui y sont restés. Je ne doute point que s'il y arrivoit un régiment d'Europe, dans un temps d'été, la fièvre jaune n'y devînt contagieuse, et n'en moissonnât la plus grande partie.

Je ne dirai rien des autres contrées de l'Orénoque que j'ai parcourues par plusieurs de ses branches, à plus de cent cinquante myriamètres de son embouchure ; il suffira de remarquer qu'à la droite du fleuve, escarpée presque par-tout, les villages situés sur les hauteurs offrent des habitations saines où l'on est exempt de la piqûre des cousins, où l'on ne connoît ni les maladies putrides, ni la fièvre jaune, tandis que dans les plaines basses et marécageuses qui bordent l'autre côté du fleuve, et qui restent inondées trois à quatre mois de l'année, les habitans, quoique tous habitués au climat, sont d'une pâleur jaunâtre, qui annonce la mauvaise santé, et sont sujets aux ulcères des jambes, aux

obstructions, aux fièvres des marais, et à l'hydropisie, etc.

## Section IV.

### *Ville de Honda, dernier entrepôt de Commerce du fleuve de la Madeleine.*

Honda, ville marchande et très-peuplée du nouveau royaume de Grenade, située au bas d'une grande chute du fleuve de la Madeleine, qui empêche les barques du commerce de remonter plus avant, est sans contredit le local le plus chaud de toute l'Amérique méridionale, quoiqu'elle soit à plus de soixante-quinze myriamètres des côtes maritimes, et élevée à plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer : placée au milieu des sables qui s'élèvent de toutes parts en terrasses, environnée presque par-tout de rochers escarpés que la chaleur échauffe à ne pouvoir y endurer la main, cette ville n'offre par-tout que l'aridité des déserts brûlans de l'Éthiopie. Deux rivières assez fortes, dont l'une passe au milieu de la ville, non plus que la masse prodigieuse des eaux du fleuve où ces rivières se rendent immédiatement, ne la garantissent pas de la chaleur étouf-

fante qui s'élève et baisse avec le soleil. L'une des deux rivières où je me baignois journellement, devient vers le soir plus tiède qu'un bain domestique ordinaire, à cause de la grande quantité de rochers à travers lesquels elle circule et qu'échauffe le soleil. Ces causes locales y rendent le vent d'est si chaud pendant le jour, depuis dix heures jusqu'à trois, qu'en traversant d'une maison à l'autre, ses bouffées frappent au visage comme si elles sortoient de la gueule d'un four. A ce tableau, qui n'est sûrement point exagéré, l'on se demande comment les Espagnols ont-ils pu bâtir une ville dans cette espèce de fournaise ? On répondra : ce sont les convenances du commerce qui n'écoute que l'intérêt et brave tous les dangers.

Appelé de Santa-Fé de Bogota, capitale du nouveau royaume de Grenade, pour donner mes soins à un négociant malade, et n'ayant fait, pour ainsi dire, que tomber d'un pays toujours très-froid dans cette fournaise ardente, je crus étouffer à mon arrivée, et cet état pénible dura jusqu'à ce qu'une sueur abondante vînt me délivrer de ces angoisses.

Ce négociant avoit eu la colique des peintres,

maladie très-commune et dangereuse dans toute la région chaude, principalement dans les lieux où règne l'influence putride. L'état de ce malade étoit une paralysie complète des deux bras qui avoit succédé à la colique. J'appris que la même maladie avoit attaqué cinq autres personnes et avoit eu le même résultat. L'un de ces malades commençoit à reprendre l'usage de ses bras; il restoit deux à trois heures, matin et soir, dans la rivière tiède dont j'ai parlé, et s'y faisoit donner des lavemens par son domestique. Je ne crus pas pouvoir mieux faire que de conseiller le même remède à tous; et, chose très-remarquable, du moment où ils se trouvoient assis et plongés dans la rivière jusqu'au menton, ils pouvoient mouvoir leurs bras plus ou moins; sortoient-ils de l'eau, la paralysie recommençoit.

Cependant deux de ces malades ressentoient de temps en temps de nouvelles attaques, que le laudanum faisoit cesser pour quelque temps; ils continuoient à boire du Malaga, dont les autres s'étoient abstenus; j'examinai ce vin, et trouvai qu'en y versant beaucoup d'eau, ce mélange prenoit une teinte laiteuse légère, semblable à l'eau de Goulard; la même

expérience, faite sur d'autres vins blancs d'Espagne, ne découvrant pas cette teinte laiteuse, j'en conclus que ce Malaga avoit été édulcoré par la litharge; et il fut vérifié que ceux qui avoient bu de ce vin, avoient été plus ou moins incommodés de la même colique d'ailleurs fréquente dans les pays chauds, tous guérirent par le traitement ordinaire.

Cependant, malgré cette chaleur extraordinaire, Honda, où j'ai demeuré plus d'un an à plusieurs reprises pendant les saisons des calmes, des pluies et des vents, ne m'a pas présenté, parmi les nombreux malades que j'y ai traités, le caractère essentiel de la fièvre jaune, le vomissement noir; quoique le concours des étrangers venant de Carthagène, où, comme on le verra bientôt, elle est très-meurtrière, y fût souvent considérable. Tout se réduisoit parmi eux à quelques fièvres gastriques bilieuses, qui cédoient pour l'ordinaire aux évacuans, aux boissons copieuses acidulées, et au quinquina donné comme fortifiant. Les habitans des pays froids des Cordilières, qui y viennent fréquemment pour les affaires de commerce, y éprouvent à leur arrivée la chaleur suffocante dont je viens de parler. Ce changement subit de

température devient même très-favorable, et guérit, comme nous l'avons observé, les suites des maladies aiguës contractées dans les pays froids, le rhumatisme, l'hydropisie, etc.; et comme il n'y a pas de marais à de très-grandes distances, on n'y est jamais tourmenté de la piqûre des cousins. On y passe la plus grande partie de la nuit étendu sur des nattes au milieu des rues, comme à l'Angostura.

## Section V.

### *Villes de Neyva, Paita, Piura, etc.*

Il est inutile de pousser plus loin ces exemples que je crois avoir bien observés à Neyva, capitale de la province de ce nom, également située dans une plaine de sable, et dans cent autres endroits où l'eau est saine et l'air jamais infecté de la vapeur des marais; enfin, sur toutes les côtes du Pérou, qui, de Thumbez jusqu'à Lima, et à plusieurs centaines de myriamètres au-delà, ne sont en général que des déserts de sable où il ne pleut jamais, et où le soleil exerce toute son action durant une partie de l'année, et rend l'atmosphère

brûlante ; je n'y ai observé ni fièvres putrides, ni la fièvre jaune, pas même parmi les hommes des pays froids des Cordilières que leurs affaires y appellent. Tout se réduit, comme à Honda, à des affections gastro-bilieuses, au spasme, à l'indigestion, etc. Dans aucun de ces lieux si divers, si distans les uns des autres, on n'est pas tourmenté de la piqûre des cousins ; mais, en revanche, la blancheur éblouissante du sol y cause des ophthalmies violentes qui entraînent souvent la perte de la vue.

Il y a plus : le climat des villes de Payta et Piura où j'ai fait quelques séjours, passe pour si sain, que les habitans de Guayaquil, où la fièvre jaune fait des ravages, viennent s'y rétablir des suites de leurs longues convalescences, de l'obstruction monstrueuse de la rate, de l'hydropisie, etc. On prétend même que la maladie vénérienne, si difficile à traiter dans les pays chauds et marécageux, y guérit d'elle-même : je n'assurerai pas ce fait ; cependant il est difficile de révoquer en doute le témoignage de ceux qui prétendent y avoir été guéris sans le secours des remèdes.

## *RÉSUMÉ.*

Des faits aussi positifs, aussi nombreux, observés entre les tropiques, ne doivent laisser aucun doute que la fièvre jaune ne se développe pas dans les pays sablonneux où la chaleur habituelle s'élève à vingt-cinq, trente degrés, et certainement davantage, parce que les exhalaisons d'un sol meuble et fangeux, des marais, des eaux croupissantes, et des nouveaux défrichemens, n'y ont aucune influence. Si cette donnée est vraie, elle doit également avoir lieu pour tous les déserts du monde, pour l'Arabie, par exemple, où les peuples nomades vivent contens de leur sort, et probablement exempts des maladies qui moissonnent leurs voisins opulens, et pour toutes les contrées sablonneuses du globe, situées sous la zone torride, à quelques localités près, dont la capitale du Pérou, Lima, nous offrira l'exemple.

Il faut donc qu'à cette première cause d'une chaleur constante de plus de vingt degrés, on joigne nécessairement celle des causes putréfiantes que présentent malheureusement en trop d'endroits les pays toujours chauds des

tropiques, où les marais d'eau croupissante, les terreins humides et limoneux, les eaux stagnantes, la fréquence des calmes, les nouveaux défrichemens, infestent l'air de miasmes et d'insectes.

Si, à ces premières causes générales on ajoute les causes locales des nouveaux défrichemens ou d'une ville populeuse, où les objets de commerce, tels que la morue, le hareng, et d'autres salaisons, dont il se fait une grande consommation aux Colonies, passent plus ou moins promptement à la pourriture, et qui, dans cet état, deviennent autant de nouveaux foyers de corruption; si, dis-je, les excrétions des hommes et des animaux, et tous les corps fermentescibles dont ils font usage, sont amoncelés au soleil, ou jetés au hasard, par-tout où une police active n'exerce pas la plus stricte surveillance, est-il étonnant que l'atmosphère, embrâsée et stagnante, devienne alors le véhicule de tous les miasmes, et que les hommes qui s'y trouvent plongés, éprouvent de la même manière les effets insalubres qui peuvent en résulter; et, l'on ne sauroit trop le redire, que le poisson d'eau vive trouve la mort dans les eaux croupissantes, lorsqu'il y séjourne trop

long-temps. Les faits suivans vont confirmer cette doctrine, reconnue d'ailleurs par les bons observateurs.

## DEUXIÈME CLASSE.

*Contrées où les Fièvres putrides sont endémiques pour les habitans du pays, et où la Fièvre Jaune est endémique et contagieuse pour les hommes des pays froids qui ne sont point acclimatés.*

### SECTION PREMIÈRE.

### *Isle Sainte-Lucie.*

De mon temps, en 1767, l'île Sainte-Lucie étoit en grande partie couverte de ses anciennes forêts; on étoit alors occupé à faire des abatis dans plusieurs quartiers de l'île. La piqûre du scorpion, de la scolopendre, etc., y est aussi dangereuse que dans la région chaude du Continent, et la morsure du serpent y est souvent mortelle : elle partage cet inconvenient avec la Martinique; tandis que dans le reste des Isles-du-Vent, aucun reptile n'y est venimeux. Pendant les calmes et les grandes chaleurs, l'air vicié des défrichemens y causoit des maladies dangereuses; dans la

plupart des anses et dans l'intérieur il y avoit des marais, et l'on s'occupoit à donner de l'écoulement aux eaux croupissantes : tout cela faisoit de Sainte-Lucie un séjour si malsain, que peu de personnes osoient aller s'y établir. Depuis ce temps, la culture doit avoir beaucoup amélioré cet état de choses.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Lucie m'a offert la fièvre jaune dans toute l'horreur qu'elle peut inspirer. Ce fut au Carénage, aujourd'hui capitale de l'île, qui n'étoit alors qu'un marais qu'on commençoit à défricher, où il y avoit deux maisons et quelques magasins. Qu'on se représente une rade longue et étroite, renfermée entre des montagnes couvertes de forêts, en partie abattues tout récemment, et terminée par une vase infecte, que la mer couvroit et découvroit à chaque marée, enfin, un air stagnant et excessivement chaud, chargé d'humidité et de vapeurs nuisibles, et l'on conviendra, que dans un pareil local, les causes putréfiantes les plus actives se trouvoient réunies. Aussi les colons qui venoient des habitations circonvoisines nouvellement défrichées, pour vendre leurs denrées, pour se procurer leurs besoins ; les soldats du fort, quoique situé sur

une hauteur ; les ouvriers et les habitans de la rade, étoient-ils tous plus ou moins atteints d'une pâleur jaunâtre, pareille à celle qu'on éprouve au sortir d'une longue maladie. Plusieurs avoient le ventre enflé, la rate dure et volumineuse ; d'autres des ulcères aux jambes, des anthrax, etc., d'un caractère sanieux : la plupart étoient atteints d'une fièvre lente, qu'annonçoit la respiration gênée, l'inaptitude aux mouvemens, le battement extraordinaire des carotides, et une langue blanche dans sa substance, sans être chargée. Cependant ils vivoient exempts de la fièvre jaune, qui faisoit alors d'affreux ravages à bord des bâtimens américains mouillés dans la rade.

Le lendemain de mon arrivée, on fut à bord de l'un de ces bâtimens, où un chien aboyoit depuis long-temps sans qu'il parût personne. On trouva tout l'équipage au nombre de neuf, et le capitaine, morts ou mourans ; je vis ce dernier, qui fut apporté à terre, ayant sur le visage et la poitrine des taches livides, les lèvres, les gencives saignantes, jaune comme un coing, et vomissant une matière noire et infecte : il mourut au bout de deux heures. Les équipages de trois

autres bâtimens américains, arrivés depuis trois semaines ou un mois, éprouvoient la même maladie : le tiers en étoit mort. Les deux autres, venus récemment, n'en étoient point encore affectés, non plus que notre bâtiment ni les autres, au nombre de sept à huit, venant des îles voisines ou des différens ports de l'île; les équipages en étoient acclimatés. Quant à moi, récemment arrivé en Amérique, et peu aguerri à un pareil spectacle, je m'en fus à la Souffrière, joli bourg situé sur une anse de sable, réputé fort sain, où je passai quelque temps.

## Section II.

### *Isle Saint-Vincent.*

Un séjour de deux ans que j'ai fait dans cette île, où j'ai pratiqué la médecine, aidé des lumières d'un médecin anglois très-instruit, à qui je dois le plus juste tribut de reconnoissance, m'a procuré de fréquentes occasions de voir et de traiter la fièvre jaune : je vais en rendre compte avec toute la candeur que demande ce sujet important, ainsi que des connoissances que j'avois acquises.

Cette île, appartenant à l'Angleterre par

la paix de 1763, étoit habitée avant cette époque par quelques colons françois, qui étoient venus, avec leurs noirs, s'y établir des îles voisines, sur des terreins qu'ils avoient achetés des Indiens caraïbes noirs. Comme ils étoient tous créols, ou gens acclimatés, et que d'ailleurs ils avoient préféré de faire leurs établissemens sur les hauteurs, à cause de la salubrité de l'air, et pour n'être point tourmentés par les cousins qui abondent dans les lieux marécageux des côtes maritimes; ces habitans m'ont assuré, bien des fois, qu'ils n'avoient entendu parler de la fièvre jaune, qu'après l'arrivée des Anglois dans l'île, et qu'elle ne s'étoit jamais manifestée à bord des bâtimens de la Martinique, qui venoient acheter leurs denrées, et leur apporter les marchandises dont ils avoient besoin. Que cependant les rades où s'étoient fixés quelques marchands, étoient généralement malsaines, et qu'on y éprouvoit des fièvres quelquefois fatales aux nouveaux venus, qui n'étoient point acclimatés.

La chose étoit alors sur un tout autre pied; aux habitations des François, qui s'étoient créés peu-à-peu, avoient succédé tout-à-coup et sans interruption les grands éta-

blissemens des Anglois. A Tyrell's Bay où je résidois, à King's Town, capitale de l'île, et par-tout, arrivoient des bâtimens encombrés de noirs et de passagers ; en un mot, tout ce qu'il falloit pour défricher, pour bâtir promptement. Mais à combien d'inconvéniens la plupart n'étoient-ils pas exposés ? trente ouvriers écossois nouvellement débarqués, manquant de vivres du pays, obligés de se nourrir de provisions salées, de travailler au soleil, de respirer l'air corrompu d'un terrein fangeux, couvert de roseaux, qu'on défrichoit à mesure pour l'emplacement des maisons, furent atteints, quelque temps après leur arrivée, de la fièvre jaune, qu'annonçoient les défaillances, la foiblesse du pouls et la prostration des forces, dès le premier accès. Ceux que nous parvînmes à purger, et à saturer de quinquina, échappèrent, presque tous les autres périrent. Des ouvriers elle passa aux matelots, aux passagers nouvellement arrivés des climats froids, et fut fatale à plusieurs.

La violence de la maladie n'admettant aucun délai, nous établîmes la méthode préservative que voici. Dès qu'un nouveau venu se sentoit indisposé, l'émétique lui étoit administré, et après son effet une potion calmante.

S'il avoit été bien purgé, je passois immédiatement à l'usage du quinquina seul. S'il ne l'avoit pas été suffisamment et lorsque les selles restoient bilieuses, j'ajoutois à chaque dose trois à quatre décigrammes de jalap, et je continuois ainsi jusqu'à ce que les malades fussent suffisamment évacués. Par ce moyen ils étoient préservés de la fièvre jaune, ou si elle venoit à les attaquer, le plus grand nombre trouvoit son salut dans les remèdes et les soins indiqués au chapitre de la fièvre jaune. Je suis persuadé que cette méthode préservative a conservé bien des hommes, qui autrement en auroient été la proie, et je crois n'avoir moi-même évité la maladie que par elle, en vivant d'alimens frais du pays, en buvant assez copieusement de bon vin de Bordeaux vieux, en maintenant la liberté du ventre par l'usage de la rhubarbe, et en prenant un bon verre à liqueur de la teinture d'*Huxham* avant chaque repas.

A l'invasion de cette fièvre, l'émétique étoit donné avec la plus grande précaution et en lavage, pour ne pas augmenter la disposition à vomir. S'il perçoit par le bas, et amenoit des selles copieuses, cette disposition à vomir cessoit, et le malade étoit sauvé à l'aide du quinquina.

Lorsque

Lorsque le vomissement ou les déjections de l'humeur noire survenoient, il n'y avoit plus de ressource, ou plutôt nous n'avions pas les moyens d'en tenter aucune avec succès. Nous verrons, ci-après, à l'article de l'île Grenade, ce que j'ai imaginé de faire dans ce cas désespéré.

Chose bien digne de remarque, et qui me frappa d'abord, tandis que la plupart des étrangers, des nouveaux venus, tomboient sous la faulx meurtrière de la fièvre jaune, et que le reste demeuroit frappé de terreur, les noirs, les gens du pays qui y étoient acclimatés depuis long-temps, continuoient leur manière de vivre ordinaire, sans beaucoup s'embarrasser de ce qui se passoit autour d'eux. Cependant quelques-uns des derniers étoient pris de la fièvre, qui cédoit à la méthode ordinaire des évacuans, après s'être suffisamment humectés, rafraîchis, etc.; on n'avoit recours au quinquina que lorsque la fièvre devenoit intermittente.

Mais, chose plus étonnante encore, tandis que les blancs non acclimatés étoient victimes de la contagion, et tandis que les noirs n'en étoient nullement atteints, un négrier venant de la côte d'Afrique avec trois cent soixante

noirs, mouilla en rade ; le flux de sang s'étoit manifesté à bord pendant la traversée ; cependant aucun de l'équipage, quoiqu'il fût tout Anglois venant d'Europe, n'avoit été atteint de la contagion : elle s'étoit bornée aux noirs, parce que tous étoient renfermés dans le même lieu au fond de cale, respirant le même air infecté de la maladie. Plus de deux cents avoient été jetés à la mer. Le capitaine fit afficher que chaque noir seroit donné pour quatre-vingt-quatre livres, moyennant qu'il seroit enlevé sur-le-champ. La modicité du prix fit que chacun voulut en avoir. Ceux qui furent transportés sur les anciennes habitations bien aérés, guérirent tous par le seul effet du changement d'air, et par l'usage des fruits et des alimens frais. Ceux qui restèrent dans la ville et aux environs, où les Anglois avoient commencé de nouveaux établissemens, périrent en grand nombre, quoique des mieux soignés. J'eus occasion de traiter une douzaine de ces derniers, dont le quart mourut avec l'un des symptômes qui caractérisent la fièvre jaune, les déjections noires, d'une odeur cadavéreuse. Le quinquina et l'oxigène sulphuré *ad gratam oxyditatem*, l'orange, les crêmes au riz et au sucre, bien

acidulées avec le jus du citron, leur furent administrés, j'ose croire, avec succès. J'appris des autres médecins, que la dyssenterie avoit eu le même caractère parmi les noirs qu'ils avoient traités, et nous restâmes tous d'accord que la contagion s'étoit bornée à eux seuls.

Voilà donc deux maladies bien distinctes, l'une (la fièvre jaune) qui attaque les blancs non acclimatés et épargne les noirs; l'autre (la dyssenterie putride) dont les symptômes s'assimilent essentiellement à ceux qui caractérisent la fièvre jaune, laquelle moissonne les noirs et épargne les blancs. Il est vrai qu'on ne peut pas dire que cette dyssenterie pût être strictement contagieuse pour tous autres que pour ces trois cent soixante noirs qui, tous renfermés dans le même lieu, avoient pu et dû contracter en même-temps le germe de cette dyssenterie, qui, d'ailleurs, ne s'est propagée nulle part à terre parmi les autres noirs, et qui, à proprement parler, n'étoit qu'une dyssenterie due à la diathèse scorbutique, causée par l'air malsain de la cale ou entrepont, où ils vivoient.

## Section III.

### *Isle de Grenade.*

L'île de la Grenade étoit de mon temps (1770) à-peu-près toute défrichée, depuis long-temps, jusqu'aux hautes montagnes de l'intérieur, peu habitables à cause du froid et de l'humidité : aussi la salubrité de l'air des campagnes étoit-elle parfaite, et les maladies y dépendoient-elles plutôt de la diathèse inflammatoire que de la diathèse malsaine des nouveaux défrichemens.

Il n'en étoit pas de même des côtes maritimes, où la plupart des anses étoient restées en friche du temps des François, à cause des marais salans qu'il y avoit dans quelques-unes. Elles étoient difficiles à dessécher, et réputées malsaines. Les capitalistes Anglois, qui en connoissoient la bonté, étoient occupés de leurs défrichemens, sans courir personnellement aucun risque de leur influence. La direction des travaux en étoit confiée à des subalternes, parmi lesquels la fièvre endémique des marais et la fièvre jaune exerçoient leurs ravages, suivant qu'ils étoient acclimatés ou récemment arrivés d'Europe.

Bon nombre de ces derniers échappoit par ma méthode préservative ; mais ceux qui étoient pris de la fièvre, mouroient d'ordinaire, par suite du vomissement, qui ne permettoit pas l'usage des remèdes ; ils étoient, d'ailleurs, mal soignés, et, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes.

Saint-Georges, capitale de l'île, ville très-populeuse, à laquelle aboutit tout le commerce de la Colonie, et où j'ai résidé deux ans, se trouvoit exposée à l'influence d'un pareil marécage, du côté du carénage, qui est le port où mouillent les bâtimens. De mon temps, les bords en étoient encore couverts d'arbres, ainsi que les montagnes voisines : on ne faisoit qu'y commencer les défrichemens. L'autre côté de la ville est borné par une petite rivière et une plaine humide, alors couverte de roseaux, habitée par les cancres et les cousins.

Cette situation, qui doit être aujourd'hui améliorée par la culture et le desséchement des lieux humides où on aura continué à bâtir, exposoit alors la ville de Saint-Georges à la maligne influence des marais et des nouveaux défrichemens d'un terrein fangeux. Quinze à vingt mille habitans s'y trouvoient

renfermés très à l'étroit, dans un petit espace dominé de toutes parts par des mornes, qui, en y concentrant la chaleur, occasionnoient des calmes fréquens. Les mois de Frimaire, Nivose, Pluviose et Ventose, rafraîchis par le nord-est, étoient les plus sains de l'année; ceux de l'hivernage, Messidor, Thermidor, Fructidor et Vendémiaire, étoient les plus sujets aux maladies. C'est pendant ce temps de pluies, d'orages, de calmes, et de chaleurs, que j'y ai vu et traité la fièvre jaune. La première année de ma résidence, elle ne fut meurtrière que pour quelques étrangers nouvellement arrivés des pays froids; mais la seconde, où les calmes et la chaleur furent beaucoup plus longs qu'à l'ordinaire, elle fit de nombreuses victimes. Elle commença au Carénage, de-là elle gagna la ville, et fit des progrès effayans parmi les nouveaux venus. Je citerai un exemple de son extrême virulence.

Un négociant chez qui je me trouvois à déjeûner, arrivé de Londres depuis environ un mois, frais, rubicond, athlétique, mais dont la couleur pâle annonçoit alors l'indisposition, avoit une tache à la joue, qui en moins d'une heure devint livide. Je lui conseillai d'en-

voyer chercher son docteur. A deux heures du soir il n'étoit plus. Son haleine puante, dont je m'étois aperçu, m'avoit fait remarquer les progrès rapides de cette tache gangréneuse.

Parmi les créoles et les gens acclimatés, atteints, à ce qu'il me parut, du vice scorbutique, trois gagnèrent la fièvre jaune au plus fort de la contagion. L'un d'eux en mourut, et je compris que cette pestilence peut s'étendre en quelques occasions aux hommes les mieux faits au climat, de la même manière que certaines complexions gagnent la petite vérole deux ou même trois fois dans le cours de leur vie, ou plutôt c'étoit le scorbut compliqué avec la fièvre putride des marais, qui devient alors très-dangereuse, même pour les gens le mieux acclimatés.

Mais ce qui me parut le plus extraordinaire, ce fut l'épidémie de la petite vérole qui régnoit alors, et moissonna parmi les noirs plus de deux mille individus, la plupart récemment arrivés des côtes d'Afrique.

Cette petite vérole étoit généralement de l'espèce confluente : l'éruption se faisoit presqu'avec l'invasion de la fièvre. Le quinquina

en décoction, acidulé avec le sulfure oxigéné, étoit administré sur-le-champ sans autre remède : mon associé chirurgien suivoit une autre marche. Quatre noirs qu'il saigna, purgea, rafraîchit, etc., moururent dès le troisième jour. Les miens, au nombre de trois, se trouvoient alors comme cuirassés par la matière variolique encroutée : leur pouls fort et développé, et la moiteur de la langue qui étoit noire et sèche auparavant, lui firent adopter ma méthode, et le plus grand nombre de ceux que nous assistâmes furent sauvés par ce traitement.

D'autres praticiens suivoient des méthodes différentes, et la plupart de leurs malades périssoient d'hémorrhagies, ou étoient pris de déjections noires, semblables à celles qui caractérisent la fièvre jaune : beaucoup avoient des dépôts gangréneux. Je fus appelé pour quelques-uns de ces derniers, et le quinquina leur étoit administré sur l'heure à forte dose. Un, entr'autres, avoit toute la partie du sacrum sphacélée, exhalant une odeur cadavéreuse. Au troisième jour de l'usage du quinquina, la partie gangrenée se sépara d'elle-même par la suppuration, et laissa un vide à y mettre le poing ; plusieurs eurent

les bourses sphacélées, et les testicules absolument mis à découvert. Presque tous furent guéris par le quinquina ; ils étoient simplement pansés avec de la charpie trempée dans sa décoction.

Étonné moi-même de ces guérisons aussi promptes qu'elles étoient aisées, et du peu de succès de quelques-uns de mes confrères, qui, ayant des préjugés contre le quinquina, ne l'administroient qu'en tâtonnant, et après avoir, à ce qu'ils prétendoient, suffisamment préparé leurs malades, j'en conclus qu'ils n'en donnoient pas assez, ou qu'ils ne l'administroient que lorsqu'il n'étoit plus temps.

Au vent de l'île, dans la grande baie du Marquis, où le Commerce s'occupoit de mon temps à fonder une ville entre des marais et la mer, j'ai souvent eu l'occasion de traiter la fièvre jaune durant les calmes et les grandes chaleurs, lorsque ces marais étoient desséchés. J'ai toujours vu le quinquina réussir, lorsqu'il a été donné à temps, et avec la méthode convenable.

Je terminerai cet article de l'île Grenade par un cas extraordinaire, où le malade fut guéri, comme par miracle, par le quinquina administré d'une manière inusitée.

Un homme, âgé de trente ans, m'ayant fait appeler le troisième jour de sa maladie avec deux autres médecins, il fut jugé sans ressource. Ils partirent et je restai, parce que ce malade étoit mon ami et que je crus lui devoir mes soins. Sans pouls depuis plusieurs heures, insensible aux sinapismes, et aux vésicatoires qui lui avoient été appliqués depuis deux jours, d'une pâleur livide sur tout le corps, il ne donnoit de signes de vie que pour se soulever et vomir une matière noire, semblable au marc du café : un pareil état confirmoit bien certainement le *morbus niger* d'*Hippocrate*. Il ne vouloit absolument rien prendre, pour ne pas ajouter à la fatigue qu'il ressentoit à l'estomac ; son désir étoit la mort, pour se délivrer de ces agonies répétées. Il rendoit les lavemens aussitôt qu'il les avoit pris. Mais l'amitié est ingénieuse : n'ignorant pas la force absorbante des vaisseaux inhalans, pendant qu'on ventiloit sa chambre, qu'on y brûloit du vinaigre sur des pelles rougies, environ une livre d'excellent quinquina fut incontinent mêlée à une quantité suffisante de miel et de thériaque, étendus sur des linges dont je lui couvris tout le corps, excepté le visage, les bras et les jambes. Une

demi-livre de quinquina fut délayée dans une bouteille de vin de Bordeaux et donnée en lavement ; un linge adapté à la canule resta, en retirant la seringue, constamment assujéti à l'anus comme un tampon, pour empêcher le lavement de sortir. Le peu de sensibilité du malade et mes menaces de l'abandonner, le firent rester tranquille : une demi-heure après il s'assoupit profondément. Comme je ne l'abandonnois pas d'un instant, il me fut aisé d'apercevoir que la respiration, qui s'annonçoit de loin en loin par de longs soupirs, devenoit plus rapprochée, plus égale et moins laborieuse, et bientôt je sentis que la chaleur renaissoit aux extrémités : enfin, au bout d'une heure, le pouls devint sensible. Je crus devoir le laisser en cet état, pour donner au remède tout le temps d'agir ; hors la garde, tout le monde se retira dans la chambre voisine. Au bout d'environ trois heures, nous fûmes éveillés par le malade qui s'écrioit : *je brûle, j'ai le feu sur le corps, à boire ;* nous entrâmes, et déjà il s'étoit ôté une partie des emplâtres, et, chose étonnante, par-tout où ils avoient été appliqués, la peau étoit rouge comme l'écarlate, et l'intervalle qu'il y avoit de l'un à l'autre étoit resté pâle à-peu-

près comme auparavant, ce qui prouvoit incontestablement une action quelconque du remède. Une chaleur brûlante répandue sur tout le corps, le pouls élevé et parfaitement développé, et la respiration très-forte sans être gênée, annonçoient assez les forces de la nature rétablies dans toute leur action, et je crus pouvoir annoncer dès-lors le prompt rétablissement du malade. Craignant de renouveler le vomissement par les boissons, la soif inéxtinguible du malade fut appaisée par d'excellentes pastèques dont il suçoit à volonté le jus doux et sucré : il rejetoit l'ananas et même les oranges, dont l'acide, quoique très-doux, l'incommodoit, en passant sans doute sur les excoriations répandues dans l'œsophage. A quelque temps de-là, il vomit avec effort un litre environ de la matière noire dont il a été précédemment parlé. Il eut aussi des selles assez abondantes de la même matière mêlée au lavement qu'il avoit pris, et je ne restai pas sans crainte que mon pronostic ne fût prématuré. Cependant le pouls, la respiration et la chaleur se soutenant bien, je ne vis dans ces évacuations qu'une crise naturelle, par laquelle les premières voies s'étoient débarrassées de l'humeur qui y étoit

restée, et dès-lors tout alla de mieux en mieux. De tout ce qu'on lui offroit, bouillon, crême au riz, confitures, ne voulant absolument rien prendre que la pastèque, je crus devoir en modérer l'usage, crainte de quelque indigestion. A l'opposé et à quelques pas du lit du malade étoit une table chargée de différens fruits, où brilloient à ses yeux deux cœurs de pastèques, comme deux pyramides de corail, qu'il convoitoit et dont on ne lui donnoit que quelques petites tranches : que fait-il? il affecte de vouloir reposer, et tout le monde se retire. Il épie le moment où sa garde, qui avoit peu dormi depuis trois jours, sommeille ; alors il se glisse en bas du lit, et parvient à quatre pattes aux pastèques désirées, et la plus belle est consommée en un clin-d'œil : rafraîchi à son gré, il s'endort sur la place où il est. A quelque temps de-là, la garde s'éveille, et s'écrie que le malade a disparu. Nous accourons, et je l'aperçois sous la table, qui disoit : *ce n'est rien.* Reporté sur son lit, il s'endort bientôt du plus profond sommeil, et sur le matin une sueur générale et abondante dissipe les rougeurs et termine la maladie, aux incommodités près des vésicatoires qui le tourmentèrent

durant sa convalescence. Cet excès de pastèques prises en un instant paroîtra peut-être exagéré, et sa citation comme superflue ; les médecins exercés n'en jugeront pas de même. Le malade irrité de nos refus, tourmenté par la soif et le désir de l'appaiser, se trouve assez de force pour aller saisir ce remède qu'il désire ardemment : la soif appaisée, il s'endort sans même s'en apercevoir ; rapporté dans son lit, le sommeil paisible appelle la sueur qui termine la maladie. Je ne doute pas que si ma savante prescription d'abstinence eût été suivie, l'insomnie auroit occasionné des désordres, qui sûrement n'auroient pas amené la sueur salutaire du matin ; et c'est ainsi que bien des maladies s'aggravent et deviennent fatales par le peu d'attention que l'on fait aux cris impérieux de la Nature, qui, dans presque toutes les circonstances, appelle toujours ce qui lui convient le mieux.

## Section IV.

*Carthagène, ville de l'Amérique, située près l'embouchure du fleuve de la Madeleine; entrepôt du Commerce maritime du nouveau royaume de Grenade.*

La ville de Carthagène est peuplée d'environ cinquante mille ames. La chaleur y est si excessive, qu'on ne va dans les rues que le matin, le soir et la nuit : quoique environnée de plages de sable et des eaux de la mer, elle n'en est pas moins sujète à l'influence des miasmes qui, durant la basse mer, s'élève des fossés dont elle est entourée. Ces fossés servent d'ègoûts, on y jette les immondices, des cadavres, etc., que le reflux laisse sur la vase, entre la ville et le faubourg. Cette vase reste à découvert pendant la basse mer, elle exhale une odeur d'autant plus infecte, que l'air est plus calme et plus embrâsé. A ce premier foyer de corruption, il faut ajouter les vases occupées par des forêts de mangliers, lesquelles s'étendent à gauche de la ville, jusqu'au fort de Bocachica, dans un enfoncement plein de marécages, où la mer circule, et dont la plus grande partie reste à

découvert pendant la mer basse. Cette vase a ceci de particulier, que sa couleur noire devient d'un jaune verdâtre du moment où elle est exposée à l'air, et elle exhale, en cet état, une odeur d'hydrogène sulphuré insupportable. Un pareil voisinage doit rendre le séjour de Carthagène très-malsain et sujet aux maladies putrides. Aussi y deviennent-elles épidémiques et très-meurtières, lorsque les vents du large ou de la mer cessent d'y renouveler journellement l'athmosphère.

Durant l'hivernage, lorsque les calmes succèdent à la saison sèche, l'odeur des vases qui sont à proximité de la ville, y est renvoyée par le vent de terre qui s'elève pendant la nuit; et quoiqu'il pleuve alors, l'atmosphère ne peut être long-temps délivrée des miasmes qui s'y renouvellent. Pendant les six mois que j'y suis resté, je n'y ai point vu régner la fièvre jaune : tout y étoit acclimaté. Depuis huit mois il n'y étoit arrivé aucun bâtiment de l'Europe. J'ai seulement été appelé en consultation pour deux négocians, nouveaux venus, jeunes et vigoureux, qui, quelques heures après l'invasion de la fièvre, avoient été pris de vomissemens, accompagnés de douleurs à l'épigastre, et bientôt de convulsions

convulsions qui se terminèrent par la mort. Étoit-ce le poison? étoit-ce la causticité de l'humeur bilieuse? De mon temps on n'ouvroit pas les cadavres dans l'Amérique espagnole, et cette question reste indécise.

Cependant cette fièvre se manifesta sous un aspect nouveau dans la garde du vice-roi, que j'avois accompagnée de Santa-Fé (pays très-froid) à Carthagène. La moitié au moins de cette garde, au nombre de cinquante hommes, tous originaires de la région froide, tomba malade. Chez les uns, la maladie prit le caractère de la colique bilieuse. Ceux qui succombèrent eurent des déjections noires et fétides; d'autres furent emportés par le cholera morbus, ou le vomissement, et les déjections étoient noirâtres. Plusieurs, saisis de douleurs atroces à l'épigastre, furent immédiatement pris de convulsions, et moururent comme les deux négocians. L'odeur infecte des cadavres, quelque-temps après le trépas, et des stigmates bleuâtres répandus sur la peau, annonçoient assez le caractère putride de cette maladie. A Carthagène, la viande fraîche ne se conserve guère au-delà de vingt-quatre heures sans se corrompre. Des scolopendres de quarante-cinq à cinquante

centimètres de longueur, et les autres insectes dangereux de la région chaude, ont apprisaux habitans de cette ville à ne point garnir leurs appartemens de tapisseries, de meubles, ni de cadres à images, dont les Espagnols sont cependant si curieux, derrière lesquels ces insectes pourroient prendre refuge et se multiplier : les murs des salles blanchis à la chaux, et quelques peintures faites sur de grandes plaques de strombes, suspendues à des rubans, en font tout l'ornement. L'opinon reçue est qu'un appartement ainsi meublé, est plus sain, et moins propre à conserver l'infection d'une maladie, que tout autre où il y a des meubles, des tapisseries, etc.

Une chose très-remarquable c'est qu'en général, la sueur, même des personnes qui changent souvent de linge, a une odeur des plus fortes, dont les nouveaux venus sont désagréablement affectés : je parle ici des blancs. On a vu ailleurs que cette odeur est naturelle aux noirs et aux autres gens de couleur.

On connoît les résultats de l'expédition de l'amiral Vernon, qui laissa plus de la moitié de ses troupes au siége de Carthagène, lesquelles, au dire des hommes sensés du pays, périrent plutôt par la contagion de la fièvre

jaune (*vomito prieto*) que par le fer des Espagnols.

Les médecins de la ville m'ont souvent assuré que le *vomito prieto* (la fièvre jaune) n'attaque que les étrangers et les Espagnols, quelque temps après leur arrivée ; qu'elle devient contagieuse et très-meurtrière pendant les calmes de l'hivernage, et cesse avec les pluies et les vents du nord-est, qui rafraîchissent et renouvellent l'atmosphère.

## Section V.

### *Vallée de Patia.*

La vallée de Patia, autrefois remarquable par ses mines d'or dont on travaille quelques restes au pied des montagnes où elle commence, est située sur le chemin de Quito, à trois journées de la ville de Popayan, et à plus de cinquante myriamètres des côtes maritimes les plus voisines, entre des montagnes dont les plus élevées sont à gauche : elle est réputée si malsaine, que les Espagnols les mieux acclimatés, n'osent s'y fixer. Le bourg de ce nom, situé au milieu de cette vallée, a une église entourée de mâsures, habitées par des noirs, qui élèvent du bétail

dans les pâturages fangeux dont il est environné. Le curé y va dire la messe les dimanches et fêtes, et se retire sur des hauteurs du voisinage, réputées saines, où il fait son séjour, avec les blancs qui ont des propriétés dans cette vallée. L'air y est presque toujours stagnant et excessivement chaud. Le soir et la nuit on y éprouve une fraîcheur remarquable, provenant de la haute Cordilière, qui en borde la gauche dans toute sa longueur.

Au lieu du noir d'ébène qui caractérise un nègre jouissant d'une bonne santé, ceux-ci avoient la peau cuivrée ou rougeâtre, ce qui, parmi eux, indique une complexion valétudinaire, ou la suite de quelque maladie aiguë. Ils m'ont assuré que les habitans de la haute Cordilière qui passent par là, y sont souvent pris de la fièvre, et que, s'ils y séjournent, le *vomito prieto* (la fièvre jaune) se déclare, et les emporte au bout de quelques jours.

Il paroît que l'air empesté de cette vallée ne respecte aucune des castes d'hommes dont nous avons parlé, puisque les noirs eux-mêmes en sont affectés. A la vérité le serein et la fraîcheur des nuits, en ralentissant ou suspendant la transpiration habituelle de ces der-

niers, que nous avons dit être nauséabonde, peut leur donner cette complexion valétudinaire provenant, à ce qu'il paroit, de ce défaut de transpiration.

Seroit-ce de quelques lieux ou vallées semblables, que le levain ou le germe de la fièvre jaune, ou de toute autre maladie analogue, se seroit répandu au-dehors? Je ne vois pas que nos connoissances pathologiques soient assez avancées pour prononcer à cet égard.

Quoique nous n'eussions mis que deux jours au lieu de trois, qu'on passe ordinairement à traverser cette vallée, deux de mes compagnons de voyage, habitans des Cordilières, non encore accoutumés aux climats chauds et marécageux, bien portans d'ailleurs, furent pris de la fièvre le soir même de notre sortie de la vallée, avec des efforts et des vomissemens d'une sabure glaireuse, comme s'ils avoient pris l'émétique. Heureusement que nous nous trouvions alors dans un pays élevé, tempéré et sain : ils en furent quitte pour ce seul accès. Le levain déjà cantonné dans l'estomac fut rejeté, la sueur termina la fièvre. Ce n'étoit sûrement pas là une indigestion, puisqu'ils ne vomirent que des glaires. Je suis persuadé que s'ils y eussent séjourné plus

long-temps, ils y seroient restés victimes de la fièvre jaune.

Il y a beaucoup d'autres vallées semblables dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, où il fait toujours très-chaud, et où l'insalubrité est telle, que personne n'ose s'y exposer, quoique l'or y abonde pour l'ordinaire: telles sont les fameuses mines de Matagrosso, de Tipounani, etc., où un homme riche, très-digne de foi, m'a assuré avoir puisé les commencemens de sa fortune, dans un lieu de ces dernières qui n'est pas fréquenté par les Portugais à qui ces mines appartiennent, où il descendit avec huit Indiens, qui, en quinze jours de temps, lui lavèrent douze kilogrammes pesant d'or en poudre (1). Tous se nourrissoient bien, et étoient à-peu-près ivres d'eau-de-vie du matin au soir. Cela encourageoit le travail, en maintenant une transpiration abondante. Tous les soirs ils venoient coucher sur une élévation, à plus de deux cents mètres perpendiculaires de la mine. Ils s'en retournèrent bien portans.

---

(1) Voyez, pour ce travail, mon Mémoire sur le Platine, inséré dans le *Journal de Physique*, année 1785, tome XXVII, page 362 et suivantes.

Il y a d'autres vallées où il fait également très-chaud, et où l'insalubrité particulière présente, non pas le *vomito prieto* (la fièvre jaune), mais bien d'autres maladies incurables ou dangereuses, qu'on attribue généralement à la qualité des eaux; le cóto ou goître, et le pian, sont inévitables lorsqu'on y séjourne : telles sont les vallées de Ouachipa à six myriamètres de Lima, de Capitanejo, qu'on traverse en allant de Pampelune à Santa-Fé, etc.

## Section VI.

### *Province de Guayaquil, et la capitale de ce nom.*

Guayaquil a ceci de particulier avec l'Egypte, qu'une grande partie de cette fertile province, limitée au sud par des déserts où il ne pleut jamais, et au nord par des pays stériles où l'on est des années sans voir la pluie, est inondée tous les ans par un débordement périodique de deux à trois mètres perpendiculaires, pendant les mois de Ventose, Germinal et Floréal. L'inondation, que les calmes accompagnent ordinairement, laisse sur la terre un limon, aussi nuisible à la santé des

hommes qu'il est favorable à la végétation. Dès que le débordement commence, l'air plus froid et plus humide diminue ou supprime la transpiration accoutumée ; il en résulte des fièvres catharrales, participant plus ou moins du caractère bilieux : elles ne sont pas dangereuses. Lorsque le limon qui couvre la terre après l'inondation commence à se dessécher, l'atmosphère, presque toujours stagnante, est de plus en plus infectée. C'est alors que les fièvres rémittentes, double-tierces, ou intermittentes, la dyssenterie et les autres affections bilieuses putrides, exercent leurs ravages dans la ville et sur toutes les parties de la province sujètes à cette inondation.

Si les calmes continuent plus qu'à l'ordinaire, avec quelques grains de pluie qui ne font qu'entretenir l'humidité de la terre, les mêmes maladies prennent un caractère de putridité maligne, et le *vomito prieto* (la fièvre jaune) se déclare. Enfin, lorsque le limon est parfaitement desséché, et l'air renouvelé par les vents qui s'élèvent dans l'arrière-saison de l'été, les maladies cessent, malgré la chaleur excessive qu'il fait alors. Je n'ai vu nulle part plus d'insectes de tous les genres durant l'inondation ; ils fuient les

buissons qui se trouvent alors submergés, et se réfugient dans les maisons où leur affluence va jusqu'à éteindre les lumières.

Les maladies que j'ai eu occasion de traiter en ces diverses saisons, m'ont prouvé que là, comme par-tout ailleurs, l'émétique et le quinquina feroient des merveilles; mais, de mon temps, en 1778 et 1782, on suivoit la doctrine des crises, d'ailleurs salutaire dans d'autres climats, et la mort du malade étoit attribuée à la malignité de la maladie. On y pronostiquoit bien le trépas prochain, mais rien d'assez puissant n'étoit employé pour conserver la vie. Le vomissement ou les déjections noires se manifestoient-ils? *læthale!* disoit le docteur, d'après *Hippocrate*.

Si la fièvre jaune n'exerce pas à Guayaquil les ravages affreux qu'elle fait aux Isles-du-Vent, c'est parce que, située à proprement parler dans un coin du monde, cette province n'est pas sujète à recevoir les expéditions maritimes que l'ambition angloise suscite aux Colonies, et qu'il y séjourne peu d'hommes des pays froids. Cependant les montagnards de la province de Quito et des autres pays froids des Cordilières, lesquels, pendant les trois mois qui précèdent l'inondation, y font

un grand commerce d'échange, courent risque d'être atteints de la maladie noire, s'ils y séjournent pendant et après l'inondation ; aussi n'y restent-ils que le moins qu'ils peuvent, et s'en retournent-ils dans leur pays avant cette époque.

En général, le teint des blancs de Guayaquil est pâle et même jaunâtre. Ils envoient de bonne heure leurs enfans à Quito et ailleurs, pour y être élevés et acquérir une complexion vigoureuse. Leur teint, blanc comme le lys et frais comme la rose, lorsqu'ils en reviennent, reprend son ancienne couleur après un an de séjour ; cela est plus prompt à la suite de quelque fièvre, laquelle leur devient funeste, lorsqu'elle prend le caractère du *vomito prieto*. Les gens de couleur, et sur-tout les noirs, y jouissent d'une santé presque inaltérable : le climat leur est naturel.

## Section VII.

### *Lima, capitale du Pérou.*

Lima, où j'ai résidé plus de trois ans, est habitée par une population de soixante à quatre-vingt mille ames. Outre les maisons de force, il y a sept hôpitaux, destinés chacun

aux malades de la même couleur, du même sexe et du même état. Le luxe et les besoins du commerce y entretiennent une infinité de mulets et d'autres animaux : elle est située aux confins d'une vaste plaine sablonneuse, à un myriamètre de la mer ; il n'y pleut jamais, et nulle part il n'y a aucun vestige de marais. Je crus, à mon arrivée, être dans un pays des plus sains : je ne tardai pas à être détrompé. En général, la pâleur de la peau annonçoit une assez mauvaise complexion, et les maladies que j'eus bientôt occasion de traiter, ne me laissèrent aucun doute que l'infection de l'air en est une des causes principales.

Pour bien entendre comment la ville de Lima peut être sujète à une pareille infection de l'air, il faut savoir que, de mon temps, cette grande ville, outre le conduit qui fournit l'eau à la fontaine de la place, à quelques couvens, etc., n'avoit aucun écoulement d'eau dans les rues, et qu'il n'y avoit pas d'aqueducs suffisans pour conduire les immondices au-dehors ; que, depuis Frimaire jusqu'en Pluviose inclusivement, le ciel absolument sans nuage laisse l'action libre à toute l'ardeur d'un soleil brûlant ; que, toute la ville man-

quant de latrines, à quelques maisons près où elles sont presqu'à fleur de terre, on y est réduit à jeter les ordures au milieu des rues, où elles croupissent et forment autant de cloaques sans cesse renouvelés. L'on y jette les chats, les chiens, et toutes les immondices des maisons. Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues détournées, des mulets et d'autres charognes que l'on ne se donne pas la peine d'enterrer. Il y a des rues où le fumier et les balayures ont si fort exhaussé le terrein, que les maisons bâties, il y a quarante ans, au niveau du sol, se trouvent comme enfouies à un mètre, et au lieu de monter un ou deux escaliers, il faut en descendre quatre à cinq pour y entrer. D'ailleurs, les chambres où logent les gens du peuple, accolées les unes aux autres comme les cases d'un damier, n'ont pour toute ventilation qu'une porte d'entrée, et ne reçoivent de jour que par le toit, qui n'est le plus souvent qu'une simple natte de roseaux, chargée d'une couche de terre de neuf à douze centimètres, avec une planche en coulisse, placée à une fenêtre qu'on ouvre ou qu'on ferme avec une petite corde.

Si, à ces premiers foyers de corruption, on

ajoute celui des cadavres qu'on enterre dans les églises, et le défaut d'eau courante qui suppose la malpropreté habituelle des rues, puisqu'il ne tombe jamais de pluie en cette contrée, on conviendra que Lima doit être très-exposée à l'influence putréfiante de tout autre climat chaud sujet à celle des marais, et par conséquent à des maladies analogues.

En effet, pendant les trois mois d'été dont on vient de parler, l'infection des rues est à peine tolérable en quelques endroits; mais comme il est du bon ton de se parfumer, d'avoir dans les poches des poignées de fleurs odorantes, ou qu'on rend telles par quelques gouttes de compositions musquées, on corrige la mauvaise odeur, et l'on vit ainsi parce que c'est l'usage. Les gens aisés et les riches s'en aperçoivent beaucoup moins, parce que les premiers vont à cheval, et les derniers toujours en voiture.

Cette odeur, dégagée par l'action intense du soleil, ne se répand cependant pas autant qu'on pourroit le croire; au premier étage des maisons, ou même plus bas, et dans les sales au fond des cours, où le sol est exhaussé de quelques mètres au-dessus de celui de la rue, on s'en aperçoit peu. On pourroit en

inférer que, tandis que l'ammoniaque et l'hydrogène sulfuré se dissipent dans les airs, l'oxigène carbonaté, mêlé aux autres miasmes, circule près de terre à cause de son poids, etc.

Quoi qu'il en soit, c'est principalement en Pluviose que l'infection commence à se manifester par l'humeur dartreuse et d'autres éruptions cutanées, l'hémorrhagie et les affections qui dépendent de l'acrimonie ; c'est alors que, pressé par l'extrême besoin de se rafraîchir, on boit à l'excès des limonades, des tisannes à la glace qu'on trouve par-tout dans les rues, où on les vend à un prix modique. On fait en même temps un grand usage des fruits qui abondent en cette saison, tels que le raisin, la pastèque, l'ananas et la chirimoya délicieuse (*anona Peruviana*), etc.; les glaces de toutes les sortes, imitant la forme, l'odeur et le goût de tous les fruits, sont alors prodiguées, et les bains froids de la rivière Rimac, alors débordée, qui passe entre la ville et le faubourg, sont des parties de plaisir, où tout le monde se rend dès le matin, et d'où beaucoup ne reviennent que sur le soir.

Un pareil régime, puissamment sollicité alors par la Nature, doit détruire ou au moins

modérer l'effet de l'acrimonie qu'on respire, et en général on se porte bien durant cette saison, aux incommodités près dont on vient de parler.

Mais le mois de Ventose arrive et tout change de face ; une brume épaisse couvre toujours l'atmosphère, et le soleil disparoît tout-à-fait. On est quelquefois des mois sans le voir, et l'on vit ainsi jusqu'à l'été suivant, c'est-à-dire environ neuf mois, au milieu d'un brouillard humide qui mouille les vêtemens sans cependant jamais se résoudre en pluie ; et c'est alors que la transpiration, presque tout-à-coup arrêtée ou grandement diminuée, découvre l'épidémie qui se montre sous divers aspects, et que l'humeur, qui ne peut plus transpirer, se résorbe, se porte sur l'organe de la respiration et sur les premières voies, où elle se cantonne, si une diarrhée salutaire n'en délivre pas.

C'est dans ce mois et le suivant, que sévissent les maladies ; l'épidémie offre partout des fièvres rémittentes, des doubles tierces bilieuses, des intermittentes, des affections catarrhales, la pleurésie, la péripneumonie, et sur-tout la dyssenterie. La plupart de ces maladies décèlent un caractère

putride, par l'abbatement extrême des malades, les foiblesses, l'hémorrhagie, les déjections fétides et noirâtres, les pétéchies, le pouls foible, irrégulier, ou même intermittent; un régiment d'Europe qui arriveroit à Lima, en Frimaire ou Nivose, courroit risque d'être attaqué de la fièvre jaune en Ventose ou Germinal, comme dans tout autre pays chaud et marécageux des tropiques.

De mon temps, en 1779, 1780, et 1781, on étoit malheureusement loin de saisir le caractère de ces maladies, on les traitoit comme de veritables inflammations, par la saignée, et par toute la série des adoucissans, des tempérans, des antiphlogistiques, etc. Le tartre stibié étoit regardé comme un poison, ainsi que les purgatifs employés d'après la doctrine des crises; on supposoit que l'usage des acides végétaux et des fruits retardoit ces crises salutaires, et c'est ainsi que les malades se trouvoient privés des plus puissans moyens de se guérir, indiqués par la Nature et par leurs propres sensations. Appelé en consultation à la dernière époque des maladies, j'ai observé, parmi les gens de la région froide, arrivés depuis quelque temps, la bile plus ou moins noire se manifester par le vomissement ou les

les déjections, et le malade étoit jugé alors sans ressource. Quelques praticiens administroient le quinquina, mais le plus souvent à des doses trop foibles pour en obtenir un effet marqué. On ne vouloit pas m'en croire, lorsque je disois l'avoir vu donner par quatre grammes toutes les demi-heures, jusqu'à vingt-quatre prises, auxquelles on ajoutoit par fois quelques gouttes de laudanum (1). La petite vérole,

---

(1) A trente-cinq myriamètres de Lima, la charmante vallée d'Ica est traversée, dans toute sa longueur, par une rivière sujète aux débordemens périodiques, qu'éprouvent toutes celles qui prennent leur source dans les Cordilières ; le limon que ces débordemens laissent sur le sol sablonneux de cette vallée la fertilise tous les ans. On y cultive la vigne au moyen des irrigations dirigées suivant la méthode, j'ose dire savante, des anciens Péruviens. La ville du même nom, et ses environs, qui comptent une population de dix à douze mille ames, est soumise à toute l'influence délétère que laisse l'inondation. Si, lorsque le limon est desséché par un soleil brûlant, il survient des calmes de quelque durée, les fièvres putrides s'y déploient avec une vigueur inconnue ailleurs ; on est quelquefois emporté par le premier accès, qui dure vingt-deux heures : il falloit trouver un remède proportionné au mal. Le docteur *Lujan*, praticien justement célèbre, a fait cette première découverte : aussitôt l'intermission, il donne le quinquina à très-forte dose ; il

qui étoit alors épidémique, devenoit souvent meurtrière. On la jugeoit telle, lorsque quelques boutons se remplissoient de sang, et l'on cessoit tout remède.

A la même époque, une maladie convulsive, qui paroît être endémique dans la région chaude et marécageuse des tropiques, sur-tout près des côtes maritimes, moissonnoit beaucoup de nouveaux nés, et de préférence ceux des pères et mères blancs. Cette maladie s'appelle, à Guayaquil, à Lima, etc., *mal de hérir*, à cause du mouvement convulsif des bras qui semblent frapper quelque chose. Aux Isles-du-Vent, à Cayenne, etc., on la nomme *mal de mâchoires*, lesquelles restent presque toujours serrées jusqu'à la mort. Appelé à donner mes soins à plusieurs, je crus que la meilleure méthode curative étoit, 1°., de les purger fortement, pour entraîner les restes du méconium, ou toute

---

en continue l'usage jusqu'à ce qu'il juge la fièvre, ce qu'on appelle *coupée*, ou suspendue : il émétise, il purge, il tempère ensuite avec les remèdes convenables. Ses succès complets, fondés sur une longue pratique, sont sa réponse aux partisans de l'ancienne doctrine ; il n'est pas besoin de dire que les gens de la région froide y sont les plus exposés et les plus maltraités.

autre matière bilieuse cantonnée dans les premières voies ; 2°. de relâcher, d'affoiblir, de calmer l'action musculaire ; 3°. de fixer aux extrémités inférieures l'irritabilité répandue dans tout le système.

En conséquence, une forte infusion de rhubarbe, mêlée à la magnésie, leur étoit administrée sur-le-champ par cuillerées. On les tenoit en même temps étendus dans un bain tiéde, où ils restoient, jusqu'à ce qu'ils fussent suffisamment évacués. Le relâche obtenu, on les couchoit, on leur donnoit le laudanum dans de l'eau de poulet, bouilli avec une pincée de riz, qui étoit leur seule nourriture, et des sinapismes, ou même les vésicatoires leur étoient appliquées à la plante des pieds ; plusieurs échappèrent, par ce simple traitement, à un mal réputé incurable. Je fis même un petit traité sur cette maladie. J'en conserve le manuscrit en espagnol ; il ne fut pas imprimé : le *proto-medico* jugea que cette innovation n'étoit pas fondée.

Par cet aperçu, on voit que ma pratique étoit bien différente de celle des médecins du pays. Chez les malades que je parvenois à persuader, l'émétique faisoit merveille ; et dès que les premières voies étoient débarras-

sées, la sueur amenoit souvent l'intermittence, et le quinquina, en décoction ou en substance, étoit administré lorsqu'il paroissoit nécessaire. Je puis dire, avec vérité, qu'ils guérissoient promptement, et que les convalescences étoient moins longues que par la méthode ordinaire.

J'ai vu de violens points de côté, où l'on avoit été saigné plusieurs fois, céder aux déjections alvines excitées par le kermès. J'ai traité, avec succès, de violentes péripneumonies, où les crachats étoient noirs et fétides, par le seul usage de la chirimoya, du jus d'orange, et d'autres fruits doux, sucrés. J'ai employé le même traitement dans la dyssenterie, lorsque l'humeur noire et l'odeur cadavéreuse annonçoit la pourriture, et je puis dire en avoir vu les meilleurs effets dans tous les cas où il restoit de l'espoir, sans même avoir eu recours au quinquina, lorsque ce traitement paroissoit suffire. J'en citerai un seul exemple, qui fera voir combien la Nature est puissante lorsqu'elle est convenablement secondée.

Un malade affecté de dyssenterie étoit alité depuis trois semaines : son médecin, l'un des plus accrédités de la ville, l'avoit abandonné

depuis deux jours, sous prétexte qu'étant chargé de trop de malades, il ne pouvoit le voir de quelque temps. Il lui avoit recommandé de rétablir ses forces épuisées par l'usage des consommés à la volaille et au riz, et de se tenir chaudement et bien clos dans son appartement, car il faisoit froid pour un malade. Appelé pour le voir, l'odeur fétide que j'éprouve en entrant, m'annonce le caractère de la maladie. Je veux faire ouvrir les fenêtres, il s'y oppose, disant que c'étoit l'ordre du médecin. Mourez donc dans votre cloaque, lui dis-je; et pour ne pas être suffoqué, je m'en allois. Me voyant partir, il me retient, et les fenêtres sont ouvertes, et l'appartement est arrosé, balayé, fumigé avec le vinaigre. Cela fait, je l'invite à se rafraîchir avec une orange, mais il refuse, disant que c'est un poison pour son mal, une crudité dangereuse..... J'insiste : au moins pour vous humecter la bouche. Il en prend une tranche, il tâte..... Qu'elle est délicieuse! pourquoi faut-il que je ne puisse pas en user à mon gré? Pendant que, sans s'en apercevoir, il savouroit, l'une après l'autre, les tranches qui restoient, je m'attache à combattre l'entêtement de cet homme, d'autant plus difficile

à détruire, qu'il étoit avocat. N'est-il pas vrai, lui dis-je, que vous prenez votre consommé avec la plus grande répugnance, et que, quelque temps après, vous éprouvez un malaise qui ne cesse que lorsque vous l'avez vomi ? Vous avez raison. N'est-il pas vrai encore, que vous ne vous sentez soulagé qu'après avoir été à la garderobe (j'examinois le pot-de-chambre, où à travers l'odeur de l'humeur noire et corrompue, on distinguoit celle du bouillon) ? C'est la vérité. Et cette orange (il en étoit à la dernière tranche) vous répugne-t-elle, l'estomac s'en accommode-t-il ?.... Parfaitement, vous le voyez ; je sens même mes forces renaître. Eh bien, au lieu de consommé, vous prendrez une crême au riz, bien sucrée, et rendue agréable avec le jus d'orange ou de grenade, à volonté. Et des remèdes, s'écrie l'avocat ! demain nous verrons. Pendant ce temps-là, on épluchoit vingt-quatre oranges, qui furent mises sur un plat à côté de son lit, sous prétexte de purifier l'air, prévoyant bien qu'il en goûteroit.

On vint me dire de grand matin qu'à l'insçu des veilleuses, le malade avoit mangé les oranges ; imprudence qui, selon elles, devoit le tuer. J'arrive, et au lieu de la sé-

cheresse de la langue et de la peau aride et brûlante que j'avois remarquées la veille, je le trouve en moiteur, calme, frais et très-content. Sa seule inquiétude étoit d'avoir mangé tant d'oranges : mais le moyen d'y tenir, elles étoient si douces, si délicieuses ! Calmez-vous, lui dis-je, je les avois placées là pour cet usage, et vous êtes guéri. Rassuré, il n'eut besoin, pour se rétablir, que de quelques doses de rhubarbe et d'un régime convenable.

Cette doctrine, je le répète, assez différente de celle des médecins de Lima, fut adoptée à la fin par quelques-uns, et le reste cria au charlatanisme. Cependant, deux ans après mon arrivée dans cette ville, j'eus lieu de la signaler avec éclat dans l'hôpital militaire du Callao, à un myriamètre de la capitale, où le médecin et l'un des deux chirurgiens venoient de mourir d'une épidémie qu'on disoit être la peste.

De l'ordre du vice-roi, commissionné par le *proto-medico*, je partis sur les neuf heures du soir pour reconnoître l'état des choses. Chemin faisant, je trouvai le second chirurgien qu'on apportoit mourant. J'arrive, et vois cent vingt malades dans deux salles closes

de toutes parts, attaqués de maladies de la nature de l'épidémie régnante à Lima. Dans une troisième salle étoient renfermés les malades qu'on supposoit pestiférés, au nombre de treize. L'apothicaire, vieillard acclimaté et très-expérimenté, me dit que les malades de cette troisième salle étoient des matelots arrivés du Chili depuis trois mois, et que neuf avoient péri en huit jours, les uns de convulsions, d'autres d'hémorrhagies qui se manifestoient par les lèvres, la langue et les yeux; que tous avoient été attaqués de vomissemens d'une humeur noirâtre, et qu'enfin c'étoit le *vomito prieto*: maladie qu'il connoissoit bien pour l'avoir vue à Carthagène et à Porto-Belo. Il ajouta que les premiers qui avoient été portés à l'hôpital, au nombre de cinq, appartenoient à un bâtiment chargé de grains venant du Chili; que ce grain avoit été mouillé par une voie d'eau pendant la traversée; qu'il avoit été fait une visite à bord dont il faisoit partie, et que lui et ceux qui etoient descendus dans l'entrepont avoient éprouvé une grande chaleur, des vertiges, un violent mal de tête, causés sans doute par le grain qui étoit en fermentation.

Pendant qu'on étoit à ouvrir les fenêtres,

à purifier l'air de la salle par des fumigations de vinaigre, etc., j'y fis transporter des autres salles tous les fiévreux attaqués de vomissemens et de défaillances, que l'apothicaire me désigna, au nombre de vingt-deux. C'étoit des matelots, tous étrangers, venant du Chili, par conséquent d'un climat froid comme celui de l'Europe, dont le plus grand nombre n'étoit pas acclimaté.

Le quinquina en substance ou en décoction, mêlé à l'acide sulfurique, à quelques décigrammes de jalap ou au laudanum, fut administré à tous ceux chez qui s'étoient manifestés les défaillances, la foiblesse du pouls, l'hémorrhagie, les pétéchies et les autres symptômes qui accompagnent la confirmation de la fièvre jaune. Les sinapismes et les autres secours auxiliaires furent employés suivant l'occasion. Deux de ces malades, attaqués de délire furieux, et jaunes comme des coings, avoient les pieds et les mains liés. Je leur fis appliquer sur la tête quelques morceaux de glace soutenue avec des serviettes. Tels furent mes dispositions de la première nuit.

Le lendemain, l'émétique fut administré aux fiévreux des deux premières salles attaqués de l'épidémie régnante, et à ceux de la

troisième salle chez qui la fièvre jaune n'étoit pas confirmée : ce remède fut employé avec les ménagemens indiqués au traitement de la fièvre jaune ; ceux qui avoient pu supporter le quinquina se trouvoient notablement mieux. Trois avoient péri sans avoir pris aucun remède. Des deux attaqués de frénésie, l'un étoit mort, l'autre avoit recouvré la connoissance et ne sentoit plus que sa foiblesse : il fut couvert d'une sueur générale, qui termina le délire et décida la guérison.

A huit heures du matin, quatre carosses arrivèrent de Lima avec douze médecins qui accompagnoient le *proto-medico*. Ils furent surpris, lorsqu'ils virent presque tous les malades, ou émétisés, ou ayant pris de grandes doses de quinquina, ou mis à l'usage des fruits, de la limonade, etc. Les uns se trouvoient mieux, les autres soulagés, et le reste pour le moins aussi bien que la veille. Si ma méthode ne fut pas applaudie, du moins ne fut-elle pas désapprouvée : l'événement seul pouvoit la justifier. Ils partirent, et je restai, faisant employer devant moi tous les moyens propres à purifier les salles, le linge, et tout ce qui pouvoit receler l'infection.

Ce seroit me répéter inutilement que d'in-

diquer les moyens qui furent mis en usage dans le traitement de cette fièvre jaune, qui, faute des précautions convenables, étoit devenue contagieuse dans cet hôpital, parmi les étrangers seulement. Le médecin et les deux chirurgiens, tous les trois Européens qui s'étoient trouvés le plus à portée de la contagion, avoient péri, probablement par le mauvais traitement qu'ils avoient suivi sur eux-mêmes. La saignée, les adoucissans et quelques boissons édulcorées avec le sirop de Grenade, que ces médecins avoient employés, n'étoient pas, dans ce cas, des moyens aussi propres à aider la Nature que dans une inflammation. Il suffira d'observer que, sur les trente-cinq malades que j'ai crus être attaqués ou menacés de la fièvre jaune, vingt-six furent guéris, ensorte que, sur les neuf morts, dont cinq avoient péri dans la nuit de mon arrivée, il n'en mourut que quatre chez qui le quinquina n'avoit pu passer, et qu'à mon départ de l'hôpital, où j'étois resté vingt-cinq jours, il n'y avoit plus que soixante malades sur la totalité, dont le tiers avoit été renouvelé par les nouveaux venus, et que la fièvre jaune avoit absolument disparu.

Voilà donc encore un fait remarquable, que la fièvre jaune, sans avoir été apportée du dehors par les bâtimens de commerce du Chili, s'est déclarée parmi leurs équipages, jouissant tous de la meilleure santé, et non pas parmi les gens du pays, pour lesquels elle n'a pas paru contagieuse, et cela, parce que les habitans du Chili sont avec le climat de Lima, dans le même rapport que les Antilles sont avec la France. Il n'y avoit point ici de prédisposition scorbutique contractée à bord; puisque la traversée du Chili à Callao n'est jamais que de douze à quinze jours, et que les équipages dans cette navigation ne font usage d'aucune salaison. La prédisposition éloignée qu'ils pouvoient seuls apporter de leur pays, ne pouvoit être que celle des maladies vernales au sortir de l'hiver, qui, comme chacun sait, est au Chili l'opposé du nôtre. Leur disposition prochaine à gagner la fièvre jaune ne pouvoit donc être que le travail à bord pour décharger les bâtimens chargés des grains destinés à la consommation de la ville de Lima; déchargemens qui demandent des mois, et pendant lesquels les équipages furent exposés à toute l'ardeur du soleil, pendant Nivose, Pluviose et Ventose,

et ensuite aux injures d'une brume épaisse qui équivaut à l'humidité de la pluie. Or, ces équipages, arrivés en Frimaire ou Nivose, avoient subi pendant un mois ou deux toute l'intensité de la chaleur d'un climat où il ne pleut jamais, qui leur étoit étranger, et où, comme on a dû le remarquer, le ciel est absolument sans nuages pendant cette saison; ces matelots, retirés la nuit dans les entre-ponts, plongés dans la vapeur fermentescible du grain qui avoit été mouillé, et dans leurs propres miasmes exaltés par la chaleur, et exposés ensuite aux brouillards froids et humides qui surviennent en Ventose, et qui ne peuvent manquer de supprimer plus ou moins la transpiration, est-il étonnant que le concours de ces divers agens délétères ait déployé parmi eux la fièvre jaune, de la même manière que les fièvres automnales parmi nous deviennent plus ou moins pernicieuses, en raison de l'été plus ou moins chaud et humide qui a précédé, et de l'automne plus ou moins humide et froid qui succède, lorsque les calmes règnent, et qu'on se trouve exposé aux émanations insalubres.

Je terminerai par le récit succinct d'une maladie putride très-fréquente à Lima et

dans tous les pays chauds de l'Amérique méridionale sujets aux émanations putréfiantes, dont je ne sache pas qu'aucun auteur ait parlé : on la nomme *bicho*, nom qui signifie un ver.

## Section VIII.

### *El Bicho, ou la Gangrène au rectum.*

J'ai eu assez souvent occasion de voir cette maladie dans le Continent de l'Amérique méridionale, parmi les Espagnols des pays chauds et marécageux des tropiques, et dans les villes sujètes aux émanations locales putrides ; telle que la capitale du Pérou.

Cette maladie est assez fréquente parmi le peuple et les gens qui habitent les appartemens bas, humides et chauds, où l'air se renouvelle difficilement, qui vivent dans la malpropreté, et se nourrissent d'alimens malsains. Les Indiens et les autres habitans des pays froids des Cordilières y sont très-sujets quelque temps après leur arrivée dans les pays chauds ; elle se manifeste durant l'épidémie des fièvres bilieuses putrides, qui, à Lima, règnent, comme on vient de voir, sur la fin de l'été.

Cette maladie, qu'on doit à tous égards ranger dans la classe des maladies putrides, est ordinairement la suite de l'indigestion négligée ; on la distingue en *bicho baxo* et *bicho alto*, ce qui veut dire maladie occupant la région basse ou la région haute de l'abdomen. Quand elle occupe la région basse, elle se manifeste au rectum, qu'elle dilate plus ou moins ; il en exhale une odeur de pourriture : cet état est accompagné de fièvre, de défaillance et d'inclination au sommeil.

Le traitement de cette maladie est la limonade au citron, le jus d'orange et des fruits aigres-doux, les panades au pain, au riz, aux *chugnos* ou pommes de terre préparées, etc. ; on insiste sur-tout sur les lavemens, qu'on administre plusieurs fois par jour, composés d'herbes émollientes auxquelles on ajoute le jus de citron, et qu'on rend stimulantes avec le piment qui abonde dans le pays. Si cette maladie est négligée ou ne guérit pas promptement, elle gagne les autres intestins et devient mortelle.

Pour connoître si le *bicho* occupe la région haute, c'est-à-dire le grand arc du colon, on emploie un moyen qui, pour être fort singulier, n'en est pas moins bon. Pendant

que le malade est accroupi en posture de recevoir un lavement, on lui applique de la main une forte claque sur le derrière ; la commotion qni en résulte produit sur-le-champ une réaction telle que, si la putrescence s'étend au colon, le sphincter et le rectum se dilatent à y introduire aisément le poing fermé, et restent en cet état, exhalant au loin une odeur de pourriture insupportable. On y verse sur-le-champ un remède préparé avec l'urine pourrie, auquel on ajoute force piment, jus de citron, poudre à canon, etc. Si le malade en sent la cuisson, il y a de l'espoir, et le remède est répété, en diminuant chaque fois la dose des stimulans ; s'il y est insensible, il est sans ressource, et périt bientôt dans le plus profond coma. La pourriture s'empare du cadavre plus promptement que dans la fièvre jaune. Cette maladie diffère des dyssenteries des pays chauds, qui se terminent par gangrène, en ce qu'ici elle commence de bas en haut, et que le contraire paroît avoir lieu dans ces dernières.

## Section IX.

### *Isle de Cayenne et la Guiane françoise.*

Enfin, l'île de Cayenne et la Guiane françoise, où j'ai vécu depuis 1786 jusqu'à mon retour en France, et dont la réputation d'insalubrité n'est pas un problème, sur-tout depuis la déportation fructidorienne qui a fait tant de victimes, va nous offrir un vaste théâtre où la diathèse putride s'est souvent déployée dans toute son énergie meurtrière. La trop mémorable expédition de Courou, dont j'ai tracé l'esquisse dans un *Mémoire sur la Mendicité*, lu à la Société Royale d'Agriculture de Paris, le 24 Mars 1791, où, sur dix mille individus, six mille périrent de la fièvre jaune (1), est un sûr garant que là,

(1) Le gouverneur, M. *Turgot*, voyant cette mortalité effrayante, ordonna que le reste de cette expédition malheureuse, fut transporté sur l'un des Islots-du-Diable, gissant, en mer, à un myriamètre de la côte: ces îlots, où il n'y a ni marais, ni cousins, ni vapeurs nuisibles, où l'air est sans cesse renouvelé par les vents du large, offrent le site le plus sain que l'on connoisse dans toute la Guiane; ceux qui purent y aborder guérirent en peu de

comme par-tout ailleurs dans les pays chauds et marécageux des tropiques, elle a déployé ses funestes ravages, toutes les fois que des expéditions maritimes de l'Europe, mal concertées, y ont abordé avant, après ou pendant l'épidémie régnante des fièvres putrides bilieuses, qui arrivent pendant les calmes, à la suite des grandes chaleurs de l'été.

Afin qu'on puisse se faire une idée précise du climat de la Guiane françoise et de son influence sur la santé de ses habitans, je vais tracer succinctement sa situation topographique, d'après les nouvelles limites de l'Araonary, fixées par notre auguste Empereur. Cette intéressante Colonie commence à la rive gauche de cette belle et grande rivière, précisément à l'embouchure de l'Amazone; delà, ses côtes maritimes s'étendent à-peu-près dans le nord-ouest jusqu'à la rive droite de la rivière de Maroni, qui la sépare de la colonie hollandoise de Surinam, sur une longueur de côtes maritimes d'environ soixante-dix myriamètres. Cette immense contrée, cou-

---

temps, et durent leur salut à cette sage précaution : delà le nom d'Islots-du-Salut, qu'ils portent depuis cette époque effrayante.

verte de forêts et de marécages dans toute son étendue, n'est encore habitée par les François que vers le milieu des côtes, depuis la rivière Oyapoc jusqu'à celle d'Iracoubo.

La ville de Cayenne, capitale de cette colonie, est située dans l'île de ce nom, qui n'est séparée du Continent que par une rivière divisée en deux branches : cette ville est située en partie sur un promontoire que la mer environne du côté de l'est à plus de moitié de sa circonférence ; les vents du large, qui ne varient guère que du nord-est au sud-est, suivant les saisons, répandent sur toute la ville une fraîcheur qui y restreint la chaleur ordinaire à vingt-deux ou vingt-quatre degrés ; les larges fossés qui la séparent de la nouvelle ville, sont pleins d'eau dans les temps de pluie, fangeux ou à sec sur la fin de l'été ; le côté de terre est occupé par des arbres, des buisons et quelques marais d'eau douce. Toute la droite de la rade, est bordée de forêts de mangliers, où circulent les marées à travers les vases qui s'y sont accumulées ; des plantations de cotoniers, faites d'après l'art des desséchemens, occupent à présent la plus grande partie de ces marais salans ; des nuées de cousins, qui se multi-

plient par-tout où il y a des eaux stagnantes, n'y annoncent que trop la diathèse putride des marécages ; cependant les vents du large qui s'élèvent le matin et durent jusqu'au soir, la chassent au loin dans les forêts de l'ouest, et c'est ainsi que l'atmosphère, renouvelée journellement, rend le séjour de Cayenne sain et agréable.

Mais la scène change lorsque le calme règne et dure plusieurs jours ; cependant, s'il survient durant les pluies, l'insalubrité est peu de chose, parce que, d'une part, la pluie débarrasse l'atmosphère des vapeurs nuisibles qui peuvent s'y répandre, et que, de l'autre, ce qui s'élève de la terre n'est guère que de l'eau en raréfaction. Mais si les calmes ont lieu sur la fin de l'été, lorsque les marais commencent à se dessécher, tout change de face, et l'air embrasé n'est bientôt que le véhicule des miasmes des marais, où périssent simultanément les multitudes de larves d'insectes qu'ils recèlent (1).

(1) C'est alors que les maladies inflammatoires ou bilieuses, suivant les espèces d'hommes qu'elles attaquent, prennent le caractère putride, et que la fièvre jaune se déclare parmi les nouveaux venus des pays froids. Batavia, le Bengale, Madagascar, et tous les pays chauds et

Outre la ville de Cayenne, qui compte à-peu-près trois mille individus de toutes les couleurs, la foible population de toute la Guiane françoise s'élève à peine à douze mille noirs, répandus sur des habitations souvent éloignées de plusieurs myriamètres les unes des autres. Ces habitations sont situées, partie sur les côtes, partie dans l'enfoncement des rivières, jusqu'à six ou sept myriamètres de leur embouchure, ou plutôt aussi loin que la marée conserve une grande rapidité, ce qui facilite les communications par eau; il n'y a de chemins par terre que sur les côtes, d'une habitation à l'autre, ou sur les bords des rivières, du même côté.

Toutes les côtes maritimes, sans exception, sont bordées de forêts de paletuviers ou mangliers, qui occupent les vases salées où la

---

marécageux des tropiques, présentent les mêmes inconvéniens dans les mêmes circonstances. Il seroit bien étonnant qu'il n'en fût pas ainsi sur le reste de la terre, à la suite des grandes chaleurs de l'été et des calmes qui surviennent; les environs de Rochefort, la Nord-Hollande, les Marais Pontins, et tous les lieux sujets aux influences marécageuses, n'éprouvent-ils pas des fièvres quelquefois aussi meurtrières que la fièvre jaune, que l'on traite, et qui disparoissent par les mêmes moyens?

mer circule pendant le flux ; ces vases se découvrent en partie à la basse mer, et répandent une odeur désagréable.

Les derrières de ces forêts de paletuviers, qui s'étendent à un demi ou même un myriamètre de large en quelques endroits, aboutissent à des prairies naturelles appelées savannes, que la saison des pluies tient ordinairement inondées, ou à des marais d'eau douce d'une étendue plus ou moins grande, qui, pendant l'été, se dessèchent en partie ou en totalité.

Là où finissent les marées, qui, dans la plupart des rivières du Continent, s'étendent jusqu'à treize ou quinze myriamètres des côtes, le sol s'élève tout-à-coup, et la chute des eaux forme dans chaque rivière une cataracte plus ou moins grande (il y en a de dix mètres de hauteur perpendiculaire), qui en rend la navigation impossible pour tout autre bâtiment que de frêles canots qu'on transporte par terre jusqu'au haut du saut ; de-là on remonte la rivière à travers une plaine jusqu'à un autre saut ; puis un troisième, où il faut faire les mêmes transports, et ainsi de suite jusqu'aux plateaux, où les eaux, se distribuant de tous les côtés, an-

noncent les points élevés de la Guiane, qui vont jusqu'à trois cent quarante mètres d'élévation perpèndiculaire, et sont pour le moins égaux en hauteur aux montagnes les moins éloignées des côtes maritimes.

Les montagnes les plus élevées sont situées sur ces plateaux par chaînes ou par groupes séparés. Quelques-unes, déboisées à leurs sommets, offrent de vastes pyramides de granit, sur lesquelles on ne grimpe qu'avec d'extrêmes difficultés, ou bien des éboulemens d'où la terre a disparu. Des masses énormes, entassées ou appuyées les unes aux autres, offrent par-tout des crevasses, des cavernes, des précipices effrayans.

Placé sur ces sommets sourcilleux, l'œil ne découvre à la ronde que de vastes plaines, terminées par d'autres chaînes de montagnes qu'il distingue à peine dans l'éloignement. Tout étant couvert de forêts aussi anciennes que le monde, il n'apperçoit pas, il ne soupçonne pas même l'existence des collines dont sont parsemées ces plaines pour la plupart.

Mais bientôt l'illusion cesse; on marche en avant, un marais (pinotière) se présente; on le traverse souvent dans la fange jusqu'à la

ceinture. On gravit une colline plus ou moins roide et élevée : on la descend, on trouve un autre marais qu'il faut franchir, puis une autre colline, et cela sans interruption pendant des heures et souvent plusieurs journées. De chacun de ces marais sort un ruisseau. La réunion de ces ruisseaux forme les rivières.

Telle est, en général, l'organisation topographique de la Guiane françoise, à prendre du fleuve Oyapoc par le Camopi et par le plateau qui sépare cette rivière de l'Araona, autre rivière qui se jette dans le fleuve Maroni, que nous avons dit être la limite du côté des Hollandois.

Ce simple aperçu, qu'il seroit si aisé de développer dans des vues d'utilité publique, fait voir que cette immense contrée n'est que ce que furent autrefois et sont encore la plupart des contrées du globe, lorsqu'elles n'étoient que de vastes solitudes habitées en quelques cantons par des sauvages, qui jouissent sans jamais rien améliorer.

La minéralogie de ce pays, dont je possède un grand nombre d'échantillons en pierres, en minéraux et en terres, fait voir également que le genre calcaire n'y existe nulle part en quantité notable, que l'alumine mêlée de sable

et de fer fait le fond du sol de cette contrée ; et que les marais, où les eaux transportent les débris des pierres décomposées, des végétaux et des animaux, sont à proprement parler, les seules terres de la Colonie où la fertilité soit permanente sans l'aide des engrais.

C'est au milieu de ces marais que se font les établissemens des Européens, au moyen des défrichemens dont il sera parlé à la fin de cette section, et c'est précisément là où l'on est le plus exposé à la piqûre d'une multitude de cousins de toutes les sortes.

Il y a des expositions sous le vent de ces marais où la place n'est pas tenable, même en plein midi. Pendant le repas, lorsque les mains sont occupées à servir la bouche, les jambes, abandonnées à la piqûre de ces insectes, en sont cruellement tourmentées ; on n'a d'autre moyen de les chasser, que du feu sous la table, où l'on excite la fumée avec des graines de coton, de la bouze de vache, ou tout autre ingrédient semblable.

Il y a d'autres expositions, également sous le vent, dont la grande élévation sembleroit devoir les garantir de l'atteinte de ces insectes, mais point du tout. L'habitation de la Gabrielle, florissante et renommée par ses

girofliers, les plus beaux du monde, et qui seule peut fournir en ce moment à la consommation de toute la France, la Gabrielle, quoique située à plus de cent mètres perpendiculaires au-dessus du sol noyé et fangeux des plaines de Caux, qui s'étendent à perte de vue jusqu'à la mer dans toute la partie de l'est, est si infestée de cousins que le vent chasse devant lui en certains temps de l'année, qu'on n'y peut durer ni jour ni nuit. Aussi cette habitation est-elle, pour les blancs, l'une des plus malsaines de la Colonie. Les fièvres rémittentes ou doubles-tierces bilieuses et même putrides qu'y éprouvent les mieux acclimatés, ne laissent aucun doute sur l'insalubrité de l'air qu'on y respire, insalubrité causée par la vapeur des marais dont on vient de parler. Car l'emplacement des maisons, sur le haut d'une montagne très-rapide de tous côtés, par-tout déboisée et cultivée, où la moindre humidité ne peut avoir lieu, feroit juger ce lieu très-sain, si l'expérience ne prouvoit le contraire. Je ne conseillerois pas à un blanc, venant d'Europe, d'aller s'y établir à son arrivée, il courroit les risques d'y être atteint de la fièvre jaune.

Enfin, les cousins s'écartent si peu des marécages et des vapeurs nuisibles qui en émanent, que les bâtimens mouillés en rade et au vent, à quelque distance de la terre, n'en sont pas tourmentés, pourvu qu'aux approches de la nuit on y éteigne toutes les lumières. Les embarcations qui naviguent sur les rivières éprouvent la même chose en se tenant au vent, éloignées des bords à vingt ou trente pas; mais il faut n'avoir pas de feu à bord; le contraire arrive, lorsqu'on est sous le vent.

Le sol de la Guiane françoise, généralement vaseux et argileux, est par-tout couvert de forêts ou de plantes; aussi la température y est-elle moins élevée que dans les pays sablonneux et découverts, situés par les mêmes latitudes. On peut l'évaluer à vingt-deux degrés dans les temps ordinaires, à vingt lorsque les vents du nord-est et la pluie refroidissent l'atmosphère, à vingt-cinq durant les plus fortes chaleurs de l'été, et à vingt-six ou vingt-sept lorsqu'il survient des calmes en cette saison : cette température baisse de quelques degrés dans l'arrière-nuit. Quelques parties des côtes maritimes, qui ne sont que des sables où la chaleur devient intense par

l'action du soleil depuis onze heures jusqu'à trois, ne doivent point entrer dans cette évaluation.

L'année, à la Guiane françoise, peut se diviser en quatre saisons, alternativement sèches ou pluvieuses. Le grand été, ou saison sèche, est d'environ trois mois, Fructidor, Vendémiaire et Brumaire (1). Les pluies, amenées par les vents du nord-est, cessent par intervalles et durent jusqu'en Ventose, que le petit été ou saison sèche reprend pendant environ un mois. Le temps des grandes pluies commence en Germinal, et finit en Fructidor.

Année commune, il tombe deux mètres soixante-six centimètres à trois mètres d'eau sur la surface de la Guiane : cela va à trois mètres trente-trois centimètres dans les années pluvieuses.

D'après cet exposé, il paroîtroit que la Guiane françoise devroit être l'un des climats les plus malsains qu'il y ait au monde. Cependant, lorsqu'on considère que les vents du large ou de la mer, qui soufflent de l'est,

---

(1) Voyez mon *Mémoire sur le Cotonier*, imprimé dans le tome V, des Mémoires de la Société d'Agriculture de la Seine.

du nord-est ou du sud-est, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de chaque tropique, battent en flanc toutes les côtes, toutes les parties de la Guiane habitée par les François, et que l'atmosphère, journellement renouvelée, va se perdre dans les solitudes de l'ouest; si l'on considère, en outre, que les miasmes, à mesure que la chaleur les dégage des marais et des corps qui se putréfient, sont absorbés en grande partie par les plantes et les arbres qui couvrent la terre, on sentira que ce pays doit être généralement sain, aux localités près résultant des nouveaux défrichemens et des habitations où l'air se renouvelle difficilement, ou qui sont situées sous le vent des marais sujets à se dessécher. S'il n'en étoit pas ainsi, comment aurois-je fait pour soutenir pendant trois ans des courses de six à sept mois chaque année, pendant lesquelles j'ai traversé, avec vingt-cinq à trente hommes du pays, une infinité de marais où nous en avions souvent jusqu'à la ceinture, n'ayant tous pour nourriture que la chasse et la pêche, pour lits que nos hamacs, et dormant toujours à la belle étoile, ou sous des feuillages, sans qu'il en soit péri un seul de maladie, et cela pendant les fortes

chaleurs et les calmes de l'arrière-saison de l'été de Vendémiaire? On va juger de la salubrité de ce pays par l'exposé brief des maladies endémiques et épidémiques qui règnent habituellement parmi les hommes acclimatés de toutes les couleurs.

Les commencemens d'été, ou grande saison sèche, terminent ordinairement les fluxions, les rhumes, les inflammations érysipélateuses, la dyssenterie et les autres maladies de la grande saison pluvieuse qui a précédé. C'est le temps de l'année où l'on jouit généralement d'une bonne santé. Si les vents de l'est continuent, la saison se passe sans autres indispositions que celles qui résultent de la sécheresse et de la grande chaleur qu'il fait alors, et que le régime tempérant dissipe, sans même employer la saignée. Mais si, dans l'arrière-saison, lorsque les marais se dessèchent, il survient des calmes plus ou moins prolongés, tout change de face; l'air, qui n'est plus renouvelé, se charge de vapeurs nuisibles qu'on respire et qui se mêlent aux alimens. La transpiration devient moins abondante, on est affecté de mal-aise, on dort mal, on est sans vigueur, on perd l'appétit. Bientôt les maladies prennent un autre ca-

ractère que décèlent l'hémorrhagie, les coliques, les fièvres rémittentes ou double-tierces, bilieuses, putrides, les crachats noirâtres dans les maladies pulmonaires, des abcès, des engorgemens aux glandes, l'indigestion, la diarrhée, et la dyssenterie souvent dangereuse. C'est le temps de l'année où les maladies sont le plus à craindre ; aussi prennent-elles le caractère de la fièvre jaune parmi les nouveaux venus des pays froids qui ne sont point acclimatés.

*Description de la fièvre jaune telle que je l'ai observée à la Guiane françoise.*

Cette fièvre s'annonce par des maux d'estomac, des vertiges, une grande foiblesse, le frisson, et tout-à-coup une grande chaleur accompagnée de douleurs lancinantes à la tête et au dos. Le visage est rouge et enflammé, le regard vif, les yeux douloureux et brûlans. Dans cet état, il y a anxiété, oppression, nausées, ou vomissemens glaireux ou bilieux : le pouls est élevé, mais jamais dur ; il devient foible, ondulent et intermittent dans les progrès de la maladie.

Le sang qu'on tire est d'un rouge vif comme

celui des artères, et reste presque liquide. Tiré au second ou troisième jour de la maladie, il nage par flocons dans une sérosité abondante, d'un jaune obscur, sur laquelle on remarque des taches noirâtres.

Dans les foiblesses qui surviennent, le visage est d'une pâleur jaunâtre, qui s'étend jusqu'au cou : elle se dissipe, plus ou moins, avec le paroxisme, et peut servir à faire distinguer la fièvre jaune des autres fièvres bilieuses putrides.

Lorsque la contagion est très-dangereuse, le malade est souvent emporté le premier ou le second jour; il passe rarement le troisième, et plus rarement le cinquième; s'il atteint le sixième ou le septième jour, la maladie rentre dans le genre des fièvres bilieuses putrides, endémiques dans le pays.

La fréquence des foiblesses indique une mort prochaine, lorsque le pouls reste ondulent, foible, ou intermittent, après le paroxisme.

Le vomissement d'une bile noire porracée est le signe pathognomonique de la fièvre jaune, du moment où il se déclare; jusques-là, elle n'offre que les symptômes des autres fièvres bilieuses putrides. Si la langue est sèche

sèche et noirâtre, il y a soif ardente : si elle est moite, le malade n'en est pas tourmenté. Mais, dans l'un et l'autre état, il devient comateux, la prostration des forces augmente, et il y a délire par intervalle.

Chez la plupart des malades, le blanc des yeux, auparavant rouge, devient peu-à-peu d'un jaune obscur, et l'ictère s'étend aux paupières, aux tempes, au contour de la bouche, au cou, et gagne la poitrine, la région épigastrique, et le reste du corps.

Si le malade a passé le septième jour, lorsque l'ictère se déclare, elle n'est pas réputée dangereuse.

Mais, dans bien des cas, la peau est plutôt d'une pâleur livide, offrant çà et là des taches pourprées, principalement sur la poitrine et à la région du foie, où paroît être le siége de la maladie.

Ces deux états sont souvent accompagnés d'hémorrhagies d'un sang ichoreux, qui se manifestent par le nez, les yeux, la bouche, et par-tout où la peau a été entamée, même par les pores, par le vomissement et les déjections, mélangées avec la bile, et par les urines, qui sont teintes de sang.

Immédiatement après la mort, les taches

gangréneuses augmentent en nombre, et s'élargissent, et au bout de quelques heures, le corps exhale une odeur infecte qui se communique par-tout.

L'ouverture des cadavres présente la vésicule du fiel et les conduits biliaires, enflés, et remplis d'une bile noire; et le foie, le duodénum, l'estomac et les intestins, offrent des taches gangréneuses d'où suinte un sang corrompu.

Il est inutile de repéter ici ce qui a été dit précédemment sur le traitement de cette funeste maladie: nous passerons de suite à deux faits récents, dans l'un desquels elle s'est montrée dans toute sa force, tandis que dans l'autre, elle ne s'est pas manifestée, quoique dans les mêmes circonstances, et que le nombre d'hommes débarqués fut plus que double de celui du premier.

Un détachement de trois cents hommes, commandé par le général Degouges, arrive à Cayenne en Vendémiaire an X, dans le temps des plus fortes chaleurs. Les calmes de l'arrière-saison ont été plus fréquens qu'à l'ordinaire, d'où est résulté l'infection de l'air par les miasmes des marais desséchés: bientôt après la fièvre jaune s'est déclarée parmi cette

troupe, arrivée depuis environ un mois; plus de la moitié, c'est-à-dire près de deux cents hommes, en sont morts, avec le général, le commandant de la place, et plusieurs autres officiers. Cependant cette troupe, casernée avec l'ancienne et le bataillon des noirs, ne leur a pas communiqué la contagion, à quelques individus près adonnés à l'usage excessif des liqueurs fortes, qui ont eu des rémittentes bilieuses putrides, lesquelles ne diffèrent de la première que par leur durée, et par leurs effets bien moins dangereux.

Cette fièvre jaune a été également fatale à la plupart des passagers et des équipages nouvellement arrivés. Les gens du pays, habitués au climat, ont éprouvé les fièvres et autres maladies ordinaires qui ont lieu durant les calmes qui succèdent aux grandes chaleurs de l'été.

L'ancienne troupe, acclimatée depuis quatorze ans, faisoit partie du régiment d'Alsace, presque tous Allemands, grandement adonnés à l'usage des liqueurs fortes. Ils étoient arrivés à Cayenne en 1793, au nombre de sept cent cinquante hommes, précisément à la même époque où la troupe du général Degouges avoit été si mal accueillie; mais la saison fut

toujours favorable, les calmes n'eurent pas lieu, et les fortes brises de l'est continuèrent à balayer l'atmosphère des miasmes qui s'élevoient des marais desséchés. Les maladies qu'ils éprouvèrent furent guéries par la saignée, les adoucissans, la limonade, l'usage des oranges et des fruits du pays, et l'on avoit soin d'entretenir la liberté du ventre. Par cette sage conduite ils se trouvèrent acclimatés. Au bout de huit mois de séjour dans l'île, il n'en étoit mort que deux, et ce ne fut certainement pas de la fièvre jaune. Cette troupe a continué le service dans toutes les parties de la Colonie où elle a eté envoyée, sans éprouver d'autres pertes que celles qui résultent des maladies ordinaires.

Reprenons notre narré des saisons, et des maladies qu'elles occasionnent à la Guiane françoise.

Si, au lieu des calmes qui surviennent à la fin de l'été ou saison sèche, le vent d'est continue sans beaucoup d'interruption et se range au nord-est, lequel amène les pluies et la fraîcheur en Frimaire, Nivose et Pluviose, la salubrité continue, aux fluxions et aux maladies près qui résultent de la transpiration ralentie ou supprimée. Mais quelqu'aspect

qu'elles prennent, elles se rapprochent davantage du caractère bilieux inflammatoire, que de la diathèse putride, et ne peuvent être dangereuses que par un mauvais traitement. Quoique l'humidité soit plus ou moins grande, elle n'est pas à craindre ; les plantes, qui croissent alors de toutes parts, en absorbent les mauvaises qualités.

Le petit été, plus ou moins long, qui arrive en Ventose ou Germinal, n'ayant pas le tems de dessécher les marais, ne donne ordinairement aucun caractère pernicieux aux maladies, et l'on se porte généralement bien durant cette saison.

Les grandes pluies qui succèdent et inondent la terre pendant trois mois et plus, n'offrent non plus rien d'extraordinaire que les résultats d'une grande humidité, les fluxions, les rhumes, les fièvres intermittentes, bénignes, et même la goutte, maladie inconnue dans les pays secs et toujours chauds. Durant ces pluies excessives, le limon et d'autres plantes aquatiques croissent par-tout, dans les cours, dans les rues où l'eau séjourne, et même le long des murs des appartemens bas qu'ils colorent en verd à un pied de terre.

Je ne puis trop le répéter, ces signes non

équivoques de l'humidité la plus grande, n'indiquent point de qualités nuisibles dans l'atmosphère, et cette saison passe à Cayenne pour la plus saine de l'année, sur-tout lorsque le beau temps, le vent et les pluies se succèdent alternativement.

A Cayenne, lorsque les fièvres putrides ou la fièvre jaune ne règnent pas, la petite vérole est bénigne et discrète parmi les blancs et les noirs. Quelques mois avant mon départ, elle avoit été apportée par un bâtiment venant de Surinam, où, disoit-on, elle avoit emporté quatre mille noirs dans la seule ville de Paramaribo, capitale de cette Colonie. La contagion s'était répandue dans la ville de Cayenne et sur les habitations voisines; mais la vigilance du Gouvernement en arrêta tout-à-coup les progrès, en faisant transporter dans un bâtiment mouillé hors de la rade, et de-là à l'îlot des Lépreux, tous les malades à mesure qu'on les découvroit. Le bâtiment, où l'air étoit purifié deux fois par jour par des fumigations de vinaigre, et l'îlot des Lépreux, situé à un demi myriamètre en mer et au vent des côtes, qui n'est qu'une montagne défrichée depuis long-temps, bien aérée par les vents du large et libre de toute influence

marécageuse, secondèrent parfaitement les vues sages du Gouvernement. Je ne crois pas que sur quarante à cinquante malades, il en soit mort un seul, soit sur le bâtiment, soit sur l'îlot.

Mais comment se fait-il que le levain de la petite vérole, transmis de Surinam, où elle étoit confluente et maligne, ne l'a produite à Cayenne que discrète et bénigne ? si ce n'est par la raison, tant de fois alléguée, qu'à Paramaribo, placée à neuf myriamètres de la mer, on ne jouit pas, comme à Cayenne, de l'avantage des vents du large, qui y renouvellent tous les jours l'atmosphère, et que le bâtiment et l'îlot où les malades furent transférés étoient exempts de toute influence maligne.

C'est ici le lieu de faire connoître avec quelqu'étendue la puissance qu'ont les végétaux de corriger la qualité pernicieuse des marais ; la Guiane françoise et les Colonies hollandoises de Surinam, Essequebo et Démérary, offrent tout ce qu'on peut désirer à cet égard de plus lumineux.

A l'exemple des Hollandois, les habitans de la Guiane françoise ayant senti qu'il n'y a de culture vraiment productive, riche et per-

manente, que celle des terres basses, c'est-à-dire des marais salans ou d'eau douce, s'adonnent de préférence à cette culture lorsque leurs moyens le permettent.

Qu'on se représente un marais immense, couvert de forêts de palétuviers ou mangliers, ou bien ce qu'on nomme des pinotières, que les marées couvrent et découvrent deux fois en vingt-quatre heures, au milieu duquel va paroître, en moins d'une année, une belle et riche plantation de deux ou trois cents ares de surface. Pour y parvenir, il faut : 1°. Que la forêt soit abattue dans toute l'étendue de cette surface, et brûlée aussitôt qu'il est possible.

2°. Que toute l'étendue que doit avoir la plantation soit revêtue d'une digue d'entourage, de douze mètres de largeur, et de deux fossés larges et profonds, l'un extérieur, l'autre intérieur, dont la vase jetée et consolidée dans l'intervalle d'un fossé à l'autre, forme la digue en exhaussant le sol; cette digue empêche les eaux extérieures de pénétrer dans la plantation.

3°. A l'un des côtés de la digue est une écluse ou un coffre d'écoulement, dont le côté extérieur, coupé en biseau, est soulevé

par les eaux de l'intérieur, qui s'écoulent pendant les basses marées, et qui ferme de lui-même par le poids des eaux du jussan.

4°. La différence de trois mètres à trois mètres et demi perpendiculaires qu'il y a à Cayenne entre les plus basses et les plus hautes marées, établit le principe sur lequel est fondé l'art des dessèchemens.

5°. D'autres digues transversales, revêtues chacune de deux fossés, partant de la première, partagent le terrein comme un damier en huit, seize divisions, ou davantage. Ces fossés correspondent au fossé intérieur de la digue d'entourage.

6°. Chaque division est une pièce de terre qui doit être sous-divisée en planches de douze mètres de large sur toute la longueur de la division, par autant de saignées de soixante-six centimètres de large sur autant de profondeur, lesquelles versent dans les fossés. La terre des fossés sert à exhausser les digues, et celle des saignées à bomber les planches.

Au moyen de ces dispositions, toutes les eaux de l'intérieur s'écoulent en même-temps par l'écluse ou le coffre pendant la basse mer; la vase se consolide de plus en plus, et

reste parfaitement desséchée à un mètre et demi environ de profondeur.

L'emplacement des maisons et des bâtimens d'exploitation, est ordinairement au milieu du terrein : tout ce travail se fait au cordeau par des noirs, ou gens de couleur, nus, enfoncés dans la vase, au moins jusqu'à mi-jambe, quelquefois jusqu'à la ceinture. Cependant, quoique la sueur ruisselle de leur corps en travaillant, et quoiqu'ils soient tourmentés le matin et même durant le jour, de la piqûre des moustiques, des taons et des cousins, et exposés à toute l'ardeur du soleil, à la pluie, au vent ou au calme, ils ne s'en portent pas plus mal. La tâche remplie, ils se retirent gaiement, pour recommencer le lendemain, et cela pendant des mois, des années, n'importe les saisons.

Je le demande, comment se fait-il qu'un travail aussi pénible (car chaque coup de pèle enlève un kilogramme et demi à deux kilogrammes de vase, qui est jeté jusqu'à cinq mètres au loin), qu'un travail, dis-je, aussi défavorable sous tous les rapports, ne les affecte pas sensiblement, tandis qu'il tueroit infailliblement l'Européen le plus robuste

qui oseroit s'y exposer pendant quelques jours? Je l'ai dit bien des fois, l'humidité, les miasmes nuisibles des marais ne peuvent pas plus sur cette caste noire que le froid sur un Lapon.

Il n'en est pas de même des blancs qui surveillent ce travail, quoiqu'ils soient habitués au climat; la pâleur jaunâtre de leur peau fait assez connoître la qualité délétère de l'air qu'ils respirent. Lorsque, sur la fin de l'été de Vendémiaire, le terrein desséché et les calmes offrent l'insalubrité des marais, ils éprouvent des fièvres doubles-tierces bilieuses ou même putrides, dont ils se préservent ordinairement par l'usage des toniques, tels que les liqueurs spiritueuses, les amers, etc., et par d'autres moyens propres à entretenir la transpiration, la liberté du ventre, etc. Mais si c'est un étranger nouvellement venu des pays froids, sa première maladie peut être la fièvre jaune, qui lui devient souvent funeste.

Cependant, lorsqu'à force de travaux le terrein est parfaitement desséché et recouvert par la culture des denrées coloniales, le séjour en devient sain et des plus agréables, surtout lorsque le bananier et les arbres fruitiers

couvrent de leur ombrage les digues et les environs des établissemens. C'est alors que ce séjour, naguère habité par les reptiles, les cancres, les poissons, et des nuées de cousins, etc., devient à-peu-près aussi sain que tout autre lieu placé hors de l'influence des marais; quoiqu'au milieu des fossés et des saignées multipliés de toutes parts, toujours pleins d'eau durant les pluies, ou à sec pendant l'été, on ne s'en porte pas plus mal : ce qui peut se former d'air vicié est absorbé par les plantes.

Ma propre habitation, qui faisoit autrefois partie de la rade qu'elle confine aujourd'hui, desséchée d'après les principes ci-dessus, séparée de la ville de Cayenne par un canal où circulent les marées, par où se déchargent les eaux des marais de l'intérieur, laquelle n'étoit naguère qu'une forêt de palétuviers, couverte à chaque jussan par les eaux de la mer, va nous fournir quelques observations sur les maladies particulières aux blancs et aux noirs qui demeurent et travaillent sur les habitations.

Ayant suffisamment éclairci tout ce qui concerne les épidémies des fièvres rémittentes ou des doubles-tierces bilieuses putrides qui,

comme nous l'avons dit tant de fois, ne règnent qu'à la suite des calmes plus ou moins longs, pendant lesquels l'atmosphère embrâsée n'est pas suffisamment renouvelée par les vents du large, nous ne parlerons ici que des maladies ordinaires des noirs et des gens acclimatés.

A commencer par les maladies de l'été ou saison sèche, quelques noirs n'éprouvoient guère que des fièvres causées par la suppression trop subite des sueurs abondantes amenées par le travail et la chaleur excessive du jour; le repos, la limonade tiède de tamarins, de citrons ou d'oranges, le tartre stibié ou un purgatif, lorsque le calme étoit ramené, les guérissoient ordinairement. Quand la fièvre étoit accompagnée d'une toux violente, d'un point de côté, etc., on saignoit; le sang étoit couenneux comme dans la pleurésie inflammatoire, et le régime adoucissant antiphlogistique étoit employé.

Les ophthalmies étoient fréquentes et opiniâtres pendant la récolte du coton, qui se fait en Vendémiaire et Frimaire. La blancheur éblouissante de cette substance, qu'ils avoient continuellement sous les yeux, y contribuoient sans doute. Deux noirs étoient pris environ tous les quinze jours ou tous les

mois d'érysipèle aux jambes, maladie qui annonce toujours l'éléphantiase, qui n'en paroît être que la conséquence. Quant à nous autres blancs, nous jouissions de la meilleure santé pendant l'été ; nous nous régalions de deux ou trois oranges le matin, à jeun ; on se baignoit à volonté ; peu de viande, beaucoup de légumes et de fruits, du punch et du bon vin, pris quelquefois trop libéralement, étoit notre régime ordinaire. Tous nos soins se réduisoient à entretenir la liberté du ventre, à éviter l'ardeur du grand soleil, à dormir fraîchement à l'abri des cousins, à éviter les excès.

Avec Frimaire arrivoient les pluies et les vents du nord-est. Les fluxions, les maux de gorge, les rhumes devenoient fréquens parmi les noirs ; ils étoient pris de diarrhées, quelquefois de dyssenteries, de douleurs rhumatismales qui cédoient aux remèdes ordinaires. L'engorgement des glandes étoit aussi très-fréquent, sur-tout aux axillaires : il y eut une année où presque tout l'atelier y passa ; elles étoient accompagnées de fièvre et d'inflammation ; toutes abcédoient, et l'ouverture avec une lancette en étoit la guérison.

Cette maladie fut épidémique parmi les noirs des campagnes et de la ville ; elle n'attaqua pas les blancs, et très-peu les gens de couleur. Il y avoit aussi des exanthèmes, des abcès, des furoncles, des clous ; ceux des jambes et des pieds, toujours difficiles à guérir à cause du travail de la terre et par la négligence des noirs à les panser, dégénéroient quelquefois en ulcères sanieux ; s'ils étoient ichoreux ou sanguinolens, ayant une odeur de pourriture, l'usage interne du quinquina faisoit tomber l'escarre au bout de trois à quatre jours, et le pansement s'en faisoit à l'ordinaire. S'ils restoient dans le même état, c'étoit un signe que le malade alloit être attaqué du pian, maladie naturelle aux noirs, qui, comme la petite vérole, ne se gagne qu'une fois dans le cours de la vie ; et alors il étoit séquestré des autres jusqu'à ce qu'il fût guéri. La maladie vénérienne se traitoit, savoir : la gonorrhée, avec des tisannes administrées par leurs médecins noirs, auxquels ils ont la plus grande confiance pour certaines incommodités ; l'engorgement des aînes et les autres accidens de cette honteuse maladie, l'étoient par la liqueur de *van-Swieten*, et guérissoient promptement.

Pendant le petit été de Ventose et la grande saison des pluies, les maladies des noirs continuoient à-peu-près les mêmes ; seulement il y avoit des fièvres gastriques ou bilieuses qui cédoient à l'émétique et aux autres remèdes connus, sans être obligés d'avoir recours au quinquina. Je n'ai point observé parmi eux de fièvres intermittentes, tierces ou quartes. Chez les enfans, la grosseur du ventre, la maigreur du corps et des extrémités, et la dilatation de la pupille, annonçoient la présence des vers : on leur donnoit tous les mois, pendant trois jours, le semencontra, ou le lait de papaye ou de figuier ; on les purgeoit ensuite avec l'huile de palma-Christi.

Les noirs de mon habitation jouissoient tous d'une bonne santé, parce qu'ils étoient bien nourris, bien soignés dans leurs maladies, d'ailleurs il y alloit de mon intérêt ; on sait bien, à Cayenne, qu'une année après la liberté je n'en avois perdu aucun de maladie. Quant à moi et aux blancs qui étoient à mon service, nous nous portions bien, à quelques indispositions près ; cependant, dans les temps d'épidémie des fièvres bilieuses putrides, il falloit se purger pour peu que l'estomac se

trouvât

trouvât embarrassé. La liberté du ventre étoit soigneusement entretenue par les lavemens ou autrement ; et, à notre régime ordinaire, nous ajoutions la teinture d'*Huxham*, le *quassia amara*, ou le *pareïra brava*, infusés dans l'eau-de-vie, pris par petits verres avant le repas : ces toniques légers, et le grand usage du piment dans toutes nos sauces, étoient nos préservatifs.

On sait que la lèpre est une maladie de la région chaude : je l'ai observée plus fréquemment dans les pays chauds marécageux que par-tout ailleurs. A Cayenne, ses rapports à la population sont environ d'un à deux cents : cette proportion seroit plus grande ; mais la plupart des blancs, qui s'en sentent atteints, passent en France où le froid en retarde les progrès, et la guérit peut-être à la longue. Je l'ai également vue à l'île de la Trinité espagnole et à Carthagène, à-peu-près dans le même rapport. Le grand usage que l'on fait du poisson dans ces trois contrées, et sur-tout du poisson sans écailles, concourroit-il à développer cette hideuse maladie ? Je serois assez de cette opinion.

L'humeur dartreuse et les autres maladies cutanées, qui ne reconnoissent point pour

cause le virus siphilitique, difficiles à traiter dans les pays chauds et dont la guérison n'est pas sans inconvénient, sont pour la plupart contagieuses à la Guiane françoise, par le contact; le changement d'air dans les pays froids les guérit pareillement à la longue, ou en retarde les progrès. Ceux qui en sont incommodés n'éprouvent d'ordinaire de maladie dangereuse que par leur suppression, non plus que ceux qui ont des écoulemens habituels, ou des ulcères aux jambes ou ailleurs; ce qui sembleroit indiquer l'usage du cautère, ou de tout autre égoût à la peau, dans bien des infirmités que les remèdes ne soulagent point, ou comme préservatif.

Il resteroit sans doute beaucoup de choses à dire sur les maladies des tropiques, entre autres le tétanos, que je n'ai vu nulle part plus fréquent qu'à Cayenne et dans tous les pays chauds et marécageux où atteignent les marées; mais ce n'est pas ici le lieu d'en traiter : je me suis contenté d'indiquer les plus ordinaires.

# RÉCAPITULATION

*Des faits essentiels relatifs à la fièvre jaune, et aux maladies putrides.*

PARAGRAPHE PREMIER.

La fièvre jaune est, de toutes les fièvres bilieuses putrides, la plus accélérée, la plus meurtrière, et celle où le principe vital est le plus éminemment lésé. Elle n'a pas de type déterminé : elle foudroie souvent dès le second ou le troisième jour, et même plutôt. Si elle passe le cinquième jour, elle doit être considérée comme une fièvre putride ordinaire, plus ou moins dangereuse à proportion qu'elle dure plus long-temps. La jaunisse, l'hémorrhagie, les éruptions pétéchiales, et les déjections noires et fétides qui l'accompagnent ordinairement, sont plutôt des signes de dissolution que des crises salutaires : elle ne se termine pas par des dépôts ou des engorgemens aux glandes.

§. II.

Considérée sous les rapports du premier paragraphe, elle est endémique dans les pays

chauds et marécageux des tropiques ; dans les villes sujètes à leur influence, ou à celle de leurs propres immondices ; dans les nouveaux défrichemens de terreins limoneux, et par-tout où l'on est tourmenté des cousins. Plus les localités réunissent ces diverses circonstances, plus elle est dangereuse.

§. III.

La fièvre jaune devient épidémique, dans les circonstances du paragraphe précédent, lorsque la chaleur s'élève environ à vingt-cinq degrés, ou plus, du thermomètre de *Réaumur;* que les calmes empêchent l'air de se renouveler, et que les fièvres bilieuses putrides règnent dans le pays.

§. IV.

Elle peut avoir également lieu sous les zones froide ou tempérée pendant l'été ou l'automne, dans tous les lieux où se rencontrent les qualités des paragraphes II et III, lorsque le levain ou le germe de cette fièvre y a été apporté des pays chauds, où elle est endémique.

§. V.

La fièvre jaune attaque les hommes originaires des zones froide ou tempérée, et des pays élevés et froids de la zone torride, tels que les Cordilières ; elle devient contagieuse parmi eux dans les hôpitaux. Elle est d'autant plus meurtrière, qu'elle se complique avec la dyathèse scorbutique.

§. V I.

Elle attaque très-rarement les hommes du paragraphe V, lorsqu'ils sont *acclimatés* ou habitués au climat désigné au paragraphe II, plus rarement encore les blancs nés dans le pays, et presque jamais les gens de couleur, et sur-tout les noirs dont le tempérament est analogue aux climats les plus chauds et les plus malsains des tropiques.

§. V I I.

L'épidémie qui a lieu dans les circonstances des paragraphes II et III prend, parmi les blancs acclimatés et les créoles, le caractère des fièvres bilieuses, des rémittentes, des double-tierces putrides, qui se terminent ra-

rement avant le neuvième, le onzième ou le quatorzième jour; et, parmi les gens de couleur et les noirs, elle participe davantage au type inflammatoire.

## §. VIII.

La fièvre jaune suit les progrès et la marche de l'épidémie régnante du paragraphe VII, laquelle se ralentit et finit par disparoître, lorsque l'air est renouvelé par les vents, purifié par les pluies, et ramené à une température plus modérée.

## §. IX.

Dans les campagnes défrichées depuis longemps, exemptes de toute influence des marais; dans les villes où les eaux courantes et une police exacte maintiennent la propreté des rues et des maisons; et dans les pays ecs, sablonneux et bien aérés des tropiques, où l'eau des rivières ou des pluies ne séjourne pas sur la terre et n'y laisse pas de limon, quoique l'intensité de la chaleur y passe souvent trente degrés, on ne voit jamais régner les fièvres putrides du septième paragraphe, non plus que la fièvre jaune, à

moins qu'elles n'y soient introduites du dehors, ou des pays marécageux qui en sont à portée, et entretenues par des circonstances infiniment rares, telles que les longs calmes et l'humidité de l'air causée par les pluies; mais alors la salubrité du climat fait qu'elles n'y sont pas de longue durée.

## §. X.

Enfin, de tous les remèdes employés jusqu'ici dans le traitement de la fièvre jaune le quinquina et les acides minéraux et végétaux méritent seuls une juste confiance, lorsqu'administrés par une main habile, elle sait leur joindre à propos les évacuans, l'opium, le bon vin, les cordiaux, les stimulans de toutes les espèces, parmi lesquels il faut distinguer le piment, dont les deux sexes, dans les pays chauds des tropiques, font un usage excessif, sans en être incommodés, et probablement avec beaucoup d'avantage.

# CONSÉQUENCES

*Tirées des faits répandus dans cet Ouvrage, relatifs aux Maladies contagieuses, et à quelques autres jugées incurables, et sur les effets variés de l'inoculation; suivies d'un aperçu sur la nature des virus ou germes contagieux, et sur les moyens d'en distinguer les espèces.*

Le tableau des maladies des tropiques, basé sur les trois températures froide, moyenne et chaude, qu'aucun voyageur n'a encore tracé, fait naître des conjectures sur les maladies contagieuses, dont l'importance doit frapper les bons esprits. Plusieurs de celles qui règnent quelquefois dans nos climats, particulièrement sur nos ports de mer, et par-tout où nos relations avec l'étranger sont très-rapprochées, n'indiquent-elles pas une origine plus éloignée que les contrées de l'Europe? Et si l'on en suivoit attentivement les traces, n'est-il pas de la plus grande vraisemblance que le foyer en seroit découvert dans certains climats chauds et malsains de la zone torride, tels

que la vallée de Patia, etc., dont nous avons parlé?

Cette découverte une fois établie sur des bases solides, seroit-il impossible aux savans illustres, qui nous enrichissent journellement de leurs découvertes importantes, de trouver de nouveaux moyens de nous préserver de la plupart, et peut-être de toutes les contagions qui sont étrangères à nos climats? Les moyens que nous employons depuis long-temps contre la peste, indiquent que cette idée n'est pas une chimère. On est convaincu à présent aux États-Unis de l'Amérique, que la contagion de la fièvre jaune vient du dehors; et l'on y emploie les quarantaines pour s'en préserver.

L'exemple de la vaccination, dont le virus, différent de celui de la petite vérole, ne nous garantit pas moins de ses atteintes, ne fait-il pas pressentir ce que peuvent de pareils moyens contre les autres maladies contagieuses? Est-il bien certain que cette découverte immortelle ne puisse pas agir également sur quelques autres contagions? Qu'il me soit permis de rapporter un fait qui rend cette conjecture vraisemblable.

A la campagne, sur une habitation très-

saine, j'avois un hôpital de noirs, où je traitois les ulcères, les maux vénériens et le pian. La petite vérole, que j'inoculois alors sur cette habitation, gagna mon hôpital ; trois pianistes, ou ayant le pian, en furent atteints : excepté le vin de Madère qui leur fut donné libéralement, on cessa tout remède pendant le cours de cette nouvelle maladie ; et, chose à peine croyable, si elle n'étoit très-positive, la petite vérole disparut à l'ordinaire, et le pian avec elle ; et au bout de trois semaines, ces trois pianistes s'en retournèrent chez eux parfaitement guéris de l'une et l'autre maladie.

Ce fait peut et doit être vérifié dans nos Colonies, où les occasions ne peuvent manquer ; peut-être trouvera-t-on que l'inoculation de la petite vérole guérit cette dégoûtante maladie, très-dangereuse et même mortelle lorsqu'elle est mal traitée ; ou même que la vaccine peut produire cet effet.

On a vu que, dans certaines vallées de la région chaude des Cordilières, où l'on exploite les mines d'or alluvionnaires (1), on est atteint de la fièvre jaune, ou d'une

(1) Voyez, pour cette exploitation, mon *Mémoire sur le platine*, lu à l'Académie des Sciences et imprimé dans le *Journal de Physique*, année 1785, tome XXVII.

fièvre analogue, aussi accélérée et aussi meurtrière, par le seul effet de l'air qu'on y respire; que dans d'autres vallées, on gagne le pian par l'usage de l'eau des sources qui s'y trouvent, et que dans d'autres le goëtre y est général, au point que jusqu'aux animaux domestiques en sont affectés. Je citerai, à cette occasion, un fait qui semble autoriser mes conjectures sur les bienfaits de l'inoculation.

Pendant mon séjour dans la ville de Popayan, capitale de la province de ce nom, j'ai connu un homme qui auroit donné la moitié de sa fortune pour être délivré d'un goëtre énorme dont il étoit incommodé. Je le revis six ans après, bien portant et parfaitement délivré de ce goëtre. Il m'apprit que, deux mois avant sa disparution, étant dans une de ses mines d'or, située dans la région chaude, il avoit été mordu à la jambe par un gros serpent de l'espèce appelée *cascavel*, c'est le serpent à sonnette, qui passe pour l'un des plus venimeux du pays; que n'ayant pas été secouru à temps, l'enflure avoit gagné tout le corps et avoit failli le tuer, qu'échappé à ce danger, il avoit senti son goëtre diminuer de jour en jour, et qu'il étoit ainsi disparu sans employer aucun remède.

Cette guérison singulière, qui peut être, avec raison, attribuée au venin du serpent à sonnette, me paroît avoir agi dans le sens de l'inoculation. Je l'ai souvent proposée aux goëtreux, aux gens attaqués du pian, de la lèpre et d'autres maladies contre lesquelles on ne connoît aucun remède; cet essai n'étant pas assez justifié, personne n'a voulu s'y soumettre. Cependant des épreuves bien faites sur ce genre de remède (la morsure des reptiles venimeux), ouvriroient peut-être une nouvelle carrière à l'art de guérir; le muriate de mercure, l'opium, la ciguë, etc., avec lesquels on fait des prodiges, en sont-ils moins des poisons dangereux?

A ces faits, dont il est aisé de s'assurer par d'autres expériences, nous ajouterons celui des habitans de la région froide et des zones froides et tempérées, qui, comme moi, ont habité long-temps les pays chauds et marécageux des tropiques. Ne sont-ils pas, dans le fait, inoculés et hors des atteintes de la fièvre jaune? Le terme ne fait rien au fond de la chose, puisque le résultat en est le même.

Ceux qui ont voyagé en Afrique et dans la Guiane françoise, ont sans doute entendu

dire qu'on y inocule pour le serpent, et que par ce moyen la morsure des plus venimeux est sans effet sur les personnes ainsi inoculées. J'ai été plusieurs fois témoin que la partie blessée n'enfle même pas.

On pourroit s'assurer de la valeur de cette remarque auprès des personnes qui s'occupent à prendre des vipères dans le ci-devant Poitou et ailleurs ; savoir les moyens qu'elles emploient pour se garantir de leur morsure ; ou si celles qui en ont été atteintes une première fois, se sont par-là trouvées inoculées pour une seconde, ensorte qu'elle n'auroit produit aucun effet sur elles ; et enfin si cette inoculation n'auroit pas fait disparoître quelqu'autre maladie incurable dont elles auroient été atteintes, les écrouelles par exemple.

La lèpre, qui a éludé jusqu'à présent tous les efforts de l'art, ne laisse pas sans espoir de guérison chez les Indiens sauvages de la Guiane françoise. Le fait suivant, que je garantis, sans cependant répondre du succès, va le faire connoître.

Dans mon voyage de l'intérieur de cette immense contrée, à plus de quarante myriamètres des côtes maritimes, allant d'un village à l'autre, chez les Indiens Rocouyennes,

qui n'avoient alors aucune relation avec les Européens, j'entendis des cris dans une cabane, bâtie sur un tertre de sable près d'un ruisseau, à quelque distance du chemin. Je m'approchai, et vis un Indien couché dans un hamac, qui paroissoit souffrir horriblement. Une vieille Indienne qui étoit là, m'apprit, par mon truchement, qu'elle venoit de lui mettre sur la fesse un emplâtre semblable à un autre qu'elle me fit voir, et qu'elle devoit lui appliquer, si le premier ne suffisoit pas pour lui faire perdre connoissance à force de douleur : cet emplâtre étoit un tissu de fils de coton, sur lequel on avoit fixé une soixantaine de grosses fourmis du genre des chasseuses, qui toutes ont un aiguillon pareil à celui des guêpes, et s'en servent de même lorsqu'on les tourmente (notez qu'une seule piqûre de ces fourmis cause une douleur insupportable et même la fièvre). Je laisse à penser ce que ce martyr devoit souffrir du grand nombre de celles qu'il recevoit : aussi s'évanouit-il quelques momens après mon arrivée, et tomba dans le plus profond coma. J'examinai son corps ; il étoit couvert çà et là de taches noires ou d'un bleu foncé, larges comme la main, lesquelles contrastoient avec

sa peau cuivrée à ne pouvoir s'y méprendre. Je demandai pourquoi on lui faisoit cette application cruelle ; l'Indienne répondit que c'étoit pour le guérir de sa maladie, qui me parut être la même que celle que j'avois observée dans la province de Neyva, appelée *caraté*, maladie qui paroît être une variété de la lèpre : l'Indienne ajouta qu'il seroit bien malade, et qu'il falloit qu'il restât ainsi une lune (un mois) sans manger autre chose que de la cassave grillée, quelques petits poissons de rivière, rôtis, et ne boire que de l'eau. L'un des Indiens qui m'accompagnoient avoit sur son corps plusieurs taches blanches comme du papier, qui commençoient à brunir à la circonférence. Il nous dit avoir été délivré d'une maladie pareille par le même moyen ; que la marque certaine de la guérison se reconnoissoit lorsque les taches noires passoient au blanc, et qu'avec le temps ces taches blanches acquéroient la couleur naturelle de la peau.

Il faut croire que ce remède doit produire l'effet désiré, autrement cet Indien ne se seroit pas ainsi soumis, de gaîté de cœur, à une opération aussi cruelle qu'extraordinaire. Voilà donc encore l'inoculation en usage

parmi les Indiens de la Guiane, contre une maladie contagieuse qui n'admet pas d'autres remèdes.

Voilà sans doute des guérisons bien extraordinaires; le fait que je vais rapporter va faire connoître qu'il en est de même des poisons.

Pendant mon séjour dans l'île Grenade, un nègre esclave, sur l'habitation où je demeurois alors, connu pour empoisonneur, eut dispute avec un mulâtre de la même habitation. Au racommodement, le nègre donna un coup de tafia à l'autre, qui fut se coucher. Deux heures après, sa femme vint me chercher, en me disant qu'elle n'avoit jamais pu venir à bout de l'éveiller. Arrivé à sa demeure, ne pouvant réussir autrement, je le fis mettre assis sur son lit; il resta dans la même posture, les yeux ouverts et hagards, sans aucun mouvement aux paupières, quoique la lumière en fût approchée de très-près: il étoit dans l'état cataleptique. A quelque temps de-là, il se leva seul et marcha doucement par la chambre jusqu'au mur, qu'il toucha; alors il recula et fut donner de l'autre côté, toujours en marchant seul. Pendant cela, je lui criois aux oreilles, je présentois la chandelle près de ses yeux, dans l'espoir de

de lui rendre la connoissance, mais sans succès ; enfin il toucha la jarre à l'eau, prit un pot qui étoit là, puisa de l'eau dedans, but un grand coup et remit le pot à sa place.

A quelque temps de-là, il vomit deux fois l'eau qu'il avoit bue, laquelle sentoit le tafia qu'il avoit pris auparavant, et fut se recoucher. Voyant qu'il n'étoit pas possible de le faire revenir, je le fis de suite transporter à l'hôpital. A minuit, la fièvre se déclara. J'avois envoyé chercher un confrère, habile anatomiste, qui arriva au point du jour. Le mulâtre étoit mort à quatre heures, dans les convulsions. Nous l'ouvrîmes, et trouvâmes la partie interne de l'estomac parsemée de taches rouges et larges comme des centimes ; tous les viscères étoient sains. Ce mulâtre, jeune et robuste, jouissoit la veille de la meilleure santé.

Je pourrois citer beaucoup d'autres faits semblables ; mais ce que je viens de dire suffira, quant à présent, pour faire pressentir ce qu'une pareille doctrine, bien méditée, bien vérifiée par de nouvelles expériences, ajouteroit aux connoissances acquises dans l'art de guérir. J'ose me permettre de la recommander aux jeunes praticiens qui as-

pirent à la gloire des découvertes, et de leur indiquer en même temps l'aperçu suivant sur les probabilités qu'il y auroit à connoître les différentes espèces de contagion, et à les distinguer les unes des autres.

Il paroîtroit donc que les divers virus contagieux ne se forment, comme autant de germes distincts, que quand ils sont mûrs, c'est-à-dire lorsque les maladies qui les produisent sont terminées. On sait que la petite vérole n'est point contagieuse avant la suppuration, ou même avant l'incrustation de la matière variolique.

Les faits prouvent que les espèces contagieuses de la peste et de la fièvre jaune s'attachent aux étoffes et à d'autres corps; que la chaleur, aidée de l'humidité, les met en action, et les rend transmissibles, par l'air, aux êtres vivans susceptibles d'en être infectés.

Les faits prouvent également que la chaleur, jointe à l'humidité, qui met ces germes contagieux en action, les détruit en peu de temps, si les corps où ils s'attachent n'ont pas la puissance de les reproduire, et qu'au contraire ils se régénèrent dans certains corps organisés à la manière des champignons ou des parasites, qui trouvent la vie et se re-

produisent sur la plupart des autres végétaux.

La vaccine en est un exemple : on la dépose sur un verre où elle se dessèche ; on la conserve ainsi, on la transporte par-tout où l'on veut. Vient-elle à s'humecter ? elle s'altère, et n'est plus propre à la vaccination. Conserve-t-elle sa puissance productrice lorsqu'on l'emploie, elle donne une maladie de laquelle resultent les nouveaux *germes* qui doivent la propager.

En comparant les divers virus à certaines couleurs dont on teint les étoffes, on voit que le soleil et l'air libre détruisent ces couleurs à la longue, et tout le monde sait que la vapeur du vinaigre, et celle sur-tout du muriate oxigéné, dissipent sur-le-champ et les virus et les couleurs, par-tout où ils peuvent être fixés.

Il n'est pas besoin de dire que les étoffes colorées, le taffetas rose, par exemple, peut être transporté par-tout, sans rien perdre de son éclat, pourvu qu'il soit conservé dans des caisses bien closes, où il soit à l'abri du grand air et du soleil. Eh ! qui peut nier qu'il n'en soit de même des virus, dont les effets meurtriers ne nous prouvent que trop la vérité de cet aperçû ?

Il seroit bien intéressant sans doute pour l'espèce humaine de découvrir la nature, ou plutôt de pouvoir distinguer les diverses espèces de virus contagieux qui infestent le monde ; mais cette recherche est délicate, et peut-être hors de la portée de nos connoissances. Si quelques tentatives pouvoient y conduire, ce seroit probablement celle de l'électricité ou du galvanisme, appliquée aux étoffes suspectes d'infection, laquelle se manifesteroit en plus ou en moins, ou de telle ou telle manière, comparativement avec ce qui se passeroit en plein air. La science des gaz, si directe, si lumineuse, semble promettre les plus heureux résultats en ce genre ; et les réactifs avec lesquels l'art créateur de la chimie opère tant de merveilles, ne nous laisseront peut-être un jour rien à désirer à cet égard.

Pour parvenir à cette découverte de la plus grande importance, on pourroit se servir d'étoffes de soie, de laine, de coton ou de lin, parfaitement blanchies, du même tissu, coupées en échantillons d'une même surface et d'un même poids.

Pour faire les essais, on se procureroit des virus contagieux de toutes les espèces qu'on

pourroit obtenir ; on distribueroit à cet effet un certain nombre de ces échantillons près des malades atteints de contagion : ils les imprégneroient en même temps de leur haleine. Il seroit bon de les y laisser pendant quelque temps après la mort.

Ces échantillons seroient de suite renfermés dans des bocaux de verre bien bouchés pour les préserver de toute humidité, qui, au moyen de la chaleur, pourroit en décomposer le virus contagieux ; en cet état ils seroient envoyés dans des boîtes à la destination où se feroient les expériences qui pourroient être tentées ainsi.

Chaque échantillon imprégné d'un virus contagieux seroit, comparativement avec un autre échantillon non imprégné, soumis aux mêmes épreuves, isolément, ou à part l'un de l'autre.

L'électricité ou le galvanisme qui se manifesteroient sur l'échantillon imprégné en plus ou en moins, ou qui ne se manifesteroient pas, donneroient les premiers indices et découvriroient peut-être une couleur ou une odeur particulières, qui indiqueroient la présence d'une contagion quelconque.

Les gaz, les réactifs chimiques, indique-

roient également, par l'odeur ou l'altération dans la couleur blanche de l'échantillon infecté, la présence du virus contagieux ; la ternissure dans l'éclat et la couleur des métaux polis pourroient aussi l'indiquer.

Les épreuves seroient variées de plusieurs manières : on exciteroit, au besoin, dans l'appartement, une chaleur humide de vingt à vingt-cinq degrés, par l'eau en état d'ébullition ; l'expérience suggéreroit les moyens d'opérer les plus simples et les meilleurs.

Les données et les résultats étant toujours les mêmes sur telle ou telle contagion imprégnée sur les étoffes, on parviendroit probablement à en distinguer les espèces.

Ce simple aperçu montre assez que le travail seroit long et même dangereux, mais aussi la palme en seroit immortelle.

Il est inutile de dire que la salle où se feroient les expériences seroit située en plein air, à la campagne, hors de la portée de toute habitation humaine, et absolument exempte de la présence des agens chimiques, qui ne pourroient qu'en troubler les opérations et produire de faux résultats.

# CONSIDÉRATIONS

## SUR LA FIÈVRE JAUNE,

*Qui s'est déclarée, dans ces derniers temps, aux États-Unis, et ensuite en Europe; moyens d'en préserver les grandes expéditions.*

Ne m'étant pas trouvé à portée d'observer la fièvre jaune ailleurs que dans les pays chauds des tropiques désignés dans cet ouvrage, j'ajouterai ici quelques réflexions sur la même maladie, laquelle, à ce qu'il paroît, s'est déclarée dans ces derniers temps aux États-Unis, et ensuite en Europe.

Je demande, premièrement, si la fièvre jaune, qui, à diverses périodes, s'est manifestée dans l'Amérique du nord et ailleurs, a été aussi funeste aux blancs acclimatés de la Guiane françoise, de Saint-Domingue, et de nos autres Colonies américaines, aux créoles, aux gens de couleur et aux noirs,

qui, durant la révolution, se sont réfugiés à Philadelphie, à New-Yorck et dans d'autres villes, qu'elle l'a été aux habitans du pays, et si, parmi leurs propres navigateurs américains, elle a épargné davantage ceux qui, par de précédens voyages, se trouvoient habitués aux pays chauds des tropiques ?

Secondement, si, dans les villes de l'Andalousie, en Italie, et ailleurs où elle a régné, elle a épargné les gens de mer, ainsi que ceux qu'une longue habitude avoit accoutumés aux pays chauds, et si, dans le nombre de ceux qui en ont été victimes, il y a eu des hommes *acclimatés*, des créoles, des gens de couleur, des Indiens et des noirs ?

Jusque-là il sera difficile de rien prononcer de positif à cet égard ; tout ce que je puis dire, c'est que, d'après les faits répandus dans cet ouvrage, le nombre des victimes de la fièvre jaune a dû être proportionnellement beaucoup moindre parmi les personnes désignées ci-dessus, que parmi les habitans des villes, et des contrées de l'Europe et des États-Unis où elle a régné ; et je puis assurer d'avance pour Cayenne, que, d'environ trente individus blancs, sans y comprendre leurs domestiques et les équipages des bâti-

mens qui les ont transportés à Philadelphie, à New-Yorck, à Wilmington et ailleurs, lesquels y sont restés durant plusieurs épidémies de la fièvre jaune, aucun n'en a éprouvé les atteintes, et que tous en sont revenus bien portans. Plusieurs habitans de Saint-Domingue, tous acclimatés, qui ont résidé long-temps aux États-Unis, m'ont assuré la même chose, ou du moins que, s'il y a eu parmi eux des victimes de cette fièvre, elles ont dû être rares, car ils n'en ont eu aucune connoissance.

La fièvre jaune qui s'est déclarée dans l'Amérique du Nord, l'Andalousie, la Toscane et d'autres pays, est-elle épidémique? est-elle contagieuse? Dans le premier cas, pourquoi ne s'est-elle pas manifestée dans quelques contrées limitrophes de l'intérieur soumises à la même influence? Dans le second cas, l'on voit, à n'en pas douter, qu'elle s'est d'abord montrée dans les villes maritimes, et que, de-là, elle a gagné l'intérieur du pays, par le défaut des précautions qui ont été prises ensuite pour l'empêcher de pénétrer plus avant. N'emploie-t-on pas, depuis l'exemple lamentable de Marseille, des précautions semblables pour se préserver

de la peste ? Et l'usage salutaire des quarantaines n'a-t-il pas également lieu aujourd'hui contre la fièvre jaune, regardée à bon droit comme contagieuse ?

Si la contagion de la petite vérole qui nous est étrangère, se trouve identifiée parmi nous depuis des siècles, n'est-ce pas par ce même défaut de précaution ? Et puisque la fièvre jaune ne s'est déclarée que depuis quelque temps en Europe, devons-nous douter qu'elle n'y ait été apportée par les relations commerciales des tropiques, où elle règne depuis plus de cent ans ? Et, chose bien à craindre sans doute, qui oseroit assurer que, comme la petite vérole, elle n'est pas aujourd'hui cachée quelque part dans les lieux où elle s'est d'abord montrée pour reparoître à la première occasion, si des moyens efficaces ne sont employés pour l'en extirper radicalement ?

En supposant, comme il n'y a guère lieu d'en douter, la vérité des deux anecdotes précitées, par lesquelles il paroît que les gens acclimatés et les habitans de Cayenne, de Saint-Domingue, etc., n'ont rien éprouvé de la fièvre jaune qui a tant fait de ravages aux États-Unis, ne pourroit-on pas, sur-tout

pour les grandes expéditions maritimes qui, de nos ports, partent pour les climats brûlans des tropiques, employer des moyens propres à les garantir, pour la majeure partie, des pertes d'hommes qu'elles y éprouvent à leur arrivée, ou quelque temps après, pertes souvent plus à craindre que le fer de l'ennemi ? Nous allons indiquer les principaux.

On prendroit de préférence : 1°. les marins, les militaires *acclimatés* par de précédens voyages, les créoles, les gens de couleur, les Indiens et les noirs ;

2°. Ceux des départemens méridionaux, sur-tout du Piémont, de la Ligurie et de la Corse. Nos amis et nos alliés d'Italie et d'Espagne en fourniroient un grand nombre.

Une escadre ainsi composée résisteroit infiniment mieux à l'influence des climats chauds des tropiques et à la fièvre jaune que toute escadre angloise, laquelle ne peut avoir la liberté du choix pour les hommes qui, de tous les habitans du nord, résistent le moins aux attaques de cette fièvre.

3°. Aux vêtemens lourds et chauds de la troupe, on substitueroit des saraux et des pantalons de toile de coutil. On fourniroit à cha-

que homme deux mètres trente-cinq centimètres de drap, dont il se feroit sur-le-champ un puncho, qui, dans l'Amérique méridionale, est le vêtement des Indiens de la région froide, et remplace avantageusement le manteau du cavalier. Il sert de couverture pour reposer, et d'abri contre la pluie, le serein, la fraîcheur des nuits et les cousins; il est léger, commode et peu dispendieux.

4°. Arrivée à sa destination, on verroit si l'expédition est atteinte de scorbut; l'on sauroit si le lieu où l'on est, est menacé par les calmes ou la chaleur, ou infesté de fièvres bilieuses putrides, ou même de la fièvre jaune.

5°. Dans ces malheureuses circonstances, les bâtimens mouilleroient au large autant qu'il seroit possible, et ne communiqueroient avec la terre qu'avec les précautions d'usage dans les contagions. La troupe, en débarquant et sans s'arrêter, gagneroit la campagne et les hauteurs hors de l'influence des marais, aisée à reconnoître par la direction du vent et l'absence des cousins. La diathèse scorbutique cesseroit d'elle-même avec le bon air, les fruits et les légumes du pays. Les communications avec la ville infectée se feroient avec les précautions convenables.

6°. Et comme il est infiniment plus sage et plus aisé de prévenir la fièvre jaune que de la guérir, à la moindre indisposition des gens non-acclimatés, ou même de tout autre, pour ne pas se tromper, on emploieroit le régime préservatif indiqué ci-devant, jusqu'à ce que *l'acclimatation* soit opérée, ce qu'on reconnoîtroit à une certaine pâleur de la peau, à l'appétit, à la gaîté et aux forces renaissantes.

7°. Tout fébricitant seroit sur-le-champ conduit à l'hôpital, où il seroit traité selon ma méthode, ou toute autre jugée meilleure.

8°. Les fenêtres de l'hôpital resteroient ouvertes pour favoriser la ventilation, ou simplement fermées avec des carreaux de canevas, pour empêcher l'entrée des cousins. Les lits seroient sans rideaux, les malades tenus proprement, les évacuations de toute espèce emportées sur-le-champ au dehors, une serviette imprégnée de vinaigre resteroit toujours sur le lit de chaque malade, et les salles seroient purifiées deux fois par jour, ou même davantage, par des fumigations de muriate oxigéné, et à défaut avec du vinaigre. Enfin, les morts seroient sur-le-champ enlevés avec tout ce qui leur auroit servi, pour

être lavé et passé aux fumigations avant d'en faire usage.

Ayant appris, par les papiers publics, que notre auguste Empereur et la plupart des souverains s'intéressent à ce que cette maladie soit bien connue et extirpée de leurs États par des moyens sûrs, je me suis hâté de venir soumettre à l'Institut ce travail sur la fièvre jaune, annoncé précédemment dans sa séance du 3 floréal an XII. Cet ouvrage ayant mérité l'accueil le plus distingué, et d'être imprimé avec les mémoires qui sont présentés à la Classe des sciences physiques et mathématiques, j'ai dû croire qu'il pouvoit mériter d'être connu du public èclairé.

Tout récemment, le gouverneur de Cadix a ordonné que ceux qui n'avoient pas eu la fièvre jaune allassent passer l'été à la campagne, et cela d'après l'observation constante qu'ils sont plus susceptibles d'en être atteints que ceux qui l'ont éprouvée.

Cette remarque prouve deux choses, l'une que ceux qui ont échappé à la fièvre jaune, se trouvent, comme je l'ai observé précédemment, inoculés, relativement à cette maladie, sous le même rapport que les personnes vaccinées le sont à l'égard de la petite vé-

role ; l'autre, que la fièvre jaune n'a lieu en Europe que pendant, ou quelques temps après les grandes chaleurs de l'été, et probablement durant les calmes, lorsque l'air n'est pas suffisamment renouvellé ou purifié dans les lieux où règne la contagion : opinion tant de fois émise dans cet ouvrage, qui, si elle est vraie pour les pays chauds et marécageux des tropiques, doit l'être également pour le reste de la terre, dans tous les temps, dans tous les lieux, et dans tous les climats où peuvent se réunir les causes et les circonstances qui déterminent cette maladie.

# PRÉCIS DE L'OUVRAGE.

L'auteur de cet ouvrage, M. *Leblond*, a voyagé pendant trente-cinq ans aux Antilles et dans le Continent de l'Amérique méridionale, qu'il a parcouru depuis les côtes de la mer du Nord par l'Orénoque jusqu'à celles du Pérou, sans s'écarter à plus de quinze degrés au nord et à quinze degrés au sud de l'équateur.

Le tableau de ce vaste espace est remarquable par sa nouveauté et par l'application qu'il en fait à celui que l'Europe présente; il le développe ainsi :

La masse des Cordilières, prise dans son ensemble, occupe environ le tiers de l'espace qu'il a parcouru ; les torrens qui en découlent sans cesse ont creusé des vallées spacieuses et profondes qui la divisent en plusieurs branches : les débris de cette masse, entraînés par les eaux dans les rivières et les fleuves, ont formé les montagnes en sous-ordre, et ensuite les plaines qui s'étendent jusqu'aux côtes de la mer.

Cet

Cet espace immense offre trois températures très-distinctes, que M. *Leblond* divise en trois régions, chaude, tempérée et froide. Deux chaînes de montagnes escarpées, qu'il compare à deux étages, séparent ces trois régions. Pour parvenir de l'une à l'autre région, il faut franchir ces deux étages à travers les fentes qu'ils présentent en quelques endroits.

Le premier étage est placé à environ six cents mètres perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer; le second étage, à deux mille quatre cents ou deux mille huit cents mètres.

La région chaude occupe l'espace qu'il y a des côtes maritimes jusqu'au premier étage; on y éprouve une chaleur constante de vingt ou trente degrés: l'électricité n'y est pas sensible avec les meilleurs appareils.

La région tempérée s'étend sur les revers des Cordilières, du premier au second étage; la fraîcheur des nuits et la chaleur modérée du jour la distinguent de la région chaude: l'électricité y est peu sensible.

La région froide commence au second étage et s'élève jusqu'à la neige, qui couvre les sommets des hautes Cordilières; les nuits y

sont froides; on y éprouve des gelées blanches, et la chaleur du jour s'élève à peine à huit ou dix degrés : l'électricité y est très-forte, et, comme cela a lieu en Europe, les orages y sont souvent accompagnés de grêle.

L'influence de ces trois régions sur les plantes, les animaux et les hommes, est très-remarquable, en ce que la plupart des espèces se détériorent, et perdent à la longue jusqu'à la puissance de la reproduction, lorsqu'ils se trouvent dépaysés ou transplantés de l'une à l'autre région, en sorte que le plus grand nombre des êtres de la région froide périt dans la région chaude, et ainsi de l'opposé.

Le froid constant qu'il fait dans la région froide, y empêche le développement des grands végétaux; le sol de cette région est occupé par des prairies naturelles semblables aux nôtres; les arbres y sont de hauteur médiocre, et ne se trouvent que dans les lieux à l'abri des vents; il n'y a que quatre espèces de quadrupèdes qui appartiennent à ce climat : savoir, le paco, le lama, la vigogne et une petite espèce d'ours.

Les arbres fruitiers, les plantes potagères, les céréales et les animaux domestiques qu'on

y a transportés d'Europe, y prospèrent comme dans leur propre climat. L'Espagnol, ordinairement brun, y admire dans ses enfans le teint de lys et de roses des peuples de nos contrées septentrionales; tandis que la caste noire y acquiert la couleur bronzée qu'on lui remarque parmi nous durant l'hiver : on n'y voit ni insectes, ni reptiles venimeux, ni animaux féroces; les poissons s'y réduisent à deux ou trois espèces, et manquent de dents : les maladies de cette région sont généralement inflammatoires; les blancs et les Indiens indigènes y sont forts et courageux.

D'après les mêmes données, on voit que les plantes, les animaux et les hommes des deux régions froide et chaude, peuvent vivre dans la région tempérée et s'y reproduire, d'autant mieux que les lieux où les espèces se trouvent placées, se rapprochent davantage de la température de leur climat naturel; le sol y est généralement découvert, et les arbres de hauteur moyenne : ce n'est que dans cette région qu'on trouve toutes les espèces de vrai quinquina; les insectes et les reptiles n'y sont pas dangereux.

A quelques localités près, les maladies y sont bénignes, et participent peu au type

inflammatoire, ou à la diathèse putride qui appartient plus particulièrement à la région chaude.

La région chaude offre plus de détails ; elle exige un examen plus approfondi, parce que c'est spécialement dans cette région que s'étendent les relations commerciales des Européens ; que c'est sur ses côtes maritimes qu'ils ont leurs principaux établissemens, et que c'est là ou aux environs que la fièvre jaune s'est souvent déployée avec violence.

Une chaleur constante, plus forte, ou au moins pareille à celle que nous éprouvons quelquefois durant l'été, aidée de toute l'humidité qu'elle peut dissoudre, développe dans cette région chaude les germes qui peuvent en supporter l'intensité, avec une profusion que les deux autres régions ne présentent point : les arbres et les plantes y sont d'une grandeur démesurée ; beaucoup recèlent des poisons.

Les carnivores y sont féroces et dangereux, et la plupart des insectes et des reptiles, grands, venimeux et pleins d'audace.

Les amphibies, tels que le cayman, et presque toutes les espèces de poissons, y sont armés de dents meurtrières ; tous les corps,

du moment où ils sont privés de la vie, y subissent une fermentation continue, accélérée et tendent à une dissolution prochaine; nos plantes potagères y dégénèrent, ou périssent de la même manière que celles des tropiques, que nous conservons dans nos serres, périroient si elles restoient en plein air pendant l'hiver.

Après l'examen du physique des hommes de toutes les couleurs et de tous les climats, M. *Leblond* fait voir, par des faits nombreux, que les noirs et les indigènes de couleur cuivrée qui habitent la région chaude, sont robustes, courageux, et jouissent de la meilleure santé, qu'au contraire, les blancs y sont généralement pusillanimes et valétudinaires, et que le mulâtre, le métis, etc., provenant du mélange de leurs races, participent à la constitution des uns et des autres, suivant les rapports où ils sont avec eux.

M. *Leblond* fait ensuite une distinction essentielle entre les contrées et les localités de la région chaude qui sont saines, et celles qui sont malsaines, distinction importante, sans laquelle on n'apprécieroit que vaguement les causes qui déterminent les maladies.

En conséquence, il prouve, par de nom-

breux exemples, que les contrées découvertes, sablonneuses, où les eaux sont courantes, où les débordemens des rivières ne laissent pas de limon sur la terre, et qui ne sont sujètes à aucune influence des marais, non plus que les immenses déserts de sable, où il ne pleut jamais, lesquels bordent les côtes du Pérou, à plus de trois cents myriamètres d'étendue en longueur, sont des pays très-sains, quoique la chaleur s'y élève en certaines saisons à trente degrés ou davantage.

Il prouve également, par d'autres exemples, que les contrées où les débordemens des rivières ont lieu, où le limon croupit sur la terre, où le flux et le reflux des marées couvrent et découvrent de grands espaces, et généralement tous les lieux où il y a des lacs, des marais, ou un sol humide et fangeux, lesquels se dessèchent pendant ou après les grandes chaleurs, sont des pays malsains, sujets aux maladies putrides, ainsi que les villes et les lieux habités, qui sont à portée des émanations marécageuses, ou des nouveaux défrichemens des forêts, ou qui reçoivent l'infection de leurs propres immondices.

Il remarque que l'insalubrité d'un lieu quelconque de la région chaude, se reconnoît aux

insectes et aux cousins qui y abondent et à la couleur des blancs, dont la peau pâle et jaunâtre annonce la mauvaise santé.

Enfin, il prouve, par des faits multipliés, que dans les villes et les lieux habités des contrées marécageuses, les fièvres intermittentes ou continues sont putrides et endémiques, et deviennent épidémiques, pendant ou après les grandes chaleurs qui dessèchent tout, qui infestent l'air de miasmes délétères. Il observe, et cette remarque est des plus essentielles, que l'épidémie ne se déploie avec violence, que lorsqu'il survient des calmes et que l'atmosphère reste stagnante; que ses ravages sont d'autant plus funestes, que les calmes durent plus long-temps, et qu'elle ne commence à diminuer d'intensité et ne cesse tout-à-fait qu'au retour des vents et des pluies, qui, en renouvelant l'atmosphère, précipitent et absorbent les miasmes qui s'y trouvent répandus.

Ces faits posés, il établit une échelle de proportion, d'après laquelle il paroît que, les circonstances étant les mêmes, l'insalubrité des pays chauds des tropiques a très-peu ou point d'influence sur la constitution des noirs, un peu davantage sur celle des Indiens indi-

gènes, et ainsi graduellement sur celle des mulâtres, des métis, des créoles, et enfin des blancs des pays froids qui y sont acclimatés. D'après la remarque que l'électricité est très-forte dans la région froide, plus foible dans la région tempérée, et nulle dans les contrées humides et marécageuses de la région chaude, M. *Leblond* soupçonne, comme première cause débilitante, le manque d'électricité relative qu'éprouvent probablement les hommes des pays froids (les blancs) qui y arrivent; que ce défaut d'électricité, joint à la chaleur et au vice du climat, fait qu'ils subissent, quelque temps après leur arrivée, une altération quelconque dans leur tempérament, qui les affoiblit, fait disparoître leur teint rouge et frais, et les assimile aux autres blancs qui y vivent depuis long-temps, et qu'alors ils ne courent pas plus de risque que ces derniers, relativement aux maladies de la région chaude; que cette altération, cette maladie est peu à craindre dans les temps ordinaires; mais que durant l'épidémie des fièvres putrides, elle prend chez ces nouveaux venus le caractère de la fièvre jaune, et peut les emporter dès le second ou le troisième accès;

Que de toutes les fièvres putrides, la fièvre

jaune est la plus accélérée et la plus périlleuse, et que par conséquent elle doit en être regardée comme le dernier degré ;

Qu'elle est d'autant plus meurtrière, qu'elle se complique avec le scorbut, autre maladie putride qu'on contracte à la mer pendant les longues traversées ou dans les climats malsains ;

Qu'elle devient contagieuse parmi les blancs *non acclimatés*, lorsque plusieurs malades se trouvent réunis dans un même lieu, où l'air n'est pas suffisamment renouvelé ou purifié par la vapeur du vinaigre, et mieux encore par celle du muriate oxigéné ; et qu'enfin elle devient d'autant plus périlleuse que le virus de la contagion ajoute à son intensité ; tandis que les noirs, les indigènes, les gens de couleur, les créoles et les blancs *acclimatés* n'éprouvent que les maladies ordinaires de la saison.

Il fait peu de différence entre la fièvre jaune et les fièvres malignes des camps, des hôpitaux, des prisons, des pays marécageux, des villes et de tous les lieux de l'Europe où il existe des miasmes, des foyers de corruption, attendu que cette différence ne change rien à leur nature, puisque, dans les

mêmes circonstances, elles règnent ou disparoissent par les mêmes moyens, et cèdent au même traitement.

Il a toujours observé que c'est dans les expéditions maritimes qui, de l'Europe, abordent dans les pays chauds des tropiques, que la fièvre jaune cause le plus de ravages parmi les militaires et les gens de mer qui ne sont pas *acclimatés* par de précédens voyages, et qui d'ordinaire sont plus ou moins affectés du scorbut.

M. *Leblond* remarque, à cette occasion, que les colons de Saint-Domingue, de Cayenne et des Antilles, qui, par suite des troubles, ont passé à Philadelphie, à New-Yorck, et ailleurs dans les États-Unis, y ont été souvent témoins des ravages de la fièvre jaune, et n'en ont point été atteints non plus que leurs domestiques noirs ou gens de couleur, dont beaucoup s'étoient adonnés au service des malades.

Il résulte également des nouvelles étrangères que la fièvre jaune, qui s'est manifestée à Cadix, à Malaga, dans plusieurs villes d'Italie et ailleurs, a épargné les personnes nées dans les pays chauds des tropiques, et celles qui, par de précédens voyages, s'y

étoïent *acclimatées*, ainsi que les habitans de ces mêmes villes qui en avoient été atteints précédemment ; circonstances qui se trouvent parfaitement d'accord avec l'opinion de l'auteur.

Après avoir décrit les symptômes qui caractérisent la fièvre jaune, M. *Leblond* indique un traitement préservatif très-propre à la prévenir, ou du moins à la rendre moins dangereuse ; et, après des épreuves multipliées pendant trente-cinq années, il pense que, de tous les remèdes employés jusqu'ici dans le traitement de cette funeste maladie, le quinquina, administré de toutes les manières possibles, mérite seul une juste confiance, lorsqu'on sait lui joindre à propos les acides minéraux et végétaux, les évacuans, l'opium, le bon vin, les stimulans, etc.

M. *Leblond* compare les diverses espèces de contagion aux couleurs et aux taches des étoffes ; il pense qu'elles s'y imprègnent de la même maniére, qu'elles peuvent être transportées par-tout comme la première, et que c'est ainsi que la fièvre jaune a été introduite aux États-Unis, et de-là probablement en Europe.

Et comme le gaz du muriate oxigéné a la

propriété de détruire les taches et les couleurs, il en infère que c'est ainsi qu'il agit sur les miasmes et les virus contagieux ; il soupçonne que, par les moyens qu'offrent les sciences physiques, on parviendra peut-être à connoître les diverses espèces de contagions qui infectent la terre, et à extirper de l'Europe celles qui lui sont étrangères.

Enfin, M. *Leblond* termine son ouvrage sur la fièvre jaune par des aperçus sur les moyens qui peuvent en préserver, applicables aux expéditions qui, de l'Europe, ont leur destination pour les pays chauds des tropiques.

Les circonstances ou l'Europe se trouve relativement à la fièvre jaune, ayant accéléré la publication de cet ouvrage ; l'auteur vivant à la campagne, journellement détourné par d'autres occupations, manquant d'une bibliothèque et peu habitué au travail du cabinet, n'a pû lui donner cette précision qui ajouteroit sans doute à l'utilité dont il peut être. Il s'est contenté d'être clair, et s'est mis, autant qu'il l'a pu, à portée d'être entendu de tous, parce que tous sont intéressés à acquérir de nouveaux faits, de nouvelles lumières sur une maladie funeste qui menace également.

Ces observations ne sont que l'extrait sommaire des voyages de l'auteur aux Antilles et au Continent de l'Amérique méridionale, qu'il se propose de publier incessamment; on y verra dans tous ses détails l'histoire des maladies des tropiques qu'il a observées.

FIN.

# TABLE
## DES MATIÈRES
Contenues dans ce Volume.

*Rapport fait à la Classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, sur les Maladies des Antilles et du Continent Américain méridional. Par MM.* Hallé *et* Dessessartz. Page 1

AVANT-PROPOS. 21

CHAPITRE PREMIER. *Topographie médicale de la partie de l'Amérique méridionale, où les observations ont été faites.* 25

PREMIÈRE DIVISION. *Région froide.* 29

DEUXIÈME DIVISION. *Région tempérée.* 31

TROISIÈME DIVISION. *Région chaude.* 32

Section première. *De la Région froide. Son influence sur les plantes et les animaux, et particulièrement sur les maladies et la couleur de l'homme.* 33

Section II. *De la Région tempérée. Son influence sur les végétaux et les animaux, et particulièrement sur les maladies de l'homme.* Page 51

Section III. *De la Région chaude. Son influence sur les deux règnes de la Nature vivante, et particulièrement sur les maladies de l'homme, comparativement à ce qui se passe dans les deux autres Régions froide et tempérée.* 57

CHAPITRE II. *Des Hommes de toutes les couleurs, et de tous les climats; de leurs constitutions diverses, et des maladies dont ils sont susceptibles.* 74

Section première. *Des Noirs.* ibid.

Section II. *Des Indiens indigènes de la Région chaude de l'Amérique méridionale.* 80

Section III. *Des Mulâtres et autres gens de couleur de la Région chaude.* 83

Section IV. *Des Blancs créoles de la Région chaude.* 84

Section V. *Des Blancs de la Région froide, et des Européens acclimatés dans la Région chaude.* 86

Section VI. *Des Blancs des pays froids ré-*

*cemment arrivés dans la Région chaude des Tropiques.* Page 88
SECTION VII. *Considérations sur les deux Chapitres précédens ; leur résultat relativement à la fièvre jaune.* 98
CHAPITRE III. *Description de la Fièvre jaune.* 102
*Traitement préservatif.* 109
*Traitement dans l'invasion.* 111
SECTION PREMIÈRE. *Traitement de la Fièvre jaune dans la confirmation.* 114
SECTION II. *Fièvre bilieuse de la Région chaude des Tropiques.* 122
*Traitement.* 123
SECTION III. *Fièvre bilieuse putride de la Région chaude.* 124
SECTION IV. *Fièvre nerveuse.* 125
CHAPITRE IV. *Topographie médicale des Antilles.* 128
PREMIÈRE CLASSE. *Villes et Contrées où la fièvre bilieuse putride et la fièvre jaune ne sont pas endémiques.* 133
SECTION PREMIÈRE, *Isle de la Martinique. Ville de Saint-Pierre.* ibid.
SECTION II. *Isle de la Trinité Espagnole.* 136
SECTION III. *Ville de l'Angostura.* 141
SECTION IV. *Ville de Honda, dernier entrepôt*

*trepôt de Commerce du fleuve de la Madeleine.* Page 146
SECTION V. *Villes de Neyva, Paita, Piura, etc.* 150
RÉSUMÉ. 152
DEUXIÈME CLASSE. *Contrées où les Fièvres putrides sont endémiques pour les habitans du pays, et où la Fièvre jaune est endémique et contagieuse pour les hommes des pays froids qui ne sont point acclimatés.* 154
SECTION PREMIÈRE. *Isle Sainte-Lucie.* ibid.
SECTION II. *Isle Saint-Vincent.* 157
SECTION III. *Isle de Grenade.* 164
SECTION IV. *Carthagène, ville de l'Amérique, située près l'embouchure du fleuve de la Madeleine; entrepôt du Commerce maritime du nouveau royaume de Grenade.* 175
SECTION V. *Vallée de Patia.* 179
SECTION VI *Province de Guayaquil, et la capitale de ce nom.* 183
SECTION VII. *Lima, capitale du Pérou.* 186
SECTION VIII. *El Bicho, ou la Gangrène au rectum.* 206
SECTION IX. *Isle de Cayenne et la Guiane françoise.* 209

*Description de la Fièvre jaune, telle que je l'ai observée à la Guiane françoise.* Page 223

*Récapitulation des faits essentiels relatifs à la Fièvre jaune, et aux maladies putrides.* 243

*Conséquences tirées des faits répandus dans cet Ouvrage, relatifs aux Maladies contagieuses, et à quelques autres jugées incurables, et sur les effets variés de l'inoculation; suivies d'un aperçu sur la nature des virus, ou germes contagieux, et sur les moyens d'en distinguer les espèces.* 248

*Considérations sur la Fièvre jaune, qui s'est déclarée, dans ces derniers temps, aux États-Unis, et ensuite en Europe; moyens d'en préserver les grandes expéditions.* 263

*Précis de l'Ouvrage.* 272

Fin de la Table des Matières.

DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD,
RUE DE L'ÉPERON, N°. 11.